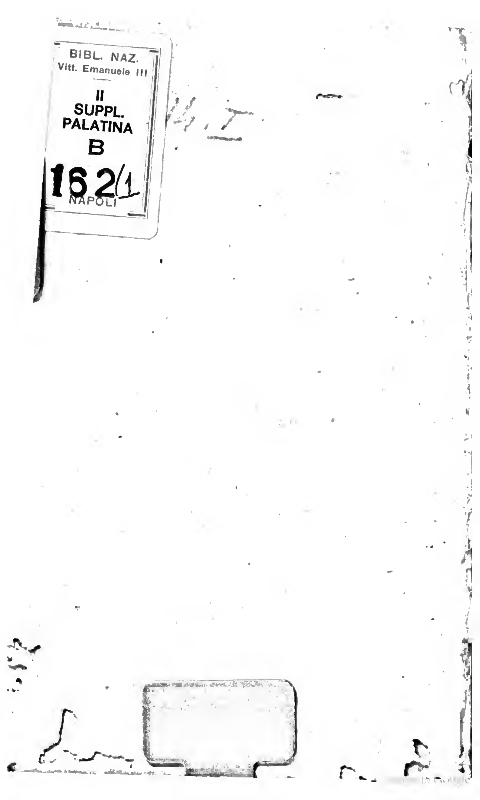





POESIES
et
CANTIQUES
SPIRITUELS,
par
MAD.E GUION.
Puer parvulus minabit eos. Isa. XI. v. 6.
Un petit Enfant les conduira.
Sous la main de IESUS le tigre perd sa rage,
Le lion sa fureur; le loup est fait agneau,
L'homme devient enfant. Heureux tems, heureux âge!
Où l'on ne verra plus qu'un Pasteur, qu'un Troupeau.

POESIES
ET
CANTIQUES SPIRITUELS
SUR DIVERS SUJETS
QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,
OU
L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME;

PAR MADAME J. M. B. de la
MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME I.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

PRÉFACE.

I. *Différence de la Poësie sacrée d'avec la vulgaire.*

II. *De l'auteur de ces Poëmes & de la maniere surprenante dont elle les a composés.*

III. *Leur caractere, & leurs beautés solides.*

IV. *Partition de tout l'Ouvrage. Contenu en gros de ses quatre Volumes, & quel ordre on leur a donné*, &c.

V. *Conclusion.*

I.

LA Poësie ordinaire n'est que l'effet d'une imagination échauffée par les vives images qu'on veut dépeindre. Il n'en est pas ainsi de la Poësie divine. Les Ames saintes & simples dans les transports d'un amour céleste, composent des hymnes sacrés sans effort de tête, souvent sans savoir les regles de l'art & sans les observer. Tel est le premier & le plus ancien Cantique qui nous reste, je veux dire celui du grand Législateur des Juifs, Moïse. Tels sont les Cantiques du Prophête-Roi, ceux de Sainte Elizabeth, de la Sainte Vierge, de Zacharie

Pere de S. Jean Baptiste, du saint vieillard Siméon & autres, dont plusieurs ne sont que des élévations & comme des excès que l'amour de Dieu leur faisoit répandre au-déhors, & qui marquoient les dispositions de leurs ames. Le Saint Esprit remplissant les cœurs de ces saints personnages d'une onction divine, leur faisoit peindre le Beau, le Grand, le Sublime des vérités spirituelles avec une harmonie, une magnificence & une force sur-humaine, sans les assujetir à l'observation des regles de l'art.

II.

Les sacrés Cantiques & Poëmes qu'on donne ici au public sont de cette nature. On sait qu'ils sont sortis de la plume de la célébre & pieuse Madame Guyon, assez connue par sa Vie écrite par elle-même & publiée nouvellement, avec beaucoup d'autres de ses ouvrages (a) entre lequels celui-ci n'est pas le moindre, tant pour la netteté, la force & la profondeur des expressions que pour la dignité & sublimité des matieres, quoiqu'il soit le dernier de tous en rang, comme finissant ce que le public pouvoit attendre de notre Auteur.

Elle composoit ces Poëmes avec une faci-

(a) Voyez le Catalogue de tous ses Ouvrages à la fin de cette Préface.

lité admirable ſans aucune réflexion. Ceux qui ont eu l'honneur de la connoître & de la voir fort particulierement, entre autres des Seigneurs d'outre-mer & pluſieurs perſonnes de diſtinction & de haute naiſſance, ont déclaré avoir vu & admiré la maniere ſurprenante avec laquelle elle les écrivoit. Toute ſa méthode étoit, ſur-tout depuis le tems (*a*) qu'elle étoit plus accoutumée à l'opération de Dieu, qui lui a tant fait écrire, que dans des momens d'un recueillement plus marqué, elle prenoit le premier papier qui ſe trouvoit ſous ſa main, & y écrivoit ces Cantiques ſur toutes ſortes d'airs qui lui venoient en penſée, ou qui lui étoient ſugérés par ſes Amis, auſſi aiſément qu'elle écrivoit ou dictoit des lettres; & la cadence & les rimes s'y trouvoient.

Elle écrivoit même quelquefois ſur ſon lit malade cinq ou ſix Cantiques par jour ſur des airs différens, qu'elle diſtribuoit dans le moment aux Amis qui la venoient voir, & qu'elle engageoit à chanter avec elle: & ſouvent ils y découvroient les diſpoſitions de leurs ames, chacun ſelon ſon état & dégré. Ce qu'on admiroit davantage, c'eſt qu'elle les écrivoit

(*a*) Voyez la Vie de l'Auteur Part. II. Chap. 21.

avec la même facilité dans ces tems de ses maladies, qui étoient fréquentes & violentes, & au milieu des souffrances, des désolations & des peines intérieures & extérieures, qui devoient naturellement affoiblir la force de l'imagination, & faire languir toutes les puissances de l'esprit humain. Ce lui étoit une gêne insupportable de faire la moindre réflexion, soit en écrivant ou dictant en prose, soit en composant ses ouvrages de poësie.

Il paroît que c'étoit à-peu-près de la même maniere que les Saints Prophêtes, les Evangelistes, les Apôtres & autres Saints qui ont été possédés de l'Esprit de Dieu, ont composé les Écrits qu'ils ont laissés. Le Saint Esprit les faisoit parler ou leur faisoit écrire avec une rapidité étonnante, soit en poësie soit en prose, les vérités dont ils étoient remplis. De même que leurs bouches étoient ses organes pour annoncer ces vérités salutaires, leurs mains & leurs plumes étoient ses instrumens pour les écrire & les transmettre à la postérité. Ils ne pouvoient faire de réflexion sur eux-mêmes, ni faire attention au genre du stile ni à l'arrangement des paroles. Ils puisoient dans le fond de leurs ames la substance des vérités que le doigt de Dieu y

traçoit tous les jours. C'eſt pour cela qu'on trouve une diverſité de ſtile dans les Prophêtes, & même dans les Apôtres, & que partout on y découvre une naïveté ou ſimplicité qui eſt plus admirable & qui charme plus les cœurs tendres à l'attrait de Dieu, que tout le beau langage & le bel arrangement des termes de la Rhétorique humaine, qui frappent ſeulement les oreilles, & que le vent emporte.

III.

Comme les Amis de l'Auteur avoient l'expérience d'une choſe ſi extraordinaire, ſurtout dans des ouvrages de Poëſie, qui ſont d'une gêne connue ſeulement aux Maîtres de l'art, ils ont eu ſoin de ramaſſer ces Cantiques & Poëmes: C'eſt ce qui a donné lieu à la publication de l'Ouvrage ſuivant. On y trouvera les vérités les plus ſublimes de la Vie Intérieure développées avec une ſimplicité d'une onction toute divine. On y verra les peintures les plus aimables des diſpoſitions d'une ame épriſe de la perfection ſuprême, des démarches qu'elle fait pour parvenir à ce pur Amour, & des vertus qu'elle pratique par ce principe. Ces beautés ſolides doi-

vent désoccuper le Lecteur des ornemens vulgaires de la Poësie commune. Ainsi il ne faut pas y chercher l'exactitude réguliere de la mesure, des rimes, & des autres minuties, sur lesquelles on peut être rigoureux dans la versification profâne. Les ames animées de l'Esprit de Dieu ne sont point asservies à ces regles humaines. Quoiqu'il y ait des saillies & des élévations poëtiques dans plusieurs des Psaumes du Prophête-Roi, il y a des versets plus longs les uns que les autres, & une grande inégalité dans la cadence. On a été scrupuleux de laisser ces Poëmes comme ils sont sortis de la plume de l'Auteur, afin que le Lecteur les examine, & fasse plus d'attention à la substance des vérités qu'ils renferment, qu'aux paroles qui les expliquent.

IV.

Il y en avoit un trop grand nombre pour n'en faire qu'un ou deux Volumes ; c'est pourquoi on les a partagés en quatre. Les *Trois* premiers ne contiennent que des Cantiques Spirituels, accommodés ordinairement à certains airs, la plupart profânes, dont on a bien voulu marquer les titres, pour inviter tant de beaux esprits qui se laissent corrompre par la mollesse des chansons mondai-

nes, à tourner les choſes au profit de la piété, & à chanter les vérités & les louanges de Dieu ſur les mêmes airs que tant d'autres emploient à l'offenſer. Et afin d'obſerver quelque ordre dans tous ces Cantiques, l'on a diviſé chacun de ces *Trois Volumes* en Trois Parties; à la Premiere deſquelles on a rangé ceux qui ſemblent donner plus particulierement diverſes *Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide*; à la Seconde, ceux qui dépeignent plus en détail les *Diſpoſitions d'une Ame Intérieure ſelon ſes différens états*; & à la Troiſieme, ceux qui marquent principalement des *Sentimens & des Tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.*

Dans le *Quatrieme Volume* l'on a recueilli le reſte des Poëſies de l'Auteur en cinq petites Sections. On y trouvera dans les deux premieres les Cantiques qu'on a voulu reſerver pour ce Quatrieme Volume, afin de le proportionner aux précédens : à ſavoir dans la I. Section ceux qui expriment des *Sentimens d'une Ame Intérieure à l'occaſion des principales Fêtes de l'année*, & dans le II^de^. ceux qui n'étant que d'une ou de deux ſtrophes, contiennent de *Courtes Réflexions & Affections pieuſes*,

propres pour les ames attirées à la Vie Intérieure. La IIIᵉ. Section de ce Quatrieme Volume est une Traduction en vers du *Cantique des Cantiques de Salomon :* & la IVᵉ. consiste en un Recueil de plusieurs *Poëmes Héroïques avec quelques autres en Vers Libres, sur diverses matieres Chrétiennes & Intérieures.* La Vᵉ. Section expose en Vers Libres, faits à l'occasion de plusieurs figures publiées à Bruxelles (*a*) *sur la Vie de la Ste. Vierge & sur l'Enfance de Notre Seigneur* JÉSUS-CHRIST, quelques *Pensées Chrétiennes* sur les mêmes sujets.

Les personnes qui sauront discerner la vérité & la piété solide, seront facilement convaincus par la lecture de cet Ouvrage, que ces Poëmes ne sont que d'ardentes effusions d'un cœur tout animé & agi de l'amour de Dieu le plus pur, & des élévations presque continuelles de ce même cœur à Dieu. Les Indices de leur Abrégé mis au commencement de chaque Volume donneront une idée générale de tout leur contenu & de leur ordre, autant que l'on a pu y en mettre entre des pièces séparées qui n'ont point de dépen-

(*a*) Par Hierôme Wierx, sous les titres Latins : *Vita Deiparæ Virginis Mariæ :* JÉSU-CHRISTI, *Dei, Domini, Salvatoris nostri Infantia.*

dance les unes d'avec les autres. On verra à la fin du IVe. Volume une *Table Alphabétique* de tous ces *Poëmes :* à quoi l'on a ajouté en faveur de ceux qui aiment le chant, une autre *Table des Airs* de tous les Cantiques contenus dans ces quatre Volumes, avec la désignation de ceux auxquels chaque air se raporte, en marquant en même tems les airs différens qui conviennent à plusieurs de ces Cantiques. Enfin on finit tout l'Ouvrage par une Troisieme Table *des Matieres* principales, propre à faire trouver sans peine les différens endroits où il est traité de chacune de ces matieres.

V.

Le Seigneur veuille accompagner l'usage que l'on pourra faire de cet Ouvrage, des effets salutaires de sa grace vivifiante dans les cœurs de tous ceux qui tâcheront d'en goûter les matieres, & les avancer par là vers la pureté de son saint amour si aimablement dépeint en tant d'endroits des Poëmes suivans; Amour tout généreux & tout désintéressé, qui ne regarde que DIEU SEUL, son vrai & unique objet, son seul motif, sa fin souveraine & son TOUT.

VOL. II. *Cant.* 47.

Venez, Amour divin, verfez-vous dans les cœurs;
Apprenez leur la loi fuprême.
DIEU mérite SEUL nos ardeurs;
C'eft POUR LUI SEUL qu'il veut qu'on l'aime.

* * *

VOL. III. *Cant.* 159.

C'eft en toi feul, doux Amour, que j'efpére;
Et fur ta foi je hazarde mes Vers:
Toi feul peux rendre mes difcours profpères,
Les faifant voler dans cet Univers.

Je ne veux rien, mon Seigneur, que ta gloire:
Si je péris en voulant l'annoncer,
Qu'on conferve feulement la mémoire
De la maniere dont il faut t'aimer.

JUSTITIAS DOMINI INTERNUM CANTABO.



CATALOGUE

De tous les Ouvrages de Madame J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Nouvelle édition, exactement corrigée & augmentée, avec de très-belles figures, in-8.

LA Sainte Bible, ou l'Ancien & le Nouveau Testament, avec des explications & réflexions qui regardent la vie intérieure, XX. vol. *Paris* 1790.

Discours Chrétiens & Spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, tirés la plupart de l'Ecriture Sainte, II vol. *ibid.*

Ses Opuscules spirituels, contenant le moyen court & très-facile de faire oraison. *Les Torrens Spirituels*, &c. II. vol. *ibid.*

Justifications de la Doctrine de Madame de la MOTHE-GUION, pleinement éclaircie, démontrée & autorisée par les Sts. Peres Grecs, Latins & Auteurs canonisés ou approuvés; écrites par elle-même. Avec un examen de la neuvieme & dixieme Conférences de Cassien sur l'état fixe de l'oraison continuelle, Par M. de Fénelon; Archévêque de Cambray, III vol. *ibid.*

Poësies & Cantiques Spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, ou l'esprit du vrai Christianisme, IV vol. *ibid.*

L'ame amante de son Dieu, représentée dans les

Emblêmes de Hermannus Hugo ſur ſes pieux déſirs, dans ceux d'Otthon Vænius ſur l'amour Divin, avec des figures nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux diſpoſitions les plus eſſentielles de la vie intérieure, I. vol. *ibid.*

Lettres Chrétiennes & Spirituelles ſur divers ſujets qui regardent la vie intérieure, ou l'Eſprit du vrai Chriſtianiſme; nouvelle édition, augmentée & enrichie d'un cinquieme volume, contenant la correſpondance ſecrette de l'Auteur avec M. de Fénelon, &c. &c. laquelle n'avoit jamais paru, & précédée d'anecdotes très-intéreſſantes, in-12. V. vol *Londres* 1768,

Sa Vie, écrite par elle-même, qui contient toutes les expériences de la vie intérieure, depuis ſes commencemens juſqu'à la plus haute conſommation, avec toutes les directions relatives, trois parties, 8. III. vol. 1790.



TABLE.

TABLE
DES CANTIQUES
DU TOME PREMIER.
ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.
Instructions pour les ames qui aspirent à un Intérieur solide.

*

SECONDE PARTIE.

Dispositions d'une ame intérieure, selon ses différens états.

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.



POESIES



POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent
à un Intérieur ſolide.

CANTIQUE PREMIER.

Les grandeurs de Dieu ſont incompréhenſibles.

AIR : *Mon cher troupeau ; cherchez la plaine*,
ou , *Reveillez-vous belle endormie.*

ETRE ſuffiſant à toi-même ,
Qui trouves en toi ton bonheur ,
Qui fais celui du cœur qui t'aime ,
Sans trop abaiſſer ta grandeur !

Dieu de Dieu , ſource de lumiere ,
Qui régis ce grand Univers ;
Ton vouloir en fut la matiere
Et de ſes ornemens divers.

Ta puiſſance n'a point de borne
Si ce n'eſt celle de l'Amour :

Il revêt, il détruit, il orne,
Abaiſſe, élève tour-à-tour.

Dieu ne peut vouloir que ſa gloire
Dans tout ce qu'il fait ou détruit:
Le vouloir, l'eſprit, la mémoire,
Sa ſageſſe les a produit.

S'il nous livroit à ſa juſtice,
Ce ſeroit avec équité;
Il faut au milieu du ſupplice
Adorer encor ſa bonté.

Que ne puis-je faire connoître
Tout ce qu'il eſt en vérité:
Il eſt trop immenſe, & notre être
A trop peu de capacité.

Honorons d'un profond ſilence
Ce que nul ne peut concevoir;
Reſpectons ſa grandeur immenſe,
Immolons nous à ſon pouvoir.

C'eſt trop peu d'un ſeul ſacrifice
Pour un Dieu ſi grand, ſi parfait:
Que notre ame s'anéantiſſe
Autant de vouloir que d'effet!

I I.

Le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes;*
ou, *Les folies d'Eſpagne.*

DIEU ſouverain, qui gouvernes le monde,
Près de qui tout diſparoît à l'inſtant,
Les montagnes s'écoulent comme l'onde
Devant toi, qui les tiras du néant.

Être Divin, source de tous les êtres,
Tout être eſt un néant devant tes yeux:
Tu les créas, tu les fais diſparoître;
Hors toi, rien n'eſt ſolide ſous les cieux.

Toute grandeur, toute magnificence
Eſt renfermée en toi comme en ſon Tout:
Ce que tu veux par ta toute-puiſſance,
Un FIAT ſeul peut en venir à bout.

Ce FIAT qui fit tant de belles choſes,
Peut, ſi tu veux, les réduire au néant:
Comme de tout ton vouloir eſt la cauſe,
Ton vouloir peut les détruire à l'inſtant.

JE SUIS CELUI QUI SUIS, dit à Moïſe
Ce Dieu puiſſant; rien n'a d'être hors de moi:
Il faut que toute ame me ſoit ſoumiſe,
Comme à ſon Créateur, comme à ſon Roi.

Je ne ſaurois ſupporter que les hommes,
Qui ne ſont rien que ce que je les fais,
S'oſent donner un pouvoir, quelques formes,
Et n'agiſſent, que pour leurs intérêts.

Ah! qu'ils ſont éloignés de ſe connoître!
L'homme eſt menſonge, & je ſuis vérité.
Je ſuis le Tout & l'Être de tout être:
L'homme n'eſt que néant, que vanité.

Le tout & le rien ſont les deux extrêmes;
Et cependant je daigne les unir:
Si je le fais par des faveurs ſuprêmes,
On ne doit point s'enfler; mais me bénir.

Néant, néant, que tu me fais de peine
Quand je te vois prévaloir de ton rien!
Tu dois tout à la Bonté Souveraine;
Oſes-tu t'attribuer quelque bien?

III.

Sur le même sujet.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ses chaînes.*

TU m'enseignes, mon adorable Maître,
Deux vérités, LE TOUT & LE NÉANT :
Je te dois mon esprit, mon cœur, mon être ;
Que puis-je & que suis-je, ô Dieu tout-puissant ?

Celui qui n'a d'être ni de puissance,
Devroit-il s'attribuer aucun bien ?
Il est & vit dessous ta dépendance,
Sans qu'il ait pour partage que le rien.

Il est heureux s'il reste dans sa place :
S'il en sort ce n'est que trouble & douleur.
Que tu le punis bien de son audace,
Lorsque tu l'abandonnes à son cœur !

Par son néant il te rend un hommage,
Digne de toi, digne de ta grandeur :
Ta gloire, ton plaisir est le partage
Qu'il a choisi : tout est pour ton honneur.

S'il se pouvoit immoler à ta gloire,
Il trouveroit sa joie & son désir :
Que peut le rien & quelle est sa victoire ?
C'est quand son impuissance est son plaisir.

S'il pouvoit vouloir, ce seroit toi-même ;
Pour te faire un don plus digne de toi :
Donner à Dieu Dieu, c'est le bien suprême ;
Ce don se fait par l'amour & la foi.

Je voudrois ôter à la créature
Ce qu'elle a, pour te le donner, Seigneur :

Cela même eſt une belle impoſture ;
N'ayant rien qui ne ſoit à ſon Facteur.

Quand je vois ce RIEN qui veut, qui déſire,
Qui ſe plaint : je ſuis dans l'étonnement :
Qui conte ſes œuvres & ſon martire,
Je pleure en ſecret ſon aveuglement.

Tu veux pour toi ; tu te flattes ſans ceſſe
De mériter de Dieu quelque faveur :
Tu n'as que le néant & la foibleſſe ;
Dis-moi, qu'eſt-ce que te doit ton Seigneur.

Il a droit de punir ton arrogance.
Veux-tu te dérober à ſon courroux ?
Demeure tranquille en ton indigence ;
C'eſt le ſacrifice qu'il veut de tous.

O bien réel ! tu fais toute ma joie :
Je te trouve en mon Dieu, non pas en moi ;
Ce qu'il donne auſſitôt je lui renvoie :
Un cœur loyal ne retient rien pour ſoi.

Un cœur ingrat peſe toutes ſes peines ;
Il veut compter avec le Tout-puiſſant :
Hélas, que ſes prétentions ſont vaines !
Quel compte doit ce grand Tout au néant !

O gloire ! ô Dieu ! ô puiſſance abſolue !
Uſe toujours ſur moi de tous tes droits :
Renverſe, détruis, arrache, dénue ;
C'eſt encor peu pour ce que je te dois.

Hélas, que je m'eſtimerois heureuſe,
Si tu trouvois ta gloire & ton plaiſir
En me perdant ! O perte glorieuſe,
Oſerois-tu me couter un ſoupir ?

Non, non ; Dieu ſeul ſe poſſédant ſoi-même,
Infiniment tranquille & bienheureux,
Doit faire le bonheur du cœur qui l'aime :
Ou bien il eſt lâche, & non amoureux.

IV.

Dieu n'eſt loué que par la petiteſſe.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

POUR louer la Grandeur ſuprême,
Il faut ſortir hors de ſoi-même
Par de doux & de ſaints tranſports;
On doit s'anéantir en ſa préſence,
Faiſant de généreux efforts,
Et par d'agréables accords
Exalter ſa magnificence.

Sa grandeur qui n'a point de borne,
Et cette Majeſté ſi bonne
Doit attirer tout notre amour;
A cet amour joignons l'obéiſſance :
Il faut le bénir chaque jour;
L'eſprit & le cœur tour à tour
Doivent montrer leur dépendance.

Cet Être puiſſant, immuable
Veut un amour invariable,
Qui ſoit pur & ſans intérêt;
Il veut un cœur d'une extrême ſoupleſſe,
Soumis à tout ce qui lui plaît,
Adorant ſon divin arrêt,
Qui toujours eſt plein de ſageſſe.

Ne déſirant plus que ſa gloire,
Il veut qu'on perde la mémoire
De tout, hormis de ſon honneur;
Sans regarder en nous ce qui ſe paſſe,
Les careſſes, ni la douleur,
Qu'on veuille de tout notre cœur
Qu'en nous ſa volonté ſe faſſe.

Et que respectant sa Justice,
Qu'elle soit contraire ou propice,
On la reçoive également:
Qu'en son bonheur consiste tout le nôtre,
Et tout notre contentement.
Jamais un véritable amant
Ne doit en désirer un autre.

L'amour pur est une science,
Dont on a peu de connoissance;
Personne ne suit cette loi:
De l'amour-propre un chacun s'accommode;
Le petit sentier de la foi,
La haine & le mépris de soi,
N'est point à présent à la mode.

Vien, Seigneur, en magnificence,
Donne aux Enfans cette éloquence
Que détestent les forts esprits;
Enseigne aux grands quelle est leur ignorance:
Fais toi louer par les petits;
Dans leurs discours & leurs écrits
Fais voir quelle est ta Sapience.

Confonds par eux tant de faux sages;
Détruis leur fastueux langage,
Ennemi de ta vérité:
Donne aux Enfans cette haute Sagesse
Qu'on trouve en la simplicité:
Pour combattre leur vanité
N'employe que la petitesse.

Tes Enfans rampent sur la terre;
Chacun leur déclare la guerre;
Ils sont un objet de mépris:
Mais l'abaissement fait toute leur gloire;
Leur cœur de ta grandeur épris
Ne cherche point d'autre prix,
Que celui de voir ta victoire.

Vien, commande, triomphe & régne;
Fais eſtimer ce qu'on dédaigne;
Rempli tout de ta Majeſté:
Que ton ſaint Nom ſoit à tous redoutable;
Puniſſant leur témérité,
Tempére ta ſévérité,
Et pardonne à l'homme coupable.

V.

En poſſédant Dieu on poſſéde tout bien.

AIR: *Le changement Iris vous eſt ſi doux.*

ETRE ſeul à ſeul avec ſon Époux,
Eſt quelque choſe de ſi doux
Qu'il ſurpaſſe toutes délices.
O vous qui régnez dans mon cœur,
Grand Dieu, qui m'êtes ſi propice,
Ecartez tout objet trompeur.

Sans vous, ſans vous tout n'eſt qu'amuſement
Qui flatte & qui ſurprend les ſens;
Le cœur n'y peut ſe ſatisfaire;
Divin Auteur de mes plaiſirs,
Vous ſeul avez droit de me plaire,
Et de remplir tous mes déſirs.

Vous poſſédant on poſſéde tous biens
On n'a plus charge ni liens;
On jouit d'une paix parfaite.
Toi qui t'amuſe à ce qui doit périr,
Sans être jamais ſatisfaite,
Aime ce qui ne peut mourir.

VI.

Dieu, le centre de l'ame.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil*;
ou, *Je ne me ſoucie plus de rien.*

PLUS notre centre eſt éminent,
Et plus on a d'empreſſement;
On déſire l'atteindre ;
Et c'eſt un horrible tourment
De ne le pouvoir joindre.

Notre cœur n'a point de repos
S'il ne ſe perd dans le Très-haut :
C'eſt ſon centre & ſa vie :
Ailleurs il éprouve un cahos,
Qui tient l'ame aſſervie.

Dieu, comme le centre infini,
Sitôt que le cœur eſt uni,
Rend la courſe paiſible;
En nous ſéparant du fini,
Nous perd dans l'impaſſible.

La courſe augmente chaque jour,
On ſe repoſe en ſon amour :
Plus la courſe eſt rapide,
Et moins a-t-elle de détour;
Plus on trouve le vide.

Et c'eſt dans cette vaſtité,
Et cette pure immenſité,
Que l'on tombe ſans ceſſe,
Sans troubler la tranquillité:
Jamais on ne s'empreſſe.

Si le cœur a du mouvement
Pour arriver plus promptement

Juſqu'à ſon divin centre,
Il court bien plus rapidement
Auſſitôt qu'il y rentre.

Sa courſe eſt ſans émotion;
Elle eſt ſans agitation,
Tranquille & repoſée:
On ne trouve plus d'action;
L'ame eſt en Dieu paſſée.

C'eſt la rapidité du Tout
Qui nous entraine juſqu'au bout;
Et ſa courſe eſt immenſe:
Pour en venir bientôt à bout
Ceſſons la réſiſtance.

VII.

Différens effets de la préſence de Dieu en l'ame.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts*;
ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

COMME nous voyons le Soleil
Découvrir les moindres atomes;
Ainſi mon Dieu d'un ſeul coup d'œil
Nous découvre ce que nous ſommes:
La vertu, notre unique appui,
S'écoule & s'enfuit devant lui.

Devant la face de mon Dieu
On voit les montagnes ſe fondre,
Les rochers ſortir de leur lieu,
Et tout l'Univers ſe confondre:
C'eſt la préſence du Seigneur
Qui cauſe par-tout cette horreur.

Préſence pleine de douceur,
Tu fais des effets bien contraires:
Dans un tems tu n'es que rigueur;

En d'autre une paix ſalutaire
Accompagne toujours tes pas,
Le bonheur ne nous quitte pas.

Lorſque tu viens pour nous guérir
Des maux que nous a fait le monde,
Pour nous empêcher de périr,
Par une douceur ſans ſeconde
Tu nous appelles près de toi,
Ta bonté nourrit notre foi.

Mais lorſque Dieu veut tout de bon
Nous arracher hors de nous-mêmes,
Il agit d'une autre façon:
La préſence d'un Dieu ſupréme
Renverſe tout dans notre cœur;
Tout eſt confuſion, horreur.

Ah! que ſon œil eſt pénétrant,
Qu'il nous voit bien d'une autre ſorte,
Ce qui paroiſſoit ci-devant
Aux yeux une vertu très-forte,
Lorſqu'on eſt mis en vérité,
Ne paroît plus que vanité.

O vous, beaux cédres du Liban,
Soyez briſés par ſa préſence;
De ce que vous aviez de grand
Qu'il n'en reſte que l'apparence:
Pour faire un chemin au Seigneur,
Il faut briſer toute hauteur.

Vous rugiſſez avec horreur,
Comme un lion dans ſa caverne;
Vous déplorez votre malheur,
Et faites retentir la plaine
De votre affreux gémiſſement,
Accablés d'un bras tout-puiſſant.

Vous vous livrez à la douleur,
Pour n'en pénétrer pas la cauſe;
Il faut un chemin au Seigneur,

Et votre hauteur s'y oppose :
Laissez-vous bientôt renverser;
Par vous on le verra passer.

Mais si vous voulez subsister
Sur le plus haut de la montagne,
Vous le verrez s'en écarter,
Traversant la basse campagne :
Il descendra jusqu'au profond
Des inaccessibles vallons.

On voudroit toujours acquérir;
Mais on ne voudroit jamais perdre:
On voudroit vivre & non mourir;
Et semblables à ces hauts cédres,
On ne veut point être abattus:
Dieu se moque de nos refus.

Recevons donc du Tout-puissant
La douleur ainsi que la joie :
Laissons-nous conduire en enfant;
Et ne cherchons point d'autre voie
Que celle de son bon plaisir:
Ah ! bornons là notre désir.

VIII.

Les dons de Dieu doivent retourner à lui.

AIR : *Léandre ;* ou , *Dirai-je mon Confiteor.*

DU sang la circulation
Est une figure parlante
De la céleste impression,
De sa grace plus excellente.
Tout doit retourner au Seigneur
Comme le sang retourne au cœur.

Le sang fixé dans quelque endroit
Dérange la santé des hommes :

Si l'on croit avoir quelque droit
Sur ses dons, sur ce que nous sommes,
Notre amour devient vicieux,
Indigne des faveurs des cieux.

Nous arrêtons les dons de Dieu
Quand nous les voulons pour nous-mêmes:
Ils ne sont bien que dans leur lieu;
Leur lieu c'est l'essence suprême.
Tout en sort, tout doit aboutir
En lui, comme il en doit sortir.

C'est là le secret de l'amour
Qu'il soit en nous comme en lui-même.
Ce flux & reflux doit toujours
Recouler de ces deux extrêmes;
De Dieu jusqu'à notre néant,
Du néant jusqu'au Tout-puissant.

Point d'amour, point de vérité
Sans cette juste économie;
Car la divine charité
De notre ame seroit bannie
Sans cet équitable retour,
Source & soutien de notre amour.

Nous savons que la Trinité
Sort de son unique Principe,
Puis retourne en son unité
De qui tout est, tout participe;
Le Fils engendré chaque jour,
Du Pere & du Fils sort l'Amour.

Dieu le Pere engendre aujourd'hui
Son Verbe par sa connoissance;
L'Esprit saint des deux est produit
La mutuelle jouissance,
Du Pere & du Fils sort l'Amour
Qui dans L'UN s'abîme à son tour.

Ne fixons point du Tout-puissant
Par notre amour propre la grace;

Renvoyons dans le méme inftant
Ce qu'il donne; quoiqu'il en faffe,
Soyons contents de notre fort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

I X.

Ecouter Dieu en filence.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

O Vous, charmante voix, qui parlez dans mon ame,
Qui vous faites entendre en fecret à mon cœur !
Votre parler eft un doux calme
Sans difcours, méme fans faveur.

Vous gardez en parlant un amoureux filence,
Qui vous fait difcerner bien plus que les difcours :
Que ce filence a d'éloquence
Pour nous imprimer vos amours!

Vous parlez à mon cœur, & mon cœur parle à d'autre :
Qui veut vous écouter, le fait, mais dans la paix;
Cette paix dont parle l'Apôtre,
Surpaffe les fens plus parfaits.

Cette muette voix veut une ame muette;
Que tout fe taife en nous pour la laiffer agir :
C'eft là l'ame que Dieu fouhaite
Pour s'y tracer avec plaifir.

Mais notre activité s'oppofant à ce calme,
Arrête en méme tems l'action de mon Dieu :
C'eft la paffiveté de l'ame,
Et la paix qui lui donne lieu.

Mais notre efprit déçu d'une fauffe apparence,
Veut toujours fe mouvoir pour l'attirer à foi :
Il perd par fa vaine prudence
Ce qu'il eût acquis par la foi.

Sitôt qu'il ne ſent pas l'opérer de la grace,
Perſuadé qu'il eſt qu'il faut toujours ſentir,
Remuant cette belle glace,
Il ne fait rien que la ternir.

L'ame tranquille, ainſi qu'une glace très-pure,
Reçoit facilement l'image du Seigneur :
L'empreſſement de la nature
L'empêche de ſe peindre au cœur.

On cherche inceſſamment, on veut de l'aſſurance ;
Et l'on détruit par là le parfait abandon :
Au lieu que par la patience
On a le Donneur & le don.

Pour vouloir trop avoir, on perd ce qu'on poſſéde :
Connoître, voir, ſentir eſt contraire à la foi :
Le Tout-puiſſant veut qu'on lui céde ;
Il veut commander en grand Roi.

Commandez & régnez ; qu'à jamais votre Empire
Se faſſe reſpecter dans ce grand Univers :
C'eſt pour cela que je ſoupire
Et que je conſacre mes vers.

X.

Servir Dieu avec joie & liberté de cœur.

AIR : *La jeune Iris ; ou, Les folies d'Eſpagne.*

QUE la largeur du cœur eſt néceſſaire
Pour arriver à Dieu plus promptement !
Tout ce qui le retrécit & reſſerre,
Ne nous cauſe que du retardement.

La liberté que le Seigneur nous donne,
Vient du plaiſir qu'il verſe au fond du cœur :
Cette gaieté que l'Apôtre ordonne
N'a rien qui ne plaiſe à notre Sauveur.

Tu feras, dit Jéfus, fûrement libre,
Si le Fils te donne la liberté :
Il faut faire ton plaifir de me fuivre ;
Que mon fardeau a de légéreté !

Celui qui me fert d'un air trop farouche,
Marque qu'il eft contraint en me fervant :
Si l'on entend le contraire en fa bouche,
Sa triftefle tous fes difcours dément.

Un cœur content, perfévére fans peine ;
Un cœur étroit a des hauts & des bas :
Dans fon chemin il perd fouvent haleine ;
A peine a-t-il commencé qu'il eft las.

Je verfe au cœur une certaine joie
Lorfqu'on me fert fans crainte & fans détour.
Tous les travaux qu'on fouffre dans ma voie,
Ne fervent que pour affermir l'amour.

Le pur amour ne compte point la peine ;
Il fait tout ce qu'il faut alégrement :
Jamais fon efprit ne fouffre de géne ;
Car le cœur pur fuit le refferrement.

En fervant Dieu l'amour pur fe contente ;
Il eft au centre de tous les plaifirs :
L'ame n'a plus la triftefle inconftante ;
Le pur amour enléve les défirs.

Dieu, dont la bonté furpaffe l'idée
Que notre efprit oferoit s'en former,
Veut la paix ; il nous l'a recommandée ;
Pourquoi tant craindre, & tant nous alarmer ?

Pourquoi veut-il que le cœur foit au large ?
Il eft immenfe & le cœur fi petit.
Il nous a tous tirés de l'efclavage,
Pour nous rendre libres par Jéfus-Chrift.

XI.

X I.

L'Alcion, emblême du cœur qui repoſe en Dieu.

AIR : *On ne vit plus* ; ou, *Léandre.*

L'ALCION au milieu des flots
Fait ſon nid ſans craindre l'orage ;
Et goûte un aſſuré repos,
Quand la mer écumant de rage
Vient briſer les plus grands vaiſſeaux,
Et les enfonce dans les eaux.

Il éléve là ſes petits,
Leur fourniſſant leur nourriture :
Ils ſe repoſent dans leurs nids,
Quoique tout tremble en la Nature ;
Et trouvent leurs contentemens
Dans la fureur des élémens.

Notre cœur comme un petit nid,
Lorſqu'en Dieu notre ame repoſe,
Demeure à ſon vouloir uni ;
Rien à ſon bonheur ne s'oppoſe :
Car plus le flot eſt mutiné,
Et plus il ſe croit fortuné.

Plus on le bat de toutes parts,
Et plus il voit fondre l'orage ;
Sans craindre douleurs ni hazards
Il ſent redoubler ſon courage,
Et ſe laiſſe tranquillement
A la fureur de l'élément.

Plus il s'abandonne à ſon Roi,
Plus il reſte en ſon équilibre ;
Sans reſſentir aucun effroi
Il vit content autant que libre,

Ne laiſſant entrer en ſon cœur
La défiance ni la peur.

Comme l'Alcion ne reçoit
Jamais au nid la mer ſalée,
Il faut que l'eſprit de la foi
Soutienne l'ame déſolée,
N'admettant jamais de déſirs,
De douceurs, ni de déplaiſirs.

L'ame amoureuſe de ſon Dieu
Demeure ferme dans ſon centre:
Quoique la tempête en tout lieu,
Sans qu'aucun la puiſſe défendre,
Semble la devoir ſubmerger;
Rien ne peut la faire changer.

Les flots ne nous gagnent jamais
Lorſqu'en Dieu demeurant tranquilles,
Nous voulons tout ce qu'il lui plaît:
Heureux dans notre domicile
Nous entendons gronder les vents;
Mais de tout nous ſommes contents.

Si nous quittons notre abandon,
En un moment la mer y rentre;
Nous roulons ainſi qu'un bâlon
Après avoir perdu le centre:
Souvent nous ſommes engloutis;
Là tous nos eſpoirs ſont péris.

Si l'on ſavoit de l'abandon
Et la douceur & l'avantage,
On le verroit comme un grand don:
Mais l'homme a ſi peu de courage,
Dès qu'il voit le moindre danger
Il ne fait plus que s'affliger.

Béniſſons toujours le Seigneur,
Malgré les ondes mutinées,
Faiſons hommage à ſa grandeur
En acceptant nos deſtinées,

Sans jamais reculer d'un pas
Quoique si proches du trépas.

XII.

S'occuper de Dieu sans penser à l'avenir.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer.*

ON attend toujours quelque fleaux :
Le Seigneur les envoie en maniere insensible ;
On ne sent presque pas chaque jour ces grands maux :
On en attend toujours un plus terrible.

Ne pensons point à l'avenir :
Mais laissons au Seigneur, selon ce qu'il ordonne,
Ou de les reculer, ou bien de les finir :
A ses décrets tout mon cœur s'abandonne.

Je ne puis craindre ou désirer ;
C'est le moment divin auquel je m'abandonne :
Car pourquoi me remplir, & pourquoi soupirer ?
Ce que je crains n'est pas ce qu'il ordonne.

Pourquoi ces pensers superflus,
Songeant à l'avenir, ô Vérité suprême ?
Tout songer, tout prévoir ne seroit qu'un abus :
Il faut t'aimer sans penser à soi-même.

Pour moi je me livre à la mort,
Sans être inquiété du genre de supplice :
Hélas ! mon sort sera toujours un heureux sort
Entre les mains, grand Dieu, de ta Justice.

Je veux donc m'occuper de toi,
Et laisser l'avenir aux soins de ta puissance ;
Et je serai toujours, ainsi que je le doi,
Soumis aux loix qu'a fait ta providence.

Le tems présent fait mon bonheur ;
Je le veux employer à procurer ta gloire :

Je ne prends plus de part que pour toi, mon Seigneur;
De l'intérêt j'ai perdu la mémoire.

Dieu juste, grand, saint, glorieux
Doit remplir désormais & mon cœur & mon ame :
Sans me laisser saisir d'un désir curieux,
J'envoie en lui mes désirs & ma flamme.

XIII.

Véritable bonheur.

AIR : *J'avois juré plus de cent fois.*

HEUREUX de qui la volonté
N'a plus de consistance;
Et qui met sa félicité
Dedans la dépendance!

Heureux celui qui ne veut rien
En s'oubliant soi-même,
Et qui ne connoit d'autre bien
Que le Vouloir Suprême!

Heureux qui ne désire plus;
Il posséde son ame,
Tout lui paroissant superflu,
Puisque Dieu seul l'enflamme.

Heureux le vrai pauvre d'esprit
Qui n'aime rien sur terre!
Il se trouve souvent réduit
A l'extrême misére.

Heureux qui ne s'attache point
Au goût dans la priere!
Son cœur & son esprit est joint
A la source Premiere.

Heureux qui dépouillé de tout
Se quitte auſſi ſoi-même !
S'il ſe hait il en vient à bout,
Et c'eſt alors qu'il aime.

Heureux celui qui ſait aimer
Dieu ſeul & pour lui-même !
Le trouble ſert à le calmer,
Car c'eſt en Dieu qu'il aime.

Heureux qui vit mort ici bas
Mépriſant les délices ;
Qui de ſon JÉSUS ſuit les pas.
Choiſiſſant les ſupplices !

XIV.

Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

LES hommes tendent tous à devenir heureux ;
Ils ne cherchent rien autre choſe :
Le bonheur d'un cœur amoureux
Conſiſte en l'objet qui le cauſe.

Si je m'aime beaucoup, mon bonheur eſt en moi :
Si j'aime quelque créature,
L'être créé me fait la loi,
Et ſurmonte en moi la nature.

Si je n'aime que Dieu, mon bonheur eſt en lui ;
C'eſt lui qui rend mon ame heureuſe :
Ce qu'il eſt fait mon ſeul appui ;
Sa gloire me rend glorieuſe.

Si je ne m'aime plus, je n'ai plus d'intérêt,
Si ce n'eſt pour l'objet que j'aime :
Tout de ce cher objet me plaît ;
Mon Amour me change en ſoi-méme.

Si mon Amour fouffroit, il me feroit fouffrir :
Il eft heureux, je fuis contente :
S'il fe plaît de me voir pâtir,
Mon bien eft d'être pâtiffante.

Je dis que mon bonheur ne gît qu'en mon Objet ;
Que fans regarder autre chofe,
Je lui délaiffe le fujet
Dont il eft la premiere caufe.

En le lui délaiffant, je n'y veux plus penfer :
Cette beauté fi raviffante
Ne me laiffe pas retourner
Vers l'intérêt de fon amante.

Tout nous plaît de l'Amour ; & fon commandement
Pour l'amante eft loi favoureufe :
Car l'amour n'a point de tourment
Qui ne plaife à l'ame amoureufe.

S'il frappe, que fes coups font un plaifir charmant !
O main, main toujours adorable,
Pourrois-tu me faire un tourment,
Qui ne me parût pas aimable ?

Je pourrois vous aimer au milieu des enfers :
Cet amour changeant fa nature,
Trouve dans fes malheurs divers
Son Dieu, non pas la créature.

Le feu, tous fes tourmens, ordonnés par l'Amour,
Sont des lieux remplis de délices ;
Il fait changer la nuit en jour,
Tournant en plaifirs les fupplices.

Concluons-donc de là, que le parfait bonheur
Se trouve dans la chofe aimée :
C'eft le penchant de notre cœur ;
Et l'amour fait fa deftinée.

Notre cœur eft bien plus dedans l'objet aimé,
Que dans le fujet qu'il anime :
Si l'Amour m'avoit condamné
J'en ferois l'heureufe victime.

X V.

Sageſſe Chrétienne.

Air : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

O Divine Philoſophie !
Tu calmes tous nos mouvemens ;
Ce que ne fait pas l'apathie
De nos faux Sages du vieux tems,
Et qui n'étoit qu'une folie
Sans objet & ſans fondement.

Ils vouloient être eſtimés ſages,
Foulant aux pieds la vanité ;
Mais l'orgueil étoit leur partage
En relevant la pauvreté :
Ils étoient dedans l'eſclavage
Lorſqu'ils vantoient leur liberté.

Mais Jéſus, Sageſſe éternelle,
Sans faſte & ſans déguiſement,
Otant tout à l'ame fidelle
La met dans un ſaint dénûment,
La rendant pauvre & ſimple, en elle
Dieu ſeul fait tout parfaitement.

Son humilité la rend ferme
Dans les mépris, dans les travaux,
Enviſageant toujours ſon terme
Trouvant en lui ce qu'il lui faut :
Qu'elle ſoit libre ou qu'on l'enferme,
Elle n'a plus ni bas ni haut.

Plus elle eſt foible & mépriſée,
Plus elle s'unit à ſon Roi,
Quoique des mondains la riſée,
Se ſoutenant dedans ſa foi,
Sans vouloir être ſoulagée,
Ni tourner un regard ſur ſoi.

Elle ne peut être abaissée,
N'ayant pour soi que du mépris:
Elle n'est non plus réhaussée,
La gloire lui paroît sans prix :
Elle n'est jamais désolée,
Son esprit de rien n'est surpris.

Mais cette égalité parfaite
Ne donne aucun contentement,
Venant de l'entiere défaite
Du vouloir, du raisonnement.
On est au fort de la disette
Sans éprouver le manquement.

Pauvreté chez qui tout abonde!
Que faut-il à qui ne veut rien ?
Au ciel, sur la terre & sur l'onde
Tout lui paroît son propre bien:
On est déhors & dans le monde
Sans aucun plaisir ni soutien.

X V I.

La Vérité ne se connoit que par l'amour pur.

AIR : *La jeune Iris*; ou, *Ces prés, ces bois, ces ruisseaux, ces fontaines.*

LA vérité se cache en son mystere;
Elle s'enveloppe en l'obscurité,
Et couvre le brillant de sa lumiere :
On la connoit par sa simplicité.

La vérité fut toujours simple & nue;
Quand on la couvre, on la déguise aux yeux:
Sitôt qu'en Dieu notre ame est parvenue,
On trouve en elle un goût délicieux.

Elle déplait à qui s'aime soi-même,
En lui faisant sentir l'impureté
Qui pénétre le fond du cœur qui s'aime
En le dérobant à la vérité.

O pur amour, toi ſeul la fais connoître;
On ne ſauroit la poſſéder ſans toi:
Le propre amour qui la fait diſparoître,
Dérobe auſſi l'amour chaſte & la foi.

La vérité ſe couvre d'un nuage,
Qui n'eſt pénétré que du pur amour:
La vérité nous tire d'eſclavage,
Montrant la liberté dans ſon plein jour.

Aimez la vérité qui vous rend libre;
Vous êtes ſans elle en captivité:
La vanité nous flatte & nous enivre;
Son menſonge nous paroît vérité.

L'œil épuré admire tous tes charmes,
O vérité! que tout le monde fuit:
Pour te combattre on prend ſouvent les armes,
Fuyant ton jour on n'aime que la nuit.

Non la nuit que la foi rend lumineuſe;
Mais la nuit du menſonge & de l'erreur;
On craint cette ſageſſe ſavoureuſe
Dont la vérité remplit notre cœur.

Comme un hybou nous fuyons ſa lumiere,
Nos foibles yeux ne la peuvent ſouffrir:
Lorſqu'elle vient deſſiller la paupiere,
Nous nous croyons déja prêts de périr.

Oiſeaux de nuit, nourris dans les ténèbres,
Nous ne ſaurions ſupporter la clarté:
Nous ne voyons que des objets funébres,
Que nous nommons plaiſirs & vérité.

Aveuglement de tous tant que nous ſommes!
Pour nous le jour eſt nuit, la nuit eſt jour;
Si nous en croyons preſque tous les hommes,
L'amour pur, faux; & vrai le propre amour.

C'eſt ainſi qu'on renverſe toutes choſes:
On nomme le bien mal, & le mal bien.
On fait ſouvent de ces métamorphoſes:
Mon cœur s'en moque, & n'en témoigne rien.

XVII.

La vérité n'a point de partisans dans le monde.

AIR : *Votre empire est trop févére* ; ou , *Usez mieux ô beauté fiere.*

Vérité que je révére,
Vien dans le fond de nos cœurs ;
La politique est contraire
A tes divines ardeurs :
Le monde n'est que finesse,
Mensonge, déguisement ;
Il ose nommer sagesse
Cet étrange aveuglement.

O vérité simple & nue,
Tu n'as plus de partisans !
Ce penser souvent me tue :
L'amour pur fait les Enfans,
Une sincere innocence
Et l'humble simplicité ;
La véritable science
Se trouve en la vérité.

Tous les hommes la combattent,
La traitant avec mépris ;
Elle est pure & délicate
On en ignore le prix :
Elle fait les belles ames,
Et les rends dignes de Dieu :
Il n'est point de pures flammes
Qui ne naissent de ce feu.

Elle est fidelle compagne
De la pure charité ;
Elle habite la campagne,
Et fuit la grande cité ;

Elle séjourne aux bocages
Cherchant les déserts affreux:
Le monde n'eſt qu'eſclavage
Lorſqu'il ſe croit bienheureux.

La vérité nous rends libres,
A dit ſouvent le Sauveur;
Tenons toujours l'équilibre,
Nous éviterons l'erreur:
Les Enfans de la Sageſſe
Sont ceux de la Vérité;
Ils préférent la baſſeſſe
Au faſte, à la vanité.

Lorſqu'on mépriſe la gloire
C'eſt pour ſe mieux élever;
On veut vivre dans l'hiſtoire,
Se faire canoniſer:
C'eſt ainſi que l'on rafine,
Couvrant ſouvent ſon orgueil
D'une humilité ſi fine
Qu'il nous ſuit juſqu'au cercueil.

O que j'aime ma foibleſſe,
Mes miſéres, mes défauts!
La vérité me careſſe:
Je fuis ce qui paroît haut,
Je n'aime que la baſſeſſe;
Elle habite ſon ſéjour;
Et c'eſt par la petiteſſe
Qu'on peut lui faire la cour.

O venez deſſus la terre,
Vous qui vivez dans les cieux!
„ Chacun m'y feroit la guerre,
„ Je n'ai que des envieux:
„ Les partiſans du menſonge
„ Ont ſi fort pris le deſſus,
„ Qu'on me prendroit pour un ſonge,
„ Qui fuit & ne paroît plus.

„ Je fuis l'époufe fidelle
„ Du Seigneur de l'Univers ;
„ Tous ceux qui m'ont fait querelle
„ Habitent dans les enfers :
„ A préfent comme inconnue
„ Je vis avec les Enfans ;
„ Et parce que je fuis nue,
„ Je n'ai point de partifans.

„ La fauffeté s'accommode
„ De magnifiques habits ;
„ Elle eft toujours à la mode :
„ Les Grands font fes favoris ;
„ Chacun la craint, la refpecte ;
„ Elle procure l'honneur.
„ Ah ! que je ferois fufpecte
„ De parler felon mon cœur !

„ Je cherche la folitude,
„ Afin de me mieux cacher ;
„ Un chacun me trouve rude,
„ Et ne veut point m'approcher :
„ On n'aime que la molleffe,
„ Et ce qui flatte l'efprit,
„ Avec la délicateffe ;
„ Je ne trouve aucun crédit.

XVIII.

La divine Sageffe cache fes meilleurs amis.

AIR : *Mon cher troupeau.*

TOUT ainfi qu'à la tourterelle,
Je vous dis, mon divin Epoux,
Donnez-moi promptement des aîles,
Afin que je vole vers vous.

Et qu'éloigné de toute chofe,
Je prenne vers vous mon effor;
Qu'en votre fein je me repofe
Et m'y cache jufqu'à la mort.

Ah! que mon ame foit perdue,
Sans que mes fens puiffent favoir
Ce qu'elle fera devenue;
Que l'efprit ne la puiffe voir.

Et qu'ignoré de tout le monde,
Je ne fois connu que de vous:
C'eft une grace fans feconde,
Dont le bonheur me fera doux.

Amour, vous aimez qu'on fe cache:
Mais vous nous cachez beaucoup mieux:
Que jamais aucun ne me fache,
Dérobez-moi de tous les yeux.

Que mon fecret foit en vous-même;
Et que nul autre n'en ait part:
Faites que le cœur qui vous aime
Avec vous demeure à l'écart.

La folitude & le filence
Peuvent bien cacher quelque tems:
Mais que la foibleffe & l'enfance
Nous couvrent mieux aux yeux des grands!

On ne voit rien qui ne les bleffe,
Et qui n'attire leur mépris:
Ainfi la divine Sageffe
Sait cacher fes plus favoris.

XIX.

Sur le même sujet.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *La jeune Iris.*

LAISSONS, laiſſons là le diſcours frivole,
Aimons, aimons; & nous ſerons inſtruits :
Puiſque l'amour eſt l'excellente école
Qui ſurpaſſe le ſavoir des eſprits.

Du pur amour la ſcience ſecrette
Se renferme dans l'intime du cœur :
C'eſt lui qui rend la parole muette,
Qui ne fait qu'évaporer ſon ardeur.

Ce feu ſacré ſe concentre en ſoi-même ;
Il ne laiſſe rien paroître au-dehors :
Plus il ſe cache au fond du cœur qu'il aime,
Et moins on y remarque de tranſports.

L'amour qui s'évapore en ſes paroles,
Eſt bien foible, quoiqu'il paroiſſe grand :
C'eſt de cet amour qu'on fait des idoles
Le pur amour n'a point de partiſan.

Heureux amour, que tout le monde ignore,
Et qui fait ſe cacher avec tant d'art !
C'eſt par vous que le Seigneur que j'adore
Poſſéde l'Epouſe ; mais à l'écart.

Elle eſt en vous, & vous paſſez en elle;
Ainſi qu'une éponge au fond de la mer :
On ne voit plus cette Épouſe fidelle,
Vous la faites encor plus abimer.

Cet Océan d'amour qui l'environne,
La dérobe même à ſes propres yeux :
Déhors elle eſt comme une autre perſonne ;
Mais le dedans avoiſine les cieux.

Dieu ſeul en ſon cœur s'aime & ſe contemple;
Elle adhére ſans y prendre de part:
L'amour qui de ſon ame a fait un temple,
La rend déhors ſimple, pure & ſans fard.

XX.

Sans la croix on ne peut point aller à Dieu.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

SI vous voulez mourir & vivre ſûrement,
Que la croix ſoit votre demeure;
Ne la quittez-pas un moment,
Et choiſiſſez la toute à l'heure.

Elle vous conduira au Pere par le Fils,
Si vous la prenez pour partage:
Ce ne peut être qu'à ce prix,
Que vous aurez ſon héritage.

On veut avoir ſes dons; mais lorſqu'il faut ſouffrir
Chacun fuit, chacun ſe retire;
Sans ſe renoncer & mourir,
On n'entre point dans ſon empire.

Jéſus quitte les cieux pour vivre pauvrement;
Il a ſouffert dès ſa naiſſance:
On veut ſe dire ſon Enfant;
Et l'on évite la ſouffrance.

Sa vie eſt de douleurs; il meurt dans les tourmens;
Il porta la croix qui le porte:
Mettons notre contentement
Dedans la peine la plus forte.

Pour ſouffrir purement, il faut ſouffrir ſans choix,
Prendre la croix qu'il nous deſtine,
Et la porter juſqu'aux abois:
Ah! c'eſt-là la route divine.

On croit être dévôt fuivant fa volonté,
Et non pas celle de mon Maître :
C'eft un manteau de vanité,
Que le grand jour fera paroître.

La douleur au-déhors, & la croix au-dedans;
C'eft là fon divin caractere,
Qui fait difcerner les Enfans
De ténèbres & de lumiere.

La croix fe trouve en tout, même dans nos défauts;
Car la vérité l'accompagne :
Elle fait difcerner le faux ;
Malheur à celui qu'elle épargne !

XXI.

Qui ne fait fouffrir n'aime guere Dieu.

AIR : *La jeune Iris.*

DIEU jufte & faint me fait aimer fes chaînes,
Bien qu'il femble rebuter mes foupirs :
Si fon amour a de fi douces peines,
Hélas ! quels feront doncque fes plaifirs !

Ces voluptés fi chaftes, fi céleftes,
Que le cœur pur fait goûter ici bas,
Font que malgré les accidens funeftes
Son fort lui paroît plein de mille appas.

Qui ne fait pas fouffrir ne t'aime guere,
Quoiqu'il fe vante d'être ton amant:
Son cœur lâche eft celui du mercenaire;
Il ignore le bien du châtiment.

Soyons petits; fupportons tout outrage;
Comme un enfant foumettons-nous aux coups :
Et nous aurons l'amour pur en partage,
Sans difcerner ni l'amer ni le doux.

XXII.

XXII.

La souplesse de l'ame finit ses peines.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts* ; ou, *Léandre.*

LE feu perd son activité,
Lorsque rien ne fait résistance :
Et la divine charité
Ne fait sentir sa véhémence
Qu'au cœur qui résiste à son feu,
Et n'est pas souple à ce qu'il veut.

Si rien ne résistoit au feu,
Sans s'arrêter dessus la terre,
En outrepassant tout milieu,
Il retourneroit à sa sphére :
Ainsi notre docilité
Nous abîme dans l'unité.

La justice qui fait souffrir
Un horrible tourment à l'ame,
Sitôt qu'on sait s'anéantir
On ne souffre plus de sa flamme ;
Mais on éprouve que ses feux
Loin d'affliger, rendent heureux.

Sitôt qu'on ne résiste pas,
On sent la flamme vengeresse
Qui se montre avec ses appas,
Changeant sa rigueur en caresse ;
Et qui fait la félicité
De celui qu'elle a tourmenté.

Abandonnons-nous au Seigneur,
Et nous verrons finir nos peines :
Passons dans notre Créateur ;
Car les résistances font vaines :

Soyons à lui parfaitement;
Il finira notre tourment.

Le Feu ſe perdroit dans les Cieux,
S'il ne rencontroit point d'obſtacle :
De même le cœur amoureux,
Par un admirable miracle,
Se perd dans le Souverain Bien
Sitôt que rien ne le retient.

XXIII.

La vraie pauvreté d'eſprit.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

ON parle bien ſouvent d'être pauvre d'eſprit;
Et c'eſt ce qu'on ne connoit guere :
Lorſque Jéſus nous en inſtruit,
Il montre ſon vrai caractere.

L'obſcure foi produit le parfait dénûment;
Elle dérobe nos penſées,
Ne nous laiſſant pas ſeulement
La poſſeſſion de nos idées.

Le vrai pauvre d'eſprit n'admet nulle raiſon,
Toujours s'éloignant de ſoi-même;
Il devient pauvre tout de bon,
Puiſqu'il ſe perd juſqu'à l'extrême.

En ſe perdant de goût, de vue, & ſentiment,
Sa pauvreté devient entiere :
Ce n'eſt plus qu'un vil excrément,
Qu'on bannit de deſſus la terre.

Qui ne poſſéde rien, & ſe veut poſſéder,
Quand il ſe dit pauvre eſt très-riche :
Mais qui de ſoi ſe peut vider
Rend à la pauvreté juſtice.

Je dis que c'eſt trop peu, que de ne rien avoir:
La pauvreté ſpirituelle
Exclut juſqu'au moindre vouloir;
Et c'eſt la pauvreté réelle.

Nous voulons conſerver mille choſes pour Dieu,
Lorſqu'il en veut le ſacrifice:
C'eſt la matiere d'un grand feu;
Et ce feu vient de ſa Juſtice.

Saül voulut garder l'élite des troupeaux;
C'eſt pour Dieu que je les deſtine,
Dit-il au Prêtre du Très-haut:
Ainſi l'amour propre rafine.

Savoir bien obéir, c'eſt ſavoir bien donner:
A-t-il beſoin de quelque choſe
Ce Dieu qui doit tout dominer,
Et qui de tous biens eſt la cauſe?

Ah! ne nous flattons point; c'eſt vouloir poſſéder
Que de ſe poſſéder ſoi-méme;
C'eſt un prétexte pour tromper,
Dire que c'eſt pour Dieu qu'on s'aime.

Se quitter, ſe haïr; c'eſt obéir à Dieu;
C'eſt l'agréable ſacrifice
Qu'il exige de notre feu;
C'eſt à lui qu'il ſe rend propice.

La pauvreté d'eſprit conſiſte aſſurément
A ne faire aucune réſerve,
Se délaiſſer ſincérement,
Ne faire au MOI jamais de trêve.

Ni volonté, ni choix, ni goût, ni ſentiment,
Ni nul bien que l'on puiſſe dire,
C'eſt où gît le vrai dénûment;
Et c'eſt plus que je n'oſe écrire.

XXIV.

Aimer la bassesse & le néant : (seul miracle après la naissance de JÉSUS-CHRIST.)

AIR : *Profitons des plaisirs, Bergere.*

POURQUOI voulons-nous des miracles,
Et qu'ils brillent devant nos yeux ?
Nous avons les oracles
De nos anciens aïeux ;
Et dans le Tabernacle
On expliquoit nos vœux.

Mais depuis cette humble naissance
De Jésus, Monarque des Cieux,
La foi c'est l'évidence
Qui plaît devant ses yeux ;
Et la Divine essence
Ne peut s'expliquer mieux.

C'est par ce Fils qu'il nous enseigne
A n'estimer rien que la foi :
Tout le reste on dédaigne
Dans la nouvelle loi.
Voulez-vous que je peigne
Les vouloirs de mon Roi ?

La foi suppose une croyance
Simple, qui ne veut rien savoir :
L'amour est la science
Qu'elle veut seule avoir :
Et n'admet d'évidence
Qu'à ne plus rien vouloir.

C'est l'enfance, la petitesse,
Avec l'humilité de cœur,
La douceur, la souplesse,
Le mépris de l'honneur,

Qui plaît à la Sageffe,
Et fait notre bonheur.

Je ne connois d'autre miracle
Pour l'homme vain, qu'être petit:
Je ne veux d'autre oracle,
Qu'être pauvre d'efprit;
Et n'y vois d'autre obftacle,
Que vouloir du crédit.

Si je pouvois faire comprendre
Où va l'anéantiffement,
Ce qu'un Dieu vient apprendre
Par fon abaiffement;
On ne pourroit m'entendre
Qu'avec étonnement.

Si nous n'aimons notre mifere,
Nous dérobons au Souverain:
C'eft le feul caractere,
Qui fait l'homme de bien;
Et tout autre myftere
Le tire de fon rien.

Que notre baffeffe eft profonde!
Je ne la vois que par la foi:
L'audace eft fans feconde
De vouloir tout pour foi;
Et cependant le monde
S'en veut faire une loi.

Le ver qui rampe fur la terre,
Ne peut être bien autrement;
Il eft dans la pouffiere
Comme en fon élément:
Et c'eft dans fa mifere
Qu'il fe trouve content.

Mettez-le fur l'or, fur la pourpre,
Vous le verrez bientôt languir;
Il fe deffèche, il fouffre,
Et tâche d'en fortir:

Dans la terre il s'engouffre
Y trouvant ſon plaiſir.

Le néant eſt donc notre place ;
Ailleurs nous ne ſommes pas bien :
C'eſt où mon Dieu me chaſſe :
Si je ſuis dans mon rien,
Je rentre dans ſa grace ;
Il devient mon ſoutien.

Je dis donc que les témoignages
Sont faits pour l'incrédulité ;
Et que notre partage
Eſt la fidélité :
L'un marque l'eſclavage,
L'autre la liberté.

Il ne faut plus que la parole ;
Puiſque le Verbe en s'incarnant
Nous inſtruit dans l'école
De ſon abaiſſement :
Tout le reſte eſt frivole,
Et vain amuſement.

Qu'on prend facilement le change !
Et qu'on aime le merveilleux !
Un Ange eſt toujours Ange
Sur terre & dans les Cieux ;
Et rend même louange
A ſon Roi glorieux.

J'appréhende qu'on ne s'égare,
Sous prétexte de quelque bien :
Que pour aimer le rare,
On ſorte de ſon rien ;
Et qu'on ne ſe prépare
Un éternel chagrin.

Dieu veut (*a*) que Moïſe à la pierre
Parle ; il ſe ſert de ſon bâton :

(*a*) *Voyez* Les Explications de l'Auteur ſur *Nombre* 20. v. 10, 11.

Les actions premieres
Ne font plus de faiſon :
Du Verbe ce myſtere
Eſt la comparaiſon.
Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle,
Agit & parle en méme tems :
Et c'eſt cette merveille
Que l'on voit à préſent :
Chrétien prête l'oreille,
Et tu feras ſavant.

XXV.

Portrait de l'Enfance Chrétienne.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil* ; ou, *Le Berger Tirſis eſt rêveur.*

VOUS m'avez demandé longtems
Le portrait d'un petit Enfant ;
Je m'en vais vous le faire :
Il eſt ſimple, il eſt dépendant,
Pauvre & dans la miſere.

Son ame ne lui paroît rien ;
Il eſt dans le Souverain Bien,
Dans une mer profonde ;
Dieu lui ſert d'appui, de ſoutien :
Sa Majeſté l'inonde.

Il eſt tranſporté loin de ſoi,
Ne connoit le mien ni le MOI ;
Une docte ignorance
Le conduit, ſans ſavoir pourquoi,
A la petite Enfance.

Il eſt dedans l'immenſité ;
Il ſubſiſte dans l'unité
Dans une paix profonde ;

Il eſt mis dans la vérité
Comme étant ſeul au monde.

Il ne pénétre point le mal ;
Il vit dans un eſprit égal,
Sans penſer à lui-même ;
Rien n'eſt pour lui doux ni fatal ;
Il ne ſait pas s'il aime.

De tout ſexe il eſt ignorant,
Ce qui le rend indifférent ;
Il va comme on le mene ;
Si on le porte, il eſt content ;
Ou ſi on le promene.

Il reçoit indifférement
Ce que lui donnent ſes parens ;
De petites careſſes
Sont l'unique remercîment
De toutes leurs tendreſſes.

Certains petits ris enfantins,
Et tendre ſes petites mains
Pour embraſſer ſa mere,
Mettre ſa tête dans ſon ſein ;
Eſt tout ce qu'il ſait faire.

Enfin le plus petit Enfant,
Eſt ſouple, ſimple, obéiſſant,
Vit dans la dépendance ;
Il pleure & rit en même tems,
Eſt foible & ſans défenſe.

Un Enfant ne raiſonne pas ;
Il eſt délivré d'embarras ;
Il ſe laiſſe conduire ;
Il eſt ſouple, & ne penſe pas
Que rien puiſſe lui nuire.

L'Enfant n'ayant aucun pouvoir,
Il ne trouve point de vouloir ;
Il prend ce qu'on lui donne,
Sans ſeulement s'appercevoir
Si ſa bouillie eſt bonne.

Sale, il ne peut se nettoyer;
Il ne peut en rien se soigner;
On le léve, on le couche;
Il ne peut même témoigner
Si ce qu'on fait le touche.

Il se trouve bien en tout lieu;
Si on le met auprès du feu,
Sa chaleur l'accommode:
Il est les délices de Dieu,
Qui le traite à sa mode.

XXVI.

Mort du vieil-homme pour faire revivre le nouveau.

AIR : *La jeune Iris ; ou, Les folies d'Espagne.*

O Vérité! vous êtes peu connue:
Chacun vous fuit, & ne veut point de vous:
L'amour qui le cœur & l'esprit dénue,
Se trouve combattu presque de tous.

On ne veut point quitter sa propre vie;
On la conserve même avec effort:
L'ame & le corps ont tant de simpathie,
Qu'on craint souvent l'approche de la mort.

Si on ne veut détruire le vieil-homme,
Nous ne pouvons avoir l'homme nouveau;
Et si le feu divin ne nous consomme,
Nous n'irons point du sépulcre au berceau.

Adam pécheur nous conduit au sépulcre;
Jésus nous donne un état tout nouveau:
Servons-le donc sans vouloir d'autre lucre
Que de sortir de cet affreux tombeau.

Depuis longtems notre ame accoutumée
A ne rien voir que par les ſentimens,
Ne peut ſouffrir de ſe voir dénuée ;
Et c'eſt pour elle un horrible tourment.

Allons ſans voir, ſans ſentier & ſans route,
Et nous irons avec Dieu ſûrement :
Banniſſons la défiance & le doute ;
Tout ſuccédera très-heureuſement.

On veut tout voir, tout ſentir, tout connoître ;
On ne veut point s'abandonner à Dieu :
On doute du pouvoir du Premier Être ;
On craint de ſe livrer même à ſon feu.

O feu ſacré, tu détruis, tu conſumes
Tout ce qui peut nous rendre malheureux :
Mais l'homme qui de ſoi-même préſume
Compte ſur ſoi pour devenir heureux.

Il devient tous les jours plus miſérable,
Ne ſachant pas quel eſt le vrai bonheur ;
Appeſanti ſous l'ennui qui l'accable,
Ce trouble déchire ſon pauvre cœur.

C'eſt Dieu qui peut rendre le cœur paiſible ;
C'eſt lui qui le contente pleinement,
Qui le rendant pour tout inacceſſible,
Lui fait goûter un doux raſſasiment.

XXVII.

Mourir pour renaître.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

REVÊTEZ-vous de Jéſus-Chriſt,
Et vous dépouillez du vieil-homme ;
Le grand Apôtre nous le dit :
Quittons notre premiere forme ;

Pour devenir homme nouveau,
Du fépulcre entrons au berceau.

Auffitôt que nous fommes morts,
Aux vers nous fervons de pâture;
Il ne paroît de notre corps
Qu'une effroyable pourriture:
Il faut détruire tout fujet
Qu'on veut changer en fon objet.

Si le grain de froment ne meurt,
Il refte feul deffous la terre;
Trompant l'efpoir du laboureur,
Il ne paroît plus que pouffiere:
Mais bien en mourant il renaît,
Remplit fa main & fon fouhait.

Celui qui s'applique à femer,
Attend avec impatience;
S'il pourrit, on le voit germer
Et produire avec abondance.
Mourons à tout pour être heureux;
Mon Dieu s'en tiendra glorieux.

Ah! quelle admirable bonté,
Dieu tirer fa gloire de l'homme!
Ah! quel excès de charité,
De fe le rendre fi conforme,
Qu'il puiffe le changer en foi,
Ayant anéanti le MOI!

XXVIII.

Trouver fa vie dans le fein de la mort.

AIR : *La bergere Nanette.*

VOGUONS à l'avanture,
Sans plus penfer à foi:
Je fais que la nature,
Qui s'oppofe à la foi,

Voudroit bien fuivre fa route,
Sans aucun doute,
Et marcher fûrement
Sans nul égarement.

Sur la liquide plaine
Le vaiffeau fous le vent
Suit fa route fans peine;
Ce qui nous rend contens:
Mais fitôt que la tempête
Sur notre tête
Anime fon courroux,
Ah! que nous craignons tous!

Nous perdons le courage
Perdant la fûreté;
L'approche du naufrage,
Le vaiffeau dématé
Redouble fans fin nos larmes,
Et nos allarmes;
Nos foins font fuperflus:
On ne fe connoit plus.

Le vaiffeau s'embarraffe
Au milieu des rochers:
A qui demander grace
Dans ces preffans dangers?
Il faut fubir le naufrage
Avec courage,
S'abandonnant au fort,
Aux périls, à la mort.

Si l'ame étoit conftante
Dans ce péril affreux,
Que contre fon attente
Ses jours feroient heureux!
Elle trouveroit fa vie
Noble, affranchie
Dans le fein de la mort;
L'amour réglant fon fort.

XXIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *La bergere Nanette.*

LE vaiſſeau mis à voile
D'un favorable vent,
Guidé par les étoiles
Croit voguer ſûrement ;
Outrepaſſant le rivage,
Il met au large
Au gré de ſon déſir :
Et c'eſt là ſon plaiſir.

Il fait un bon voyage ;
Et l'habile nocher
Réjouit l'équipage ;
Ne voyant nul danger :
Lors le vaiſſeau du corſaire,
Venant derriere,
Le prend en un inſtant,
Secondé par le vent.

De nous il eſt de même :
Nous allons ſûrement ;
Avec un ſoin extrême
Guidant le bâtiment :
L'amour-propre, ce pyrate,
Quoiqu'on ſe flatte,
Enléve en un inſtant
Le bien qu'on aime tant.

Celui qui fait naufrage,
Evite ce danger;
Exempt de l'eſclavage,
Il ne peut plus changer :
L'amour qui connoit ſa peine,
Dedans la plaine

De l'Océan divin
Le conduit par la main.

Il chante ſon naufrage
Avec tant de plaiſir,
Que tout le voiſinage,
Rempli d'un ſaint déſir,
S'embarquant avec courage,
Heureux naufrage,
Diſent-ils en courant,
Noyez-nous promptement.

Ah! que l'abîme élève
Ses ondes juſqu'aux cieux!
Que notre mort achève
Un ſort ſi glorieux!
Par la mort l'ame affranchie
Trouve ſa vie
Avec Jéſus en Dieu
En tout tems ſans milieu.

XXX.

Se laiſſer purifier du MOI.

AIR : *On ne vit plus*; ou, *Léandre.*

J'ADORE votre Sainteté,
Souverain Auteur de mon être;
Et je bénis votre équité:
Alors que vous faites paroître
Juſqu'au moindre de nos défauts,
Je vous en rends grace, ô Très-haut.

Notre orgueil eſt enraciné
Juſqu'au fond de notre ſubſtance:
Sitôt que l'homme eſt condamné
A faire voir ſon indigence,
Il entre dans le déſeſpoir;
S'affligeant de votre vouloir.

Il faut pour guérir ce grand mal
Que la Juſtice nous détruiſe ;
Il faut que cet homme animal
Ne puiſſe plus vivre à ſa guiſe,
Et que ce Dieu puiſſant & fort
Lui démontre quel eſt ſon tort.

Plus il croit ſe pouvoir guérir,
Se ſervant de ſes propres forces ;
Plus il voit ſes maux s'agrandir,
Et ſent des peines plus attroces :
S'il n'a recours à l'abandon,
Il ne fera plus rien de bon.

Au lieu de la chaſte douceur
Qu'on trouve en l'oubli de ſoi-même,
Ce n'eſt plus que trouble & qu'horreur ;
Et la peine la plus extrême
Ne peut égaler les tourmens
Que Dieu fait ſouffrir au-dedans.

Laiſſons-nous donc purifier
De cette impureté centrale :
Nous devons nous ſacrifier
A cette peine ſans égale ;
Et Dieu viendra briſer nos fers,
Et nous retirer des enfers.

Avouons-donc de bonne foi
Nos maux ſans chercher de remède,
Que dans le vouloir de mon Roi ;
Et ſi ſon amour nous poſſède,
Nous verrons finir promptement
Par l'abandon notre tourment.

Tant que le MOI ſubſiſtera,
Toujours quelque peine nouvelle
A tous momens nous ſaiſira :
Il faut que notre ame fidelle
Délaiſſe tous ſes intérêts,
Et ne ſe reprenne jamais.

C'eſt le MOI qui fait tous les maux,
C'eſt lui qui cauſe tant de peine ;
C'eſt la ſource de nos travaux,
Qui produit l'amour & la haine :
C'eſt notre plus grand ennemi,
Quoique notre plus cher Ami.

XXXI.

Dieu veut un cœur vide.

Air : *On ne voit plus en nos forêts ;* ou, *Dirai je mon Confiteor.*

OU trouver ce vide parfait
Qui ne peut être en la Nature ?
Celui qui le remplit, le fait,
Lorſqu'il s'unit une ame pure :
Sans ce vide il n'eſt point de lieu
Chez nous pour loger notre Dieu.

C'eſt peu de ſe vider de tout,
Si l'on n'eſt vide de ſoi-même :
Le pur amour en vient à bout
Par le néant le plus extrême :
Plus notre néant eſt profond,
Plus Dieu poſſéde notre fond.

Mais, hélas ! on veut tout avoir :
Et ſi nous perdons quelque choſe,
On croit qu'il eſt de ſon devoir
D'en chercher promptement la cauſe ;
Loin de demeurer dans le rien,
On veut poſſéder quelque bien.

Cependant pour poſſéder Dieu
Il faut un vide preſque immenſe,
Pour proportionner le lieu
Où le TOUT fait ſa réſidence :

Notre

Notre cœur déja ſi petit,
Loin de le vider, on l'emplit.

XXXII.

Bonheur de l'anéantiſſement.

AIR : *Songes agréables.*

QUE je ſuis contente,
N'étant bonne à rien!
Je vis ſans attente
En moi de nul bien:
Mais mon Sauveur
Eſt ſeul tout mon bonheur.

Plus je ſuis petite,
Plus mon cœur eſt grand;
Suivant la conduite
D'un Dieu fait enfant:
Que je ſuis bien,
Quand je ſuis dans le rien!

Le rien eſt immenſe,
Ainſi que le Tout;
Mais ſans évidence;
Il n'a point de bout:
De ce néant
Dieu fait ſon inſtrument.

Nulle réſiſtance
Au vouloir divin;
N'ayant de puiſſance
Que dedans ſa main:
Heureux néant!
Dieu te rend agiſſant.

Tu peux toujours faire
Tout ce qui lui plaît:

Mais pour lui déplaire,
Tu ne peux jamais;
Car fans vouloir
Il n'eft point de pouvoir.

Dieu fe voit fans ceffe
Dans cet heureux rien:
Là de fes richeffes
On n'ufurpe rien:
Tout eft pour lui,
Sageffe, force, appui.

L'efprit fe promene
Dans fon vafte fein;
Sa grace l'entraine
Selon fon deffein:
Car pour le rien,
Il n'eft ni mal ni bien.

Dieu feul en lui-même
Y prend fon plaifir;
Le vouloir fuprême
Devient fon défir:
Ah! qui n'eft rien
Ne peut ni mal ni bien.

XXXIII.

Sur le même fujet.

Air: *Ces prés, ces bois*; ou, *Les folies d'Efpagne.*

O Rien heureux! on ne te connoit guere:
Chacun veut voir, ou fentir, ou goûter:
On méprife ton divin caractere;
Tu déplais, & tu te fais redouter.

Je fuis content de l'extrême baffeffe:
C'eft par elle qu'on te peut approcher.
Je vous chéris, mes aimables foibleffes:
Que vous êtes propres à nous cacher!

Éloignons-nous de tout ce qu'on admire,
Que le néant ſoit mon lieu de repos :
C'eſt où mon Dieu exerce ſon empire ;
Et c'eſt où je trouve ce qu'il me faut.

Qui ne veut rien, commence à le connoître ;
Qui ne craint rien, en approche de près :
Qui n'a plus de ſubſiſtance ni d'être,
S'y voit conduit pour n'en ſortir jamais.

Ce qui n'a plus ni ſentiment ni forme,
Eſt dans le rien, ou poſſédant ſon Dieu ;
Qui l'ayant détruit en lui le transforme
Dans l'infini, hors de tems & de lieu.

Chacun cherche tout ce qui le fait être,
Soit en autrui, ſoit dans les dons de Dieu :
On veut & ſe diſtinguer & paroître :
On cherche les étincelles du feu.

Lorſque l'on n'apperçoit que de la cendre,
On conclut que le feu doit être éteint ;
On le veut voir monter & non deſcendre :
Approfondis, abaiſſe, & tu l'atteins.

Oui, oui c'eſt cette cendre inanimée,
Qui cache à tous le lieu du ſacré feu :
Cette ame ſi détruite & conſumée
Que l'on mépriſe eſt le plaiſir de Dieu.

Dans ſon néant, ſe trouvant en ſa place,
Elle eſt inſtruite de la vérité :
Le tout de Dieu lui découvre l'audace
De l'homme qui n'eſt rien que vanité.

Le mot de vain veut dire un homme vide,
Qui croit tout pouvoir lorſqu'il ne peut rien :
De ſe produire & d'être il eſt avide
Et prend très-ſouvent le mal pour le bien.

Où trouverai-je un homme ſur la terre,
Qui veuille bien être réduit à rien ?

Hélas, Amour, c'eſt à toi de le faire!
Détrui, détrui ce qu'on appelle bien.

XXXIV.

Le néant fait les délices de Dieu.

AIR : *La jeune Iris* ; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

AH! ſi l'on ſavoit quel eſt l'avantage
De celui qui s'abandonne au néant!
Il a le Tout-immenſe pour partage.
Qu'il eſt petit, que Dieu lui paroît grand!

Celui qui s'eſtime être quelque choſe,
Regarde Dieu d'un œil indifférent;
S'égalant preſqu'à la Premiere Cauſe,
Il ne connoîtra jamais ſon néant.

O rien heureux! ſi l'homme te mépriſe,
Tu fais pourtant les délices de Dieu:
Le vrai néant jamais ne ſe déguiſe;
Il eſt égal en tout tems, en tout lieu.

Toujours content que l'on ôte ou lui donne,
Il ne déſire & n'apréhende rien:
Au Souverain ſans ceſſe il s'abandonne:
Tout ce qui vient de Dieu lui paroît bien.

Il ne voit point les douleurs comme peines;
Les travaux pour lui ſont de vrais plaiſirs;
Tout eſt reçu de la Main Souveraine;
Il n'eſt point chez lui de place aux déſirs.

XXXV.

Se plaire dans son néant.

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer*; ou, *On dit qu'amour est si charmant.*

Il n'est que Dieu seul qui soit grand,
Qu'il me fait aimer mon néant!
Mon cœur à rien plus ne prétend;
A Dieu je m'abandonne.
Qu'il me fait aimer mon néant!
Il ne trompe personne.

Sitôt que je suis dans mon rien,
Ah Dieu! que je m'y trouve bien!
C'est là qu'il brise mon lien,
M'affranchit, me console.
Ah Dieu! que je m'y trouve bien!
Le rien est mon école.

J'apprens ce que je dois à Dieu:
Ah! que je suis bien en ce lieu!
Je me rafraichis dans le feu,
Comme la Salamandre.
Ah! que je suis bien en ce lieu!
J'habite dans ma cendre.

Lorsque je ne veux rien pour moi,
Ah! je n'ôte rien à mon Roi:
Il voit mon amour & ma foi
Dans ce lieu de bassesse.
Ah! je n'ôte rien à mon Roi;
Pour lui je m'intéresse.

Evitons ce qui paroît grand:
Ah! Dieu se plaît en mon néant:
J'y resterai donc constamment;
Il aime ma bassesse.

Ah! Dieu fe plaît en mon néant,
Et dans ma petiteffe.

XXXVI.

Repos en Dieu par la fortie de foi.

AIR : *Il eft vrai, je le confeffe.*

QUE l'Immenfité divine
A de profondeur!
Lorfque la grace illumine,
On voit fa largeur.
C'eft là que régne un doux calme
Que rien ne peut troubler;
Et c'eft où s'abîme une ame
Qui fait bien aimer.

Rien du déhors ne traverfe
Ce facré repos :
Que l'Univers fe renverfe,
Qu'il foit un cahos;
Cette ame, toujours paifible,
N'appréhende rien;
Et fans être inamiffible,
Elle a le vrai bien.

La vertu par l'homme acquife
S'ébranle aifément;
Mais l'humble & fimple franchife
Eft fans mouvement:
Le calme qu'on fe procure,
Fait certain effort,
Qui refferrant la nature,
Empêche fa mort.

Il faut que mieux je m'explique.
On peut par efforts,
Lors qu'à foi-même on s'applique,
S'éteindre au déhors;

La mort profonde & réelle
Ne peut s'acquérir :
C'eſt l'amour pur & fidéle
Qui nous fait mourir.

Nous augmentons notre vie,
Croyant l'empêcher :
Le bien connu s'approprie;
De nous tout eſt cher;
Nous eſtimons notre ouvrage,
Méme ſans le voir ;
Nous cherchons notre avantage,
Et ſans le vouloir.

Mais lorſque notre impuiſſance
Se fait mieux ſentir,
L'ame perd toute aſſurance,
Tâchant de ſortir
Si promptement de ſoi-même,
Que n'étant plus rien,
Elle trouve au Dieu ſuprême
Son unique bien.

XXXVII.

L'homme doit recouler en Dieu dont il eſt ſorti.

AIR : *Léandre ;* ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

LES hommes ſavent à préſent
Que tout circule en la Nature.
La ſéve de ſon tronc montant
Revêt les arbres de verdure ;
Pendant l'hiver elle revient
Au même tronc qui la retient.

Un fleuve ſortant de la mer
Retourne à la mer tout de même.
L'air retourne & rentre dans l'air.
Le feu d'une viteſſe extrême
Tâche à rejoindre l'élément
Qui cauſe ſon empreſſement.

Le Soleil pour ſuivre ſon cours
Semble s'éloigner de ſon centre ;
Et cependant les mêmes jours
Par une autre route il y rentre,
Faiſant ſa courſe tous les ans
D'un printems à l'autre printems.

L'homme ſortant des mains de Dieu
Fut compoſé d'un peu de boue ;
Il doit retourner en ſon lieu,
Son tems ſuit le tour d'une roue,
De l'enfance montant toujours
Deſcend, vieillit, finit ſon cours.

S'il nait un enfant aujourd'hui,
On y voit mourir bien des hommes.
L'un mort, un autre au lieu de lui
Renaît & revient où nous ſommes :
Ce n'eſt qu'un circuit de ſouffrir
De voir naître & de voir mourir.

Circulons-donc mon cher enfant,
Ne retenons rien en nous-mêmes :
Les tems paſſés, le tems préſent
Nous apprennent les loix ſuprêmes :
Nous ſommes ſortis de l'Amour,
Rentrons-y ſans aucun détour.

Ce fut ſon amour, ſa bonté,
Qui nous fit tout ce que nous ſommes :
Ce fut la même charité
Qui le fit naître entre les hommes,
Pour unir à lui les humains
Que l'amour tira de ſes mains.

Il nous dit en divers endroits :
Il faut que j'aille vers mon Pere ;
Car en fortant de lui je dois
Y retourner. Sacré Myftere !
S'il doit de fon Pere émaner,
Il y doit auffi retourner.

Ce qui rend l'homme criminel,
C'eft qu'il ne tend point à fon centre.
Mon Dieu pour le rendre immortel
Souffla fon efprit fur la cendre
Dont il avoit formé fon corps
Avec mille charmans accords.

Il le forma de la façon
Pour l'attirer à lui fans ceffe.
Mettons notre application
A répondre à tant de largeffe.
Dieu ne veut de nous que le cœur ;
Qu'il retourne à fon Créateur.

S'il s'arrête pour un inftant
A fe voir, fe plaire en foi-même,
Il perd dans ce même moment
La faveur de ce Dieu fuprême,
Qui ne le voit qu'avec dédain
Se dérober au Souverain.

Il fuit dans une région
Si loin du Soleil de juftice,
Qu'il n'a plus d'autre paffion
Que de fe plonger dans le vice.
L'enfant prodigue en fit autant :
Mais fon retour fut permanent.

Recoulons tous dans ce moment
En l'effence pure & divine ;
N'ayons plus aucun mouvement
Que pour tendre à notre Origine.
Si nous fommes fortis de Dieu,
Nous perdre en lui c'eft notre lieu.

XXXVIII.

Se quitter soi-même & aimer Dieu pour Dieu.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

PUISQUE vous voulez sans réserve
Aimer, servir le Tout-puissant,
Avec vous n'ayez plus de trêve;
Oubliez-vous, je suis garant
Que vous n'aurez rien qui ne serve
A le louer parfaitement.

Dieu veut qu'on se quitte soi-même
Pour l'aimer souverainement;
Que notre abandon soit extrême,
Entier notre délaissement,
Et que la Volonté Suprême
Soit notre seul contentement.

Il faut souffrir notre misere,
Sentir que nous ne pouvons rien,
Contens de lui laisser tout faire,
Recevoir la peine & le bien,
Sans espérer d'autre salaire
Que le vouloir du Souverain.

Tâchez de l'aimer pour lui-même;
Il mérite seul nos transports:
Et c'est bien savoir comme on l'aime
Que de suspendre nos efforts,
Et qu'à la Volonté Suprême
Vous joigniez vos vœux, vos accords.

Cette soumission parfaite,
Cet oubli de vous en tout tems,

Vous rendra bien plus ſatisfaite
Que mille doux empreſſemens.
Notre cœur a ce qu'il ſouhaite
Lorſqu'il meurt à tous les momens.

Comment cela ſe peut-il faire ?
On a tout en ne voulant rien :
Et c'eſt là le ſecret myſtere
Qui peut faire un homme de bien.
Dieu veut s'aimer & ſe complaire
En vous, vous ſervant de ſoutien.

O quel ſeroit votre avantage
Si vous ne penſiez plus à vous !
Vous auriez pour votre partage
Les mêmes droits de votre Époux.
Mais ſouvent faute de courage
On n'attire que ſon courroux.

Ce qui lui déplaît & l'offenſe
C'eſt le défaut de notre foi :
C'eſt marquer de la défiance
Que de s'inquiéter pour ſoi.
Témoignons notre confiance
En nous livrant à notre Roi.

Approuvant tout ce qu'il ordonne
Soit en nous ou bien en autrui,
Trouvons ſa conduite ſi bonne,
Que marchant ſans ceſſe après lui
Nous ne nous voyions, ni perſonne,
Pour eſpérer aucun appui.

XXXIX.

S'abandonner à Dieu & se quitter.

AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, La jeune Iris.*

DIVIN Amour, toi qui fais mes délices,
Divin Amour qui bornes mes désirs,
Divin Amour dont j'aime la justice,
Oui ta rigueur vaut mieux que les plaisirs.

La pauvreté fait toute ma richesse ;
Un grand mépris est un comble d'honneur ;
Croix, que ton goût a de délicatesse !
Heureux qui sait discerner ta douceur !

Quoique tu sois avare de caresse,
Que tu n'aies que de la dureté ;
Ce que tu fais est si plein de sagesse,
Qu'on ne peut que bénir ta cruauté.

Tu nous menes sans vouloir que l'on sache
Le lieu ni le chemin où tu conduis :
Si l'on regarde aussitôt tu te fâches ;
Et nous laissant égarer tu t'enfuis.

O quelle aveugle & simple obéissance,
Divin Amour, veux-tu de tes amans !
Ce pur amour, doit être la science
Dont tu veux seul instruire tes enfans.

Tu veux qu'oubliant ce qui les concerne
Ils n'ayent d'yeux que pour les tenir clos ;
Et que leur raison jamais ne discerne
Si tu les menes droit, ou bas, ou haut.

S'ils rencontrent sous leur pas un abime
Sans s'effraier qu'ils se livrent à toi ;
Que ton Esprit en tout tems les anime ;
Qu'ils se laissent à ton aveugle foi.

Que je voudrois à tous faire connoître
Qu'on ne doit plus s'occuper que de toi ;
Et qu'en s'abandonnant au divin Maître,
Il faut fe quitter & fortir de foi !

Chacun s'aime & s'idolâtre foi-même ;
Nul ne veut fe quitter pour trouver Dieu ;
Agis en eux, ô Puiffance Supréme ;
Détrui leur réfiftance par ton feu.

Fais leur quitter cette fauffe fageffe
Qui les porte à fe gouverner toujours :
Fais les choifir l'aimable petiteffe ;
Sois l'objet unique de leurs amours.

On ne peut, Seigneur, s'aimer & te plaire ;
Il faut fe quitter pour t'appartenir :
Toi feul en nous peux agir & le faire :
J'en dirois trop ; & j'aime mieux finir.

X L.

Soumettre fa raifon à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

JE fuis depuis longtems en proye à la douleur ;
Et fi je ne perds point courage :
Mon Dieu régne au fond de mon cœur ;
Et fon pur amour me foulage.

Je ne puis plus fouffrir un argument humain ;
Il détruit tout ce qu'il avance :
M'abandonner au Souverain,
Sera mon unique fcience.

C'eft détruire le vrai que le vouloir prouver ;
La vérité point ne fe prouve :
Ah ! j'aime bien mieux l'éprouver ;
Et qui la cherche bien, la trouve.

Où faut-il la chercher ? C'eſt dans le pur amour.
Il nous apprend à la connoître :
Hors de là ce n'eſt que détour
Que le raiſonnement fait naitre.

Ce qu'on croit vérité la raiſon le détruit :
Lorſqu'elle paroît établie,
Un argument venu la nuit
Nous en démontre la folie.

Il ne faut que la foi. Elle enferme le vrai :
Par elle on ne peut ſe méprendre.
Argumentez ; je détruirai
A l'inſtant ce qu'on veut m'apprendre.

Aimons, Aimons : croyons la pure vérité ;
Elle ſera notre partage ;
Raiſonner eſt témérité :
Ne raiſonnons pas davantage.

Tous ſe ſont égarés dans leur raiſonnement :
L'Apôtre qui nous en aſſure,
Ne veut point d'autre fondement
De la foi que cette foi pure.

La raiſon, comme flots d'une mer en courroux,
Se frappe & ſe pouſſe ſans ceſſe ;
Tout eſt amer, & rien n'eſt doux :
La diſpute ôte la ſageſſe.

De penſers ſur penſers, de raiſon ſur raiſon ;
Toujours leur ame eſt agitée ;
Plus de paix, de dévotion :
C'eſt une diſpute entêtée.

O Dieu, mon cher Époux, daigne changer leur cœur,
Ou bien m'arrache de la vie.
Vois que par l'Eſprit ſéducteur
La vérité leur eſt ravie.

Donne une ſimple foi, un amour épuré,
Une paix ſolide & conſtante ;
La guerre n'a que trop duré :
Exauce ton humble ſervante.

Qu'on eſt aveugle, hélas! ſe croyant éclairés,
Tous ſuivent de mauvais principes :
Quand tu les auras épurés,
Qu'à ton amour ils participent.

On eſt toujours flottant quand on ne ſoumet pas
La raiſon au Vouloir Suprême :
Sans la foi l'on s'aveugle, hélas!
Ne renonçant pas à ſoi-même.

Ce renoncement doit s'étendre ſur l'eſprit;
Il faut des raiſons ſe démettre :
C'eſt marcher dans la ſombre nuit,
Que ne vouloir pas ſe ſoumettre.

Amour, divin amour, je te ſoumets mon cœur,
La raiſon, l'eſprit, la penſée :
Sans toi je ferois dans l'erreur :
Mon ame en eſt débarraſſée.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a faits?
Je prens la coupe ſalutaire :
De ma raiſon je me démets,
Pour être conduit par mon Pere.

XLI.

S'abandonner à Dieu ſans craindre pour ſoi.

AIR : *La jeune Iris.*

DIEU-Vérité, ſaint, juſte, fort, immenſe,
Que je me plaîs de te voir ſi parfait!
Que j'aime mon rien & mon indigence!
Ah! ton bonheur eſt le mien en effet.

Heureux en toi malgré mon infortune,
Je ne dois plus penſer à l'intérêt :
Ta volonté juſte, comme elle eſt une,
Se fait aimer, même dans ſes arrêts.

Mon Dieu n'eſt occupé que de lui-même ;
Il fait lui ſeul ſon bonheur, ſes plaiſirs :
Nous nous devons à cet Être Suprême ;
Sa gloire doit donc borner nos déſirs.

L'oubli de ſoi nous eſt ſi néceſſaire,
Pour ne s'occuper que du Souverain ;
Que ſans cela nous ne pouvons lui plaîre,
Et notre agir reſte toujours humain.

Loin d'être en la main de ſa providence,
On eſt en la main du propre conſeil :
Nous faiſons voir par là notre ignorance :
Délaiſſons-nous au ſoin de l'Eternel.

Nous ne connoiſſons par l'indépendance
De ce grand Dieu pour le choix des moyens :
Abandonnons-nous à ſa providence ;
Lui ſeul connoit bien ce qui nous convient.

Ce Dieu ſi grand, ſi puiſſant, & ſi ſage
Pourroit-il ſe méprendre & nous tromper ?
De ce qu'il nous choiſit faiſons uſage,
Sans vouloir de trop près l'examiner.

C'eſt offenſer ſa puiſſance ſuprême,
C'eſt offenſer ſes ſoins & ſon amour,
Que d'appréhender ſi fort pour ſoi-même ;
Le propre amour nous ſéduit chaque jour.

XLII.

Se ſacrifier à tout ce que Dieu veut.

AIR : *Ces prés, ces bois.*

O Pur amour, je ne trouve perſonne
Qui veuille te ſervir ſans intérêt !
On me dit bien qu'à toi l'on s'abandonne :
Mais il n'en eſt pas ainſi dans l'effet.

Sitôt

Sitôt que Dieu veut éprouver la flamme,
On change de discours, de sentiment;
D'entre ses mains on retire son ame:
On se croit déja dans l'égarement.

Ah! suivons Dieu quelque part qu'il nous mene;
Sacrifions-lui notre éternité:
Je sais qu'il en coûtera quelque peine;
Mais dans la suite on voit la vérité.

Car c'est ce sacrifice qui rend libre;
C'est lui qui nous unit à notre Dieu;
C'est lui qui tient l'ame dans l'équilibre,
Qui rend éternel & chaste son feu.

Être indépendant, Être de tout être,
On ne veut point te chercher par la foi:
On veut tout voir, tout sentir & connoître;
On croit (*a*) le rien trop indigne de toi.

C'est cependant le lieu où tu résides,
L'homme veut t'assujettir à ses loix:
De tes sentiers par lui-même il décide;
Il mesure ta conduite à son poids.

De quoi me sert, Amour, tant de paroles,
Si tu ne les écris au fond du cœur?
Tous mes discours sont des discours frivoles:
On se regarde, & non pas ton honneur.

Détrui, renverse, arrache tout aux hommes:
C'est ce que je te demande, Seigneur;
C'est la gloire qu'en ce siecle où nous sommes
La créature doit au Créateur.

Dieu veut que nous le servions à sa mode:
Nous voulons le servir à notre choix.
Le grand & le brillant nous accommode:
C'est l'homme qui pour l'homme a fait ces loix.

Mon Seigneur a plus de délicatesse:
Il veut que le rien honore son Tout.

(*a*) *Autrement* l'obscur.

Sa force eſt réhauſſée en ma foibleſſe;
Mon néant le montre immenſe & ſans bout.

Terre, terre qui diſputes ſans ceſſe,
Qui demandes raiſon à ton Facteur,
D'où vient qu'il te couvre ainſi de foibleſſe,
Toi qui voudrois lui ravir ſon honneur.

Immole-moi à ta Grandeur ſuprême;
Et me réduis au plus affreux néant:
Sans m'épargner ne ſonge qu'à toi-même;
Ton plaiſir, ô Dieu, me rendra content.

C'eſt te traiter en Dieu, quand on s'immole
Sans intérêt, à tout ce que tu veux:
Faire autrement, c'eſt être ſon idole,
C'eſt s'aimer; & non brûler de tes feux.

Prophêtes du Très-haut, venez m'inſtruire:
Que n'avez-vous point fait pour obéir!
Choiſiſſiez-vous le meilleur ou le pire?
„ Nous n'avons jamais penſer de choiſir.

„ Toujours ſoumis aux ordres d'un grand Maître,
„ Qui nous déguiſoit en mille façons,
„ Notre intérêt n'oſoit même paroître:
„ De notre exemple, ah! tirez des leçons.

„ Nous avons fait des choſes puériles,
„ Nous en avons fait dignes de mépris:
„ Nous étions ainſi que des pots d'argile,
„ Comme vaſes ſans honneur & ſans prix.

„ Dans le dépouillement de toutes choſes,
„ Dieu nous faiſoit entendre à tous ſa voix:
„ Vien diſputer avec Dieu, ſi tu l'oſes,
„ Pourquoi d'un état vil a-t-il fait choix?

„ Dans cet état nous portions ſa parole
„ Avec hardieſſe devant les Rois",
Dieu ne veut pas que tu changes d'école:
Dans l'abaiſſement on entend ſa voix.

Le cœur humain n'eſt qu'orgueil & baſſeſſe:
Il s'éléve lorſqu'il ſe voit petit,

Voulant par là réhauffer fa foibleffe :
Mais Dieu l'abaiffe ; & mon amour en rit.

XLIII.

Tout confifte dans l'abandon à Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE voudrois prêcher l'abandon
A toute la race future :
Il n'eft rien que cela de bon ;
Et ce feroit une impofture
Si je le difois autrement
Par la crainte du châtiment.

Condamne qui voudra la foi ;
L'abandon eft la fûre marque
Que nous l'avons prife pour loi,
Que Dieu feul eft notre Monarque
Que nous devons fuivre en tous lieux,
Et le fuivre au milieu des feux.

Sans abandon le pur amour
Ne fera jamais dans une ame ;
Sans l'abandon de chaque jour
On n'a de repos ni de calme :
Le cœur eft toujours agité
De crainte de l'adverfité.

L'abandon guérit tous les maux,
Il fait fupporter les outrages,
Il adoucit tous les travaux ;
C'eft l'un des plus grands avantages
Que l'on puiffe avoir ici bas :
Mais chacun s'en défend, hélas !

L'abandon nous rend bienheureux
Dans la douleur la plus amere :
Il fort d'un cœur bien amoureux,

Que rien n'afflige ni n'altére
Que ce qui déplaît à l'Époux ;
Tout le refte lui paroît doux.

L'abandon dans la pauvreté,
Eft la véritable richeffe :
Il fait perdre la volonté
De l'homme dedans la fageffe ;
Se délaiffant au Tout-puiffant,
Malgré le ravage des fens.

L'abandon détruit les défirs,
Détruifant la volonté propre ;
Il nous fait mourir aux plaifirs :
Il ôte ce qu'on a de propre,
Qui n'eft fource que de tourment,
Et bannit tout contentement.

L'abandon guérit nos langueurs,
Et les fait changer en délice.
Abandon, repos de nos cœurs,
Sans toi la vie eft un fupplice :
Abandon, je me perds en toi,
Et par cette perte en mon Roi.

L'abandon eft plein de douceurs,
L'abandon eft plein d'amertume,
L'abandon réforme les cœurs :
Dieu s'en fert comme d'une enclume :
La fournaife eft le pur amour ;
L'abandon les tient dans le four.

Quand l'amour a fait fon fourneau,
Il y met une ardente braife ;
Puis pour former un cœur nouveau
Il le retient dans fa fournaife,
Jufqu'à ce qu'en le confumant
Il le change en fon élément.

Amour, mets-moi dans ton fourneau :
Quelque tourment que l'ame y fouffre,
C'eft pour elle un plaifir nouveau ;

Elle s'y perd comme en un gouffre,
Dont elle ne veut plus fortir;
Elle y refte fans répentir.

Quoique ce qu'on fouffre en ce lieu
Soit un tourment intolérable,
L'abandon rend plaifant ce feu,
Qui d'ailleurs eft infupportable :
Enfin l'abandon & l'amour
Rendent aimable ce féjour.

O vous, qui voulez être amant
Et vivre toujours à votre aife,
Ignorant le contentement
Que le cœur goûte en cette braife;
Sachez qu'il faut pour être heureux
Paffer tôt ou tard dans ces feux.

XLIV.

Aimer la fimplicité & la fincerité.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *Les folies d'Efpagne.*

AFFREUX rochers, & vous demeures fombres,
Où le Soleil ne luit que rarement,
Que je trouve de plaifirs fous vos ombres !
Vous cachez bien mon amoureux tourment.

Tout ce qu'on voit me paroît impofture,
Tout augmente la peine de mon cœur ;
Tout ce qu'on dit eft menfonge & parjure,
Illufion, entêtement, erreur.

Amour facré, dans ces grottes profondes,
Ah ! cache-moi loin de tous les mortels :
Que mes amours à tes faveurs répondent !
Que mon cœur foit ton encens, tes autels !

Hélas ! je fuis l'ennemi de moi-même ;
Sans moi le monde ne me nuiroit pas :

Je porte en tous lieux ma misere extrême,
Lors même que je veux suivre tes pas.

Toujours pécheur, toujours plein de misere,
Mon iniquité me suit en tous lieux:
Indigne objet de ta juste colere,
Osé-je bien me montrer à tes yeux.

Ne permets-pas que je sois hypocrite;
Fais-moi plutôt l'objet de ta rigueur :
Je ne veux point de cette politique
Qui fait voir le contraire de son cœur.

Conserve-moi toujours simple & sincere;
J'abhorre la dissimulation :
Que l'apparence d'une vie austere
Couvre souvent un dangereux poison!

Je suis pécheur, & le veux bien paroître;
Chez moi l'on ne peut trouver aucun bien:
Tous biens se trouvent dans mon Divin Maître,
Chez moi pécheur la foiblesse & le rien.

XLV.

Suivre le moment divin.

AIR : *Ami, ne passons pas Creteil*; ou, *Le berger Tirsis est rêveur.*

SI nous suivions fidélement
En tout tems le divin moment,
Notre cœur toujours libre
Seroit sans nul empressement
Dans un doux équilibre.

C'est ce moment qui rend heureux,
Empêchant de tourner les yeux
Sur celui qui doit suivre :
On ne voit ni doux ni fâcheux ;
Ce moment nous fait vivre.

Rien n'aſſure pour l'avenir ;
Ce moment nous peut voir finir :
Il faut en faire uſage ,
En tâchant à Dieu de s'unir :
On y trouve le large.

Ce qui ne dépend pas de moi ,
Je n'en dois nul compte à mon Roi :
Mais ce qui ſe préſente ,
Si je ſais le prendre avec foi ,
Rend mon ame conſtante.

Qui ne s'attache qu'au moment ,
Ne change pas inceſſamment :
Le paſſé l'on délaiſſe ;
Faiſant uſage du préſent ,
On vit fort à ſon aiſe.

C'eſt ce moment qui donne Dieu ,
Sans nous faire changer de lieu :
Occupé de lui-même ,
On ne met point de bois au feu ;
Il brûle quand on aime.

O qu'on a de tranquillité ,
De largeur & de gaieté !
Là le Vouloir Suprême
Donne tant de ſtabilité
Qu'on eſt toujours de même.

Quand on ſuit Dieu à chaque pas ,
Ah ! qu'on évite d'embarras !
On ne peut ſe méprendre :
Il n'eſt plus de haut ni de bas ,
Ni plus rien à prétendre.

Ce moment me rend ſatisfait ,
Voulant toujours ce que Dieu fait :
De même qu'il l'ordonne ,
Et ſans chercher le plus parfait
A Dieu l'on s'abandonne.

On remplit toujours ſon devoir:
Car ce moment nous le fait voir,
Sans chercher autre choſe ;
Et dans le Souverain Vouloir
Notre cœur ſe repoſe.

Ce moment devient éternel,
Et rend notre eſprit immortel:
Diverſion, partage,
Tu n'es ſolide ni réel;
Mais changeant & volage.

Tout état eſt indifférent
A qui ne veut que le moment ;
Tous emplois ſont de même:
Il n'eſt rien ni petit ni grand
Lorſque vraiment on aime.

On y trouve le pur amour ;
Il augmente là chaque jour,
Oubliant tout le reſte :
Que je fais bien ici ma cour;
Car le MOI je déteſte.

Tout ſe fait inſenſiblement,
Quand on ſuit le moment préſent;
Avec paix on travaille :
Mais quand on agit autrement,
On ne fait rien qui vaille.

On fait toujours ta volonté,
O Souveraine Majeſté ;
C'eſt toi, qui la fais faire
Dans ce moment ; car ta bonté
Fait que tout nous proſpere.

XLVI.

Extase de la Volonté.

AIR : *Mon cher troupeau* ; ou, *Reveillez-vous.*

AH ! qu'heureuse est la destinée
De celui qui n'a plus de MOI!
Et que l'ame est infortunée,
Lorsqu'elle habite encore en soi !

Quand par un transport insensible
Elle s'abîme & perd en Dieu,
Certain penchant imperceptible
La serre & l'unit sans milieu.

C'est un excès de ses puissances,
Une perte de volonté;
Qui trouve en la divine Essence
Sa suprême félicité.

En mourant sans cesse à soi-même,
On ne sent plus de volonté :
Alors la Volonté Suprême
Devient la nôtre en vérité.

La volonté toute perdue
Dedans cet océan d'amour,
Voit que sans fin on la dénue,
Et qu'on l'appauvrit chaque jour.

Sa pauvreté fait sa richesse:
Ne possédant plus rien en soi,
Elle a la divine Sagesse,
Qui prend la place de son MOI.

La volonté qui se résigne,
A force de se résigner
Sent que par une grace insigne
Elle n'en peut plus disposer.

Se trouvant lors toute interdite
De ne pouvoir plus rien vouloir,
Elle laiſſe à Dieu ſa conduite,
Sans rien découvrir ni ſavoir.

La volonté n'a plus de forme;
On ne trouve choix ni déſir:
C'eſt alors qu'amour la transforme,
La gouvernant à ſon plaiſir.

Une certaine indifférence
La tient toujours également,
Sans pouvoir pencher la balance,
Ni lui donner un mouvement.

Toujours un parfait équilibre
Lui donne cette égalité,
Qui la rend parfaitement libre
Dedans cette ſimple unité.

C'eſt la plus excellente extaſe
Que celle de la volonté:
On n'en diſcerne aucune trace;
Dieu la conſume en charité.

Cette extaſe eſt perpétuelle,
Et non pour de certains momens:
La volonté toujours fidelle
En Dieu reſte éternellement.

C'eſt un écoulement intime,
Non un tranſport momentané,
Qu'ordinairement on eſtime;
Cet état eſt foible & borné.

Il ne vient que de la foibleſſe,
L'homme ne pouvant ſupporter
Cette pure délicateſſe
De Dieu qui le veut abſorber.

Mais la volonté toute pure,
Sans changement, ſans nul effort,
Laiſſant de bien loin la nature,
En Dieu trouve un très-heureux port.

L'ame ainſi qu'un fleuve s'écoule
Par la volonté dans l'amour :
Dieu la meut ainſi qu'une boule ;
Elle obéit ſans nul détour.

XLVII.

Se laiſſer conduire à Dieu par la foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUAND Dieu prend l'ame pour lui-méme,
Il la fait marcher par la foi :
Plus il l'afflige, plus il l'aime
Et plus il l'approche de ſoi.

L'homme ſe conduit à ſa mode,
Et ne veut point ſuivre ſon Dieu ;
Il ſuit ſa régle & ſa méthode,
Toujours méme tems, méme lieu.

Qui ſe laiſſe à la Providence,
En uſe d'une autre façon ;
Il a pour régle & pour ſcience
Le pur amour & l'abandon.

Suivant l'Eſprit Saint qui l'anime,
Il ne préſume rien de ſoi ;
Se conduire ſeroit un crime :
Il ſuit ſon amoureuſe loi.

Au-dedans ſe laiſſant conduire
Par un attrait ſimple & divin,
Au-déhors il ſe laiſſe inſtruire
Par tout ce qui vient de ſa main.

Se livrant à la Providence,
Il ſuit ſes ordres pas-à-pas ;
Il les ſuit, mais ſans évidence ;
Egal pour le haut & le bas.

Si tu prends le ſoin de toi-méme,
Je t'abandonne, dit Jéſus;
Si tu fuis le Vouloir Suprême,
Tes propres ſoins ſont ſuperflus.

Quand je te conduis dans ma voie,
Si tu crois te voir égarer;
Suis-moi promptement avec joie:
En peu je te fais arriver.

Que ſi tu te conduis toi-même,
Et crois marcher plus ſûrement;
Ton égarement eſt extrême,
Extrême eſt ton aveuglement.

Suis-donc en tout la Providence,
Pour le déhors, pour le dedans;
Et la divine ſapience
Te conduira comme un enfant.

XLVIII.

Foi ſans aſſurance.

AIR: *Mon cher troupeau.*

POUR contempler l'eſſence nue,
Il faut la nue & pure foi:
Lorſqu'en Dieu l'ame eſt parvenue,
Il ne reſte plus rien du MOI.

Si je me faiſois quelque forme,
Si je me figure un objet;
Je rends mon Dieu ſemblable à l'homme,
Et me trompe dans mon ſujet.

Si c'eſt Jéſus que je contemple
D'un œil ſimple autant qu'épuré,
Si je me forme à ſon exemple;
Mon état eſt très-aſſuré.

Sans me former aucune image,
Avec lui me perdant en Dieu,
Je le trouve fans nul partage,
Sans différence, tems, ni lieu.

Tel qu'il eft au fein de fon Pere
Je le trouve, & m'abîme en lui:
Tel qu'il étoit deffus la terre,
Il régle ma vie aujourd'hui.

Lorfque l'ame eft redevenue
Simple, comme un petit enfant;
C'eft alors que l'Effence nue
Eft fa force, & fon aliment.

Divin moteur de toute chofe,
Principe de la vérité,
Qu'en toi feul mon efprit repofe,
Et s'abîme en l'immenfité.

Ah! que ce langage eft barbare
Pour exprimer ce qu'on conçoit!
Car ce qu'on éprouve eft fi rare
Que rien en nous ne l'apperçoit.

Là tranfporté hors de foi-même
On entre en un pays nouveau,
Où Dieu qu'on adore & qu'on aime,
Sert de fépulcre & de berceau.

Là les puiffances fufpendues,
Sans difcerner ni mal ni bien;
Là les ames en Dieu perdues
Ne voient plus même leur rien.

Là l'on vit, & l'on meurt fans ceffe;
On trouve la vie en la mort;
La douleur devient alégreffe:
Si je difois tout j'aurois tort.

XLIX.

Nuit obscure de la foi qui bannit tout intérêt propre.

AIR : *Ces près, ces bois.*

QUI dit une foi nue, ou nuit obscure,
Exclut & tout goût & tout sentiment.
On craint, on gémit; cette route est dure,
Et cause au foible un horrible tourment.

L'amour qui fait qu'on se quitte soi-même,
En s'élevant sur le propre intérêt
Veut pour soi ce que veut celui qu'il aime;
Et respecte son souverain décret.

Celui qui veut ou qui craint quelque chose,
Ne connoit point cet abandon parfait
Qui fait qu'en la douleur le cœur repose,
Prenant plaisir à tout ce que Dieu fait.

O pur amour! tu ne crains point la peine;
L'affreux dépouillement fait ton plaisir:
Le MOI devenant l'objet de ta haine,
Tu ne saurois rien vouloir, rien choisir.

Toujours en Dieu cette ame suspendue,
Pour aucun mal ne se courbe vers soi:
Si Dieu l'afflige ou qu'amour la dénue,
L'œil simple & pur ne voit rien que son Roi.

Souffrons, mourons pour l'Objet Adorable;
Tout ce qu'il fait, est rempli de douceur:
Sa rigueur, sa justice est toute aimable
Pour celui qui sait bien donner son cœur.

Le cœur passe ainsi dans celui qu'il aime:
Il est content quoiqu'il soit malheureux;
Plus sa douleur & sa peine est extréme,
Plus il trouve de quoi nourrir ses feux.

O feu facré, fans chaleur, fans lumiere!
Tu détruis en fecret ton pauvre amant:
Obfcurité, nuit, juftice févere,
Infenfibilité, délaiffement!

C'eft là de quoi tu nourris ta victime:
C'eft ce dont je dois faire mon plaifir:
Se plaindre de toi ce feroit un crime,
Que tu devrois très-juftement punir.

Source de bien quoiqu'en douleur féconde!
Mes biens, mes maux augmentent mon amour:
Que l'Univers périffe & fe confonde
Plutôt que fur moi je faffe un retour.

Toujours par amour mon ame attachée,
Divin objet, à tes contentemens,
De fes douleurs ne peut être touchée;
Ne réflechiffant pas fur fes tourmens.

Content, ravi de ton bonheur fuprême,
J'ignore ce qu'on appelle intérêt;
Et ne fais point te montrer que je t'aime
Mieux qu'en ne voulant que ce qui te plait.

L.

Sûreté de la lumiere de la pure foi.

AIR: *Ah! que l'amour paroît charmant!*

LA lumiere eft fans nul brillant
Quand elle eft fans empêchement;
Elle eft plus pure cependant,
Car rien ne la termine.
Quand elle eft fans empêchement,
Rien ne nous illumine.

Il en eft ainfi de la foi:
Ah! fans l'éprouver qui le croit!

Plus elle eſt pure, moins on voit :
Alors rien n'illumine.
Ah ! ſans l'éprouver qui te croit,
O ſcience divine !

Plus ce ſentier eſt ténébreux,
Ah ! plus il eſt avantageux.
S'il ne brille pas à nos yeux
Il fait naître le doute:
Ah ! plus il eſt avantageux,
Et plus on le redoute.

Tout ce qui fait réflexion,
Cauſe réverbération,
Et donne certaine action
A la pure lumiere :
C'eſt pourquoi la réflexion
Eſt moins pure & plus claire.

Une lumiere qui s'étend,
Nous paroit ſans aucun brillant;
O qu'elle eſt pure cependant,
Quoique plus ténébreuſe !
Une lumiere ſans brillant
Eſt douce & ſavoureuſe.

Elle ne bleſſe point les yeux;
Les objets ſe diſcernent mieux :
Elle n'a rien de douloureux;
Simple, pure, paiſible.
Les objets ſe diſcernent mieux;
Ils ſont plus acceſſibles.

Lorſqu'on eſt borné par les dons,
Ah ! que nous croyons être bons !
La lumiere eſt comme brandons.
Cette petite flamme
Nous fait voir que nous ſommes bons,
Et réjouit notre ame.

On préfére à l'immenſité
Certaine ſingularité:

Elle

Elle plaît à la vanité,
Qui cherche à se repaître :
Ce qui plaît à la vanité,
Ne plaît pas à mon Maître.

Il faut donc travailler la nuit,
Dans le secret à petit bruit :
Quand nous n'en verrions pas le fruit,
Demeurons en silence ;
Dans le secret à petit bruit
Cherchons la sapience.

On la trouve facilement,
Et l'on en jouit pleinement,
Lorsqu'on est dans le dénûment
De toutes les lumieres :
On la trouve facilement,
Même dans les miseres.

L I.

Avantages de la pure foi.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *Les folies d'Espagne.*

MON cœur ne demande point d'assurance ;
L'amour, la foi n'en veut point recevoir :
Content de vivre sous ta dépendance,
Il se délaisse à ton divin vouloir.

L'état lumineux veut la certitude :
L'état de foi ne l'admettra jamais ;
S'abandonner à Dieu, c'est son étude,
Vide de tout ce qu'on nomme intérêt.

O Dieu ! cet état seul te glorifie ;
Je l'ose dire, il est digne de toi :
Que tu mérites qu'on se sacrifie
A ton honneur par l'amour & la foi !

Se dire amant, fe recherchant foi-même,
Eft-ce t'aimer? Non c'eft être impofteur.
Qui veut favoir comme il faut que l'on t'aime,
Qu'il confulte ta gloire, & non fon cœur.

Le cœur humain au penchant qui l'entraîne
Céde fouvent, malgré ce qu'il te doit:
Il confulte pour l'amour ou la haine;
Il eft fon but alors qu'il fait un choix.

Choix que fa raifon fouvent juftifie;
Ce qui lui plaît lui femble le vrai bien:
Quand le cœur par l'amour fe purifie,
Ce même choix ne lui paroît plus rien.

LII.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

Air : *Répand charmante nuit.*

RÉPAND charmante nuit, répand fur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laiffe veiller dans ces aimables lieux
Que les cœurs que mon Dieu foumet à fa puiffance :
Tes ombres, ton filence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à foupirer d'amour.

Ah! que l'on goûte peu de fi facrés momens!
Ils font, Amour, le bonheur de la vie:
Trop charmantes douleurs, agréables tourmens,
Qui font que ma raifon n'eft jamais affoupie!
Momens dignes d'envie!
Nuit plus belle que le jour,
Où feul avec mon Dieu je foupire d'amour!

Eloignez-vous de moi fantômes inquiets,
Que je goûte mon Dieu dans ce filence;
Que mes pleurs, mes foupirs ne foient jamais diftraits;

Quand je suis près de lui je suis en assurance :
Son aimable présence
Chasse l'esprit séducteur,
Et me fait soupirer d'amour & de douleur.

Eloigné du fracas du monde & de son bruit,
J'aime en secret les Beautés éternelles :
Aucun ne vient troubler dans cette sombre nuit,
Nos entretiens sacrés, nos amour mutuelles,
Si tendres, si fidelles
Qu'ils transforment les amans
En leur aimé Seigneur dans ces heureux momens.

LIII.

L'amour toujours croissant.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer.*

SEIGNEUR, on craint vos moindres coups ;
D'une foible douleur on s'afflige, on soupire :
Pourquoi appréhender ce joug léger & doux ?
C'est le bonheur de votre aimable empire.

Est-cé ainsi qu'on doit s'enflammer ?
Un cœur vraiment touché chérit son esclavage :
Le mien en vous aimant autant qu'il peut aimer,
Voudroit encor vous aimer davantage.

Étendez, étendez mon cœur,
Incomparable Objet qui ravissez mon ame :
Mon cœur est trop petit au gré de son ardeur;
Croissez encore & mon cœur & ma flamme.

Ne pouvant contenir l'amour,
Dont vous méritez trop que tout mon cœur vous aime,
Ah ! pour le contenter venez à votre tour
Me perdre enfin dans votre Être suprême.

LIV.

L'amour purifiant.

AIR : *Quoique vous foyez adorable ;* ou , *Mon cher troupeau.*

AMOUR jufte, faint, adorable,
Ah! que tu fûs bien m'engager!
Mon cœur ne fauroit plus changer ;
Il ne trouve que toi d'aimable.

Tout le refte ne peut lui plaire :
Toi feul remplis tous fes défirs ,
Tu lui donnes de faints plaifirs ;
Mais tu m'ordonnes de les taire.

Amour, tu répands dans notre ame
Quelque chofe de fi charmant ,
Que tu fais aimer le tourment
Qu'on fouffre en brûlant de ta flamme.

Tu confumes, tu purifies ,
Tu détruis fans fin ton fujet :
Tu fais mourir, aimable Objet ;
Mais en tuant tu vivifies.

Avec quelles délicateffes
D'un amour pur, tendre & jaloux ,
Viens-tu , mon adorable Époux ,
Joindre la douleur aux careffes!

Si tu te caches à la vue
Ha! c'eft pour te faire chercher :
Tu parois dur comme un rocher
A cette ame toute éperdue.

Tu ne fus jamais plus près d'elle ,
Que quand tu parois t'éloigner :
Tu te caches pour la foigner ,
Afin de la trouver fidelle.

Ce qu'elle a, c'eſt toi qui le donne;
Tu récompenſes tes faveurs :
Si tu fais ſentir des douleurs,
Quelle douceur les aſſaiſonne!

Tu fais voir comme récompenſe
Ce qu'on prend pour un châtiment :
Ah! qu'un tendre & fidéle amant
Prend de plaiſir dans la ſouffrance!

L V.

Sur le même ſujet.

AIR : *La jeune Iris.*

L'AMOUR ſacré tout ainſi que la flamme,
Purge, ſépare & détruit ſon ſujet :
Lorſqu'il s'empare une fois de notre ame,
Il la transforme & perd en ſon Objet.

Il la purge de toutes ſes ſouillures,
La ſéparant de ce qui n'eſt pas Dieu :
Il détruit ſi bien cette créature,
Qu'on ne voit plus rien d'elle que le feu.

Le ſujet dans la flamme eſt immobile;
Il ſe délaiſſe à ſon activité :
Le feu bientôt de ce ſujet tranquille
A tout détruit par ſa vivacité.

Plus l'amour pur trouve un ſujet paiſible,
Plus il acheve de le conſumer :
Ah! que le propre agir nous eſt nuiſible!
Qui ſait s'abandonner, ſait bien aimer.

On ne fait cas que de l'amour ſenſible;
C'eſt cependant le groſſier de l'amour :
Dieu n'aime en nous que cet amour paiſible,
Qui fait pâtir ſans chercher de ſecours.

Qui ſent l'amour, ne le poſſéde guere;
Il en eſt encor bien moins poſſédé :
Et c'eſt où gît l'admirable myſtere :
As-tu ſouffert, as-tu toujours cédé ?

L'amour ſe plaît de mettre à toute épreuve
Celui qui s'oſe dire ſon amant;
Il veut gratuitement qu'on le ſerve,
Sans jamais ſe regarder un moment.

Le feu noircit le bois lorſqu'il l'embraſe,
Pour en bannir les contrariétés :
C'eſt ainſi qu'en uſe chez nous la grace
Pour détruire tant de propriétés.

Le bois en ſe noirciſſant ſe prépare,
Juſqu'à ce qu'enfin il devienne feu;
Du matériel alors il ſe ſépare :
C'eſt ainſi que ſur nous agit mon Dieu.

Lors le bois ſéparé de la matiere,
Change de nature inſenſiblement;
Ne reſtant rien de ſa forme premiere,
Il eſt changé dans ce noble élément.

Ne nous flattons pas, il faut tout de même
Que Dieu nous détruiſe & nous change en ſoi :
Aucun ſujet peut-il dire qu'il aime,
S'il reſte encor des traces de ſon MOI.

Cet opérer eſt long, il eſt terrible :
Qu'il fait ſouffrir dans ſon commencement !
Ah ! qui ſoutient ce qu'il a de pénible,
Eſt un fidéle & bienheureux amant.

Nature ſe défend à toute force ;
Elle craint ce qui fera ſon bonheur :
Elle aime mieux ſuivre certaine amorce,
Que de ſouffrir cette ombre de douleur.

Il faut avoir un généreux courage,
Pour ſe laiſſer détruire au Tout-puiſſant ;
Sans quoi nous n'aurons que le ſeul partage
Du mercenaire & non celui d'enfant.

LVI.

Aimer Dieu pour lui-même.

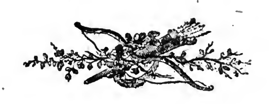
AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

AH ! qu'il feroit doux de t'aimer
D'un amour ſouverain, Majeſté redoutable !
N'as-tu pas ce qu'il faut pour nous bien enflammer,
Être parfait, ſaint, juſte autant qu'aimable ?

Je ſuis épris de ta bonté ;
Mais je ſuis plus charmé des traits de ta juſtice :
Mon cœur ſe donne à toi, contemplant ta beauté ;
Le pur amour s'accroît par le ſupplice.

Si je n'aime pas purement,
Je crains le châtiment, je cherche des délices :
Mais ſi je veux, Seigneur, être parfait amant,
Je dois aimer encor plus ta juſtice.

Loin de moi tout propre intérêt ;
Je ne veux plus aimer mon Dieu que pour lui-même ;
Je dois en m'oubliant reſpecter ſon arrêt :
C'eſt à cela qu'on connoit ſi on l'aime.



LVII.

Aimer Dieu ſans ſoin ni retour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis* ; ou, *Celui qui m'a ſoumis au pouvoir de l'amour.*

JE voudrois, mon enfant, que vous laiſſant à Dieu
Vous vous oubliaſſiez vous-même ;
Et que vous livrant à ſon feu,
Vous appriſſiez comment on l'aime.

Il faut que vous l'aimiez ſans ſoins & ſans retours ;
Et vous faites tout le contraire :
Si vous vous regardez toujours,
Vous ne pourrez jamais lui plaire.

Au lieu de vous laiſſer au ſoin de ſon amour,
Vous examinez ſa conduite :
Que vous faites mal votre cour !
Cédez, cédez à ſes pourſuites.

S'il veut vous éprouver, le moindre moucheron
Vous jette dans la défiance :
Donnant par là priſe au Démon
Vous rentrez ſous ſa dépendance.

Servez-donc le Seigneur d'un eſprit courageux ;
Mépriſez ſa vaine pourſuite :
La crainte le rend dangereux ;
Le mépris lui donne la fuite.

Suivez-Dieu ; moquez-vous de l'Eſprit ſéducteur :
Car il ne peut rien de lui-même ;
Il vous affoiblit par la peur :
Qui craint ne fait pas comme on aime.

L'abandon détruira ce léger ſentiment
Dont le Démon vous effarouche :
Si votre ame eſt ſans mouvement,
N'appréhendez pas qu'il la touche.

Il rode autant qu'il peut, inveſtit le déhors;
Tenons-nous dans la forteresse:
Ne craignons rien de ſes efforts;
Il tire, & jamais ne nous bleſſe.

Si nous ſortons du fort, ſi nous voulons le voir,
Se ſervant de ſon avantage,
Il nous reduit au déſeſpoir,
Et nous ôte enfin le courage.

Demeurons-donc en Dieu fermes, ſans volonté,
Simples, deſſous ſa dépendance,
Attendant tout de ſa bonté:
C'eſt la meilleure réſiſtance.

Dieu pourroit tout d'un coup vous délivrer de lui;
Mais ce n'eſt pas là ſa conduite:
En ſecret il nous ſert d'appui,
Si notre amour propre eſt détruite.

Laiſſez-vous à l'amour, il vous conduira bien,
Quoiqu'au travers des précipices:
Nous cherchons toujours du ſoutien
Dans nos ſoins, dans nos artifices.

Pour ſuivre ce chemin, il faut avoir du cœur:
Il faut s'abandonner ſoi-même,
Mépriſer l'eſprit ſéducteur,
Se livrer au Vouloir Suprême.

LVIII.

L'amour parfait ne ſe recourbe point ſur ſoi.

AIR: *Ces prés, ces bois*; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR parfait veut une flamme pure,
Qui ne ſe courbe ni retourne ſur ſoi;
Tous ces retours ſont voir que la nature
S'aime, & ne veut ſe livrer à ſon Roi.

Qu'il m'abandonne, ou bien qu'il m'illumine;
Content de tout, je bénirai mon ſort:
Heureux, perdu dans l'Eſſence Divine,
Je veux ſouffrir même juſqu'à la mort.

Divin Amour, dont j'adore les charmes,
Si je languis, ſi je meurs chaque jour,
Si je ſouffre, ſi je verſe des larmes;
Toi ſeul cauſes mes tourmens, cher Amour.

Plus je ſouffre, Amour, plus tu m'es ſévére;
J'aime & reſpecte même ta rigueur:
Comme un enfant je t'appelle mon Pere,
Sans t'expliquer ce que reſſent mon cœur.

O toi qui vois juſqu'au fond de mon ame!
Tu connois où tendent tous mes ſoupirs:
C'eſt toi qui donnes le prix à ma flamme,
Si l'intérêt n'eſt plus dans mes déſirs.

Hélas! hélas! on ſe flatte ſoi-même;
On ſe croit amant déſintéreſſé:
On dit qu'on ne veut que le Bien Suprême,
Le ſervir ſans être récompenſé.

Sitôt qu'Amour nous met à la coupelle
Ah! que notre or paroît de bas aloi!
Tendres pour nous, pour lui trop infidelles
Nous démentons nos diſcours, notre foi.

Amour change mon cœur, & le réforme;
Arrache en lui ce qui ne te plaît pas:
Brûle, détruis; & le changeant de forme
Daigne le conſacrer à tes appas.

Cœur ingrat, je veux t'arracher moi-même,
Si tu reſerves le moindre intérêt,
Que victime de la Beauté Suprême
Tu te livres à ſon plaiſir pour jamais.

A chaque inſtant pour toi tu t'intéreſſes,
Dans ton plaiſir comme dans ta douleur:
L'un te plaît, l'autre t'afflige & te bleſſe;
Il n'eſt nulle égalité dans ce cœur.

Détruis, détruis, ô Monarque Suprême,
Détruis ce cœur; & m'en donne un nouveau,
Qui ſache aimer comme tu veux qu'on aime,
Qui te ſuive de nuit, & ſans flambeau.

Nous ne voulons point marcher ſans lumiere,
Sans ſentiment, ſans conſolation;
On s'arrête, ou l'on retourne en arriere:
Dis, de quel prix eſt ton affection ?

Quand tu ſauras aimer dans l'ignorance,
Marcher de nuit ſans ſentier, ſans flambeau,
Souffrir ſans choix, croire ſans évidence;
Tu paſſeras du ſépulcre au berceau.

LIX.

Aimer Dieu purement malgré nos miſeres.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévère* ; ou, *La beauté la plus ſévère.*

TU connois, mon Divin Pere,
Que je t'aime tendrement :
Malgré toute ma miſere,
Je ſuis à toi conſtamment;
Mon cœur t'aime ſans partage,
Et ſans nul retour ſur ſoi.
C'eſt là l'unique avantage
Que je prétends de ma foi.

Ah ! que l'homme eſt miſérable
Qui ne voit pas le bonheur
D'être à ce Tout Immuable,
Et de lui livrer ſon cœur !
Le reſte n'eſt que foibleſſe,
Et que fade amuſement.
La véritable ſageſſe
Eſt d'aimer Dieu purement.

Lorfque Jéfus de fa flamme
Vient pénétrer notre cœur,
Il eft la force de l'ame,
Et la tire de langueur:
Il eft la fource de vie,
Le foutien de l'abattu;
Et de l'ame anéantie
Il eft la propre vertu.

Si fa douceur nous confole,
Rien ne peut nous affliger;
Quand il veut il nous défole,
Puis vient nous encourager:
Il nous châtie & tempére
Si fort notre châtiment,
Que fa juftice févére
Charme le parfait amant.

Qui la craint ne l'aime guere.
Il épuifa fa rigueur,
En s'immolant à fon Pere
Pour racheter le pécheur:
Et ce pécheur infidéle
Ne fauroit fans s'alarmer
Voir la juftice cruelle;
Il devroit plutôt l'aimer.

Mais j'offenfe la juftice,
En l'appellant de ce nom;
Si j'aime le facrifice
Tout d'elle me fera bon:
La juftice a mille charmes,
Pour un tendre & chafte cœur;
Elle fait verfer des larmes
Au cœur lâche & fans ardeur.



LX.

Unique loi de l'amour.

AIR : *Celui qui m'a foumife ;* ou , *Je ne veux de Tirfis.*

AMOUR grand, jufte & faint, pur, fimple, indépendant,
Qui ne regardes que toi-même ;
Et qui te formant un amant,
Veux que ce foit pour toi qu'il t'aime.

Tu ne demandes point qu'on fuive tant de loix ;
Tout fe trouve dans l'amour même :
Il n'eft pour nous ni bien ni choix,
Qu'en fuivant le Vouloir Suprême.

Cet amour libre & pur n'enferme qu'une loi,
Mais loi fans aucune contrainte ;
De marcher dans l'aveugle foi,
Et bannir pour jamais la crainte.

Cette crainte-vertu ne regarde que nous :
Il faut marcher fans affurance ;
Suivre l'amer comme le doux,
Mais le fuivre fans répugnance.

Qu'eft-ce donc qui conduit dans ce fentier étroit ?
C'eft toujours le Vouloir Suprême :
Mais il conduit le cœur fi droit,
Qu'il trouve en toût celui qu'il aime.



LXI.

Quel doit être notre amour pour Dieu.

AIR : *Ami, ne passons pas Creteil.*

AIMONS, aimons sans discerner
La raison qui nous fait aimer
Cette Beauté suprême,
Qui daigne nos cœurs enflammer,
Et les perdre en lui-même.

Il faut surmonter la raison,
Retrancher toute affection,
Hors celle de sa gloire,
Et perdre en lui toute action,
L'esprit & la mémoire.

Il faut que son divin vouloir
Soit la régle de ton devoir,
Qu'il te plie & remue ;
Et que son souverain pouvoir
T'appauvrisse & dénue.

Qu'il te reduise dans ton rien,
Et qu'il t'enseigne le vrai bien
Qui se trouve en lui-même ;
Et qu'en t'arrachant tout soutien
Tu sois pauvre à l'extrême.

Ce n'est que dans la pauvreté
Qu'on trouve la tranquillité :
Le rien de toutes choses
Deviendra ta félicité :
C'est où le cœur repose.

LXII.

Se laisser entraîner par l'amour divin.

AIR : *Celui qui m'a soumise.*

JE m'imagine voir l'immenſe Tourbillon,
Entraînant ce qui ſe diſſipe,
Comme par circulation
Le ramener à ſon principe.

Laiſſons-nous entraîner à ſa rapidité ;
Nous n'appréhenderons plus l'orage :
Il conduit dans l'immenſité ;
Rien ne s'oppoſe à ſon paſſage.

Il franchit tous les lieux, il briſe les rochers ;
Car rien ne lui fait réſiſtance :
Les fléches des plus forts archers
Vont avec moins de véhémence.

Laiſſons-nous abaiſſer ; il peut nous relever :
Il ſe rit de notre prudence :
Ainſi qu'une plume dans l'air,
Il nous entraîne & nous balance.

Il nous éléve en haut ; puis ſemble nous briſer,
Tant la chûte eſt impétueuſe ;
Après il nous vient enlever,
Se jouant de l'ame amoureuſe.

C'eſt toi, Divin Amour, Tourbillon fortuné,
De qui la route impérieuſe
Rend le cœur plus abandonné
Lorſque ſa courſe eſt malheureuſe.

Vous croyez, mes Enfans, que l'agitation
Doit donc être votre partage :
Non ; la céleſte motion
Donne la paix pour héritage.

Laiſſons-nous entraîner par ce rapide cours :
Notre cœur tranquille & paiſible
N'écoutera que ſes amours ;
C'eſt lui qui rend incorruptible.

S'il nous éléve en haut, demeurons en repos :
S'il nous enfonce dans l'abime,
Reſtons-y ſans craindre les flots,
Alors la paix devient intime.

Rien ne peut la troubler ; il nous chaſſe de nous :
Le MOI trouble l'économie
De ce Dieu puiſſant & jaloux,
En qui tout fait une harmonie.

Amour, enléve-nous, enléve tous les cœurs :
Diſſipe la vile pouſſiere ;
Elle amuſe tes ſerviteurs :
Fais les entrer dans ta lumiere.

Le vent chaſſe de l'air toute contagion ;
C'eſt lui qui l'agite & l'épure :
Que la divine motion
Chaſſe de chez nous la nature !

Qu'il ne reſte que Dieu, le MOI dans le néant
Ainſi qu'une plume fragile,
Ne pourra réſiſter au vent,
Détrui cette maſſe d'argile.

Briſe-la, mon Seigneur, dans ta juſte fureur ;
Je n'en prends plus de connoiſſance :
Je le tiendrai même à faveur ;
Le MOI ſeul te fait réſiſtance :

Ne nous arrêtons pas : on voudroit s'accrocher
Quand le Tourbillon nous éléve ;
Mais que cet arrêt coûte cher :
Bienheureux celui qu'il enléve !

LXIII.

LXIII.

Voies & rigueurs aimables de l'Amour.

AIR : *Celui qui m'a soumise.*

QUE l'amour est charmant! Il enléve le cœur;
Il est la source de la vie :
Il nous redonne la vigueur,
Lorsque lui-même l'a ravie.

Il éléve, il abat; il est plein de douceur;
Il caresse, & soudain il tonne :
Il nous flatte ; & dans sa rigueur
Il reprend les biens qu'il nous donne.

Il ne sauroit souffrir que l'on posséde rien ;
Il veut tout posséder lui-même.
Souvent il nous comble de bien;
Puis l'arrache à celui qu'il aime.

Il se fait un plaisir d'accabler de rigueur;
Puis il rit de notre souffrance:
Il est doux, il est séducteur;
Sa justice n'est que clémence.

Lorsqu'il frappe bien fort, on adore ses coups;
Il nous trompe par ses caresses :
Au tems qu'il paroît le plus doux,
Sa douceur est une traîtresse.

Elle est un gage, hélas ! qu'il va bientôt punir
Une secrette complaisance;
Dont il nous fait répentir
Par ses rigueurs & son absence.

Il punit fortement un seul retour sur soi,
Un goût, une foible lumiere:
Victorieux comme un grand Roi,
Il nous fait mordre la poussiere.

Il nous éléve en l'air ; & dans le même inſtant
Il jette d'une main puiſſante
Juſqu'en l'abîme du néant
Cette fidelle & tendre amante.

Elle ne ſe plaint pas : elle ſouffre en ſecret
Ce que ſon amour lui prépare ;
Son eſprit paiſible & diſcret
Jamais de lui ne ſe ſépare.

On demeure attaché ſur le gibet d'amour,
Sans oſer quitter ſon ſupplice :
S'il nous fait luire quelque jour,
C'eſt pour un nouveau ſacrifice.

Amour, divin Amour, j'aime ta cruauté
Mille fois plus que tes careſſes ;
Je trouve dans ta dureté
Un goût plein de délicateſſes.

Qui ne veut rien ſouffrir, peut-il ſavoir aimer ?
Son amour n'eſt rien qu'en peinture :
S'il dit qu'il s'eſt laiſſé charmer,
Je dis que c'eſt par la nature.

O rigoureux amour, je fais tout mon plaiſir
D'être ſoumis à ta Juſtice ;
Je ne puis former de déſir ;
Je puis mourir en ſacrifice.

Souffrir, mourir pour toi, c'eſt le ſouverain bien ;
Pour moi, je n'en connois point d'autre :
Mon cœur ne peut ſouhaiter rien,
Quand ce ſeroit pour être Apôtre.



LXIV.

Effets & caracteres de la charité. (1 Cor. 13.)

AIR : *La jeune Iris.*

SI je parlois le langage des Anges
Sans la charité je ne ferois rien :
Quand je chanterois de Dieu les louanges,
Ma voix feroit femblable à de l'airain.

Le vide de l'airain fait qu'il réfonne ;
Il fait grand bruit fitôt qu'il eft battu :
Sans charité c'eft comme une perfonne
Qui fait bruit déhors quoique fans vertu.

Au moindre mal certain bruit de fouffrance
Rétentit fort loin ; mais la charité
Se contente de l'humble patience ;
Toute fa force eft en la vérité.

Quand je livrerois mon corps à la flamme,
Quand je donnerois aux pauvres mon bien,
Quand on verroit extafier mon ame ;
Sans la charité je ne ferois rien.

Quand je menerois une vie auftere ;
Sans la charité rien fera bon :
L'amour eft donc l'unique néceffaire ;
Il eft & le donateur, & le don.

Quand ma foi feroit les plus grands miracles,
Quand je ferois les monts changer de lieu,
Quand mes difcours feroient autant d'oracles ;
Sans charité je ne puis plaire à Dieu.

Quand j'entendrois le plus profond myftere,
Qu'à mon favoir rien ne feroit caché ;
La charité me feroit néceffaire :
Sans charité je ne fuis que péché.

La charité eſt douce & patiente ;
Elle ne cherche pas ſon intérêt :
La charité bonne & compatiſſante
Préfére à ſon profit ce qui lui plaît.

La charité renferme l'eſpérance ;
Elle a pour compagne la pure foi :
La charité ſe nourrit de ſouffrance ;
Elle bannit le propre & le MOI.

La charité toujours chaſte & fidelle,
Ne ſauroit ni varier ni déchoir :
La charité ne voulant rien pour elle,
Suit en tout tems le Souverain Vouloir.

La charité ne juge & ne ſoupçonne,
Ne ſe défie, & ne croit point le mal :
La charité à ſon Dieu s'abandonne,
Et ne choiſit l'heureux ni le fatal.

La charité bannit la vaine gloire ;
Elle eſt la ſource de l'humilité :
La charité remporte la victoire
Sur toute erreur ; car elle eſt vérité.

La charité ne fut jamais colere ;
L'emportement vient de la vanité :
L'humble ſouffre tout, croit tout & l'eſpere ;
Toutes vertus ſont en la charité.

Sans elle rien n'eſt permanent ſur terre :
La foi, l'eſpérance à la vérité
Sont des vertus ; mais la plus néceſſaire,
La plus excellente eſt la charité.

Les renfermant, elle en eſt le principe ;
Sans elle les autres ne feroient rien :
Point de vertu qu'elle ne participe
A cette ſource, & mere de tout bien.



LXV.

Véritable pureté de l'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

DIGNE Objet de ma complaiſance,
Grand Dieu, dont mon cœur eſt charmé,
Puis-je vous dire en conſcience
Que j'aie purement aimé ?

Celui qui ſe regarde encore,
Qui prend pour ſoi quelqu'intérêt,
S'il dit qu'il aime & qu'il adore
Eſt bien loin du déſir parfait.

Le déſir ne ſe conſidére
Que par rapport à ſon objet.
C'eſt moi qui le rend mercenaire
Si j'en ſuis l'unique ſujet.

Si je veux quelque bien, ſi j'aime
A me voir orné de vos dons,
Seigneur, je me ſéduis moi-même,
Croyant mes déſirs être bons.

L'amour pur ainſi que la flamme
Se doit élever juſqu'au ciel :
Si je la courbe ſur mon ame,
Mon amour devient ſenſuel.

Dieu tout pur veut la flamme pure,
Que notre cœur ſoit tout à lui,
Rejettant de la créature
Sa complaiſance & ſon appui.

Tout hors Dieu devient créature ;
Objets indignes de mon cœur,
Vous ſatisfaites la nature ;
Pouvez-vous plaire au Créateur ?

Pour aimer comme Dieu désire,
Il faut l'aimer si purement,
Que le plus rigoureux martyre
Ne paroisse pas un tourment.

Il faut que ses dons & ses graces
Coulent à lui si promptement,
Que nous n'en voyions pas les traces
Pour nous y complaire un moment.

Il faut vouloir ce qu'il ordonne,
Quoiqu'il puisse ordonner de nous,
Trouver sa justice si bonne,
Qu'on l'adore en baisant ses coups.

Bien loin de chercher ses caresses,
On s'accoutume à la douleur :
Bien loin toute délicatesse ;
L'amour pur n'a rien que rigueur.

Mais sa rigueur a plus de charmes
Pour le cœur pur que les douceurs.
Heureuses douleurs, cheres larmes !
Je trouve vos tourmens flatteurs.

Une certaine incertitude
Est pourtant une cruauté :
O que mon cœur la trouve rude !
Elle cache la vérité.

Vérité si simple & si nue,
Un voile vous couvre à nos yeux ;
Et c'est souvent ce qui me tue :
Tout le reste m'est précieux.

Hélas ! j'entends que vous me dites ;
La certitude est un appui ;
Aime & respecte ma conduite :
Le Rien est le Tout aujourd'hui.

C'est l'appui le plus fort du monde
Que d'être sûr de vous aimer :
Il faut, ô Bonté sans seconde,
Le perdre sans nous alarmer.

LXVI.

Pureté d'amour requise pour être uni à Dieu.

AIR : *Celui qui m'a soumise.*

JE ne puis exprimer la pureté d'amour
Que Dieu veut au cœur d'une amante :
Un amour droit, & sans détour ;
Une charité patiente.

Sitôt qu'on pense à soi, l'on se sent rejetter
Avec une puissance extrême :
Dieu ne sauroit se contenter,
Si l'ame ne sort d'elle-même.

Tout amour hors de soi devient digne de Dieu ;
Sa pureté devient extrême,
Quand demeurant fixe en son lieu
Il ne rentre plus en soi-même.

Cet amour souverain veut nous changer en soi :
Il faut donc que son feu sépare
Le pur esprit d'avec le MOI ;
Et c'est l'ouvrage le plus rare.

Si notre esprit n'est pur, il ne peut approcher
De Dieu son unique principe :
Quelque tour qu'on puisse chercher,
Sans amour nul n'y participe.

Mais un amour si pur, si net, si séparé
Qu'on n'y trouve plus de mélange :
Notre esprit ainsi préparé
Redevient aussi pur qu'un Ange.

Comme il est émané de la Divinité,
Sortant d'un Tout Indivisible ;
Il faut que par sa pureté
Il rentre dans l'inamissible.

Il ne doit plus ſortir de cette région
Où les eſprits purs aboutiſſent ;
Et c'eſt dans leur perfection
Que tous au Tout ſe réuniſſent.

Cet eſprit préparé s'envoleroit aux Cieux,
Si Dieu ne le tenoit ſur terre,
Où ſon ſéjour eſt glorieux
A Dieu pour le bien de ſon frere.

Que nous perdons de biens pour ne pas nous quitter!
Nous dérobons à Dieu ſa gloire :
Bien éloignés de mériter,
Nous donnons au MOI la victoire.

Que vous devez punir, grand Dieu, ce lâche cœur,
Qui vous fut toujours infidéle,
Et ſuit cet eſprit ſuborneur
Qui dans les Cieux devint rebelle.

Suivons-donc de l'amour le chemin raccourci ;
N'écoutons jamais la nature :
Sans le MOI nous n'aurions ici
Qu'une charité toute pure.

C'eſt vous, torrens de feux, que j'invite en ce jour ;
Ah ! venez conſumer mon ame,
Qu'il ne reſte plus que l'amour,
Plus de MOI ; mais la pure flamme.

Qu'elle s'élance en vous, & ne paroiſſe plus ;
Qu'elle ſe joigne au Tout immenſe ;
Que tous les ſoins ſont ſuperflus,
Si l'on n'apprend cette ſcience !

Enſeignez-là, Seigneur, à vos petits enfans ;
Car les grands n'en font pas de compte :
Qu'ils ſoient ſimples, obéiſſans,
Et que votre amour les ſurmonte.

LXVII.

L'amour pur & l'amour intéreſſé.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer.*

HÉLAS Seigneur ! qui ſait t'aimer ?
Chacun veut en t'aimant aſſurer ſa fortune ;
Ce qui n'eſt pas pour ſoi, nous paroît trop amer :
Le pur amour ſouvent nous importune.

Afin de t'aimer purement,
Il faudroit cette amour qu'on nomme gratuite :
Ah ! je vois que chacun ſe recherche en aimant :
Eſt-ce donc là l'amour que tu mérites ?

Il eſt vrai la propriété,
Loin de te plaire, ô Dieu, te rabaiſſe & t'offenſe :
C'eſt où l'homme aujourd'hui place la ſainteté :
Du pur amour ſa raiſon le diſpenſe.

On t'appelle Souverain Bien :
L'es-tu de notre cœur, ou de notre parole ?
Si t'aimant plus que moi, je reſte dans mon rien ;
Mon amour lors n'eſt plus l'amour frivole.

Il reprend ſur moi tous ſes droits :
Si ſans me ménager, il m'arrache à moi-même,
Si le voulant pour lui, j'obéis à ſes loix ;
Mon cœur enfin oſe dire qu'il aime.

Mais ſi je me préfére à lui,
Si pour moi je le ſers, & non pas pour lui-même,
Je dois ſans me flatter avouer aujourd'hui
Que je ne puis plaire à l'Être Supréme.

Hélas ! trop indigne de Dieu,
Je n'ai jamais brûlé de cette droite flamme,
Je n'ai jamais ſenti ce pur & ſacré feu
Puiſque je prends intérêt à mon ame.

Reçois en déformais le don :
Je la mets en tes mains ; ordonne toujours d'elle :
Reçois, ô mon Seigneur, reçois mon abandon ;
C'eft à toi feul de le rendre fidelle.

LXVIII.

L'Amour du mercenaire & celui de l'enfant.

AIR : *Les folies d'Efpagne.*

VOUS n'avez pas affez de récompenfe
Pour les mercenaires, ô mon Seigneur :
Vous en avez trop pour ceux dont l'Enfance
Ne cherche en tout que votre feul honneur.

L'Enfant ne demande rien à fon Pere ;
Il reçoit tout ce qu'il veut lui donner.
Il n'en eft pas ainfi du mercenaire,
Qui ne ceffe jamais de demander.

S'il fait un pas, il en veut le falaire ;
Il croit toujours qu'on lui donne trop peu :
L'Enfant s'abandonne tout à fon Pere ;
S'il le contente, il eft bien en tout lieu.

S'il eft battu, maltraité ; tout de même,
D'un cœur foumis & d'un efprit égal
Le fert autant qu'il le refpecte & l'aime,
Et fouffre fans fe plaindre d'aucun mal.

Le ferviteur foible fe plaint fans ceffe ;
Il fouffre trop ne gagnant pas affez ;
Les yeux levés aux mains de fa maîtreffe,
Croit fes fervices mal récompenfés.

O cher Amour, ah ! laiffez-là l'efclave,
Faites-vous fervir d'un nombre d'Enfans :
Le mercenaire qui fouvent les brave,
S'enfle d'avoir de vous quelques préfens.

Pour vos Enfans vos coups ſont un délice ;
Votre rigueur éprouve leur amour :
Vous les livrez ſouvent à la juſtice ;
Ils ſouffrent tout, & même ſans retour.

Vivent les Enfans de mon divin Maître !
Ils ſont foibles, mais ils ſont tout à lui :
Il peut toujours diſpoſer de leur être ;
Ils ne cherchent hors de lui nul appui.

LXIX.

Le feu, emblême du pur amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

LE feu par ſon activité
Reduit bientôt le bois en cendre :
Ainſi la pure charité,
Nous détruiſant, nous doit apprendre,
Que ce n'eſt que dans le néant
Que nous trouvons le Tout-puiſſant.

Le Feu ſemble noircir le bois,
Lorſque la flamme l'illumine
Son humidité reparoît ;
Ainſi fait la grace divine :
Lorſque tout eſt plus ténébreux
C'eſt lorſqu'on eſt plus amoureux.

Mais attendez quelque moment :
Ce même bois change de forme,
Prenant l'ardeur de l'élément
Qui le détruit & le transforme ;
Paroiſſant preſque tout en feu :
C'eſt ainſi qu'en uſe mon Dieu.

Suivant notre comparaiſon,
Ce même feu reduit en poudre ;
Le bois n'a plus de liaiſon ;

L'élément a fû le diffoudre,
Changeant d'abord fon être au fien,
Afin de le reduire à rien.

Le bois ne fait nul mouvement,
Laiffant prendre au feu fon empire :
Adhérons à Dieu fimplement ;
S'il nous veut brûler ou détruire,
N'ayons d'autre agitation
Que celle de fa motion.

LXX.

Loix de l'amour pur.

Air nouveau.

AMOUR fi charmant & fi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?
Ne fuis-je pas fous votre empire,
Depuis le tems que je refpire ?
Amour fi charmant & fi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

Vous voulez que votre juftice
Change mes douceurs en fupplice.
Amour fi charmant & fi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que mort à toute chofe,
„ Je fois ta fin comme ta caufe.
Amour fi charmant & fi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que tu t'anéantiffes
„ Deffous le poids de ma juftice.
Amour fi charmant & fi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en toi de tout j'ordonne ;
„ Qu'à moi pour tout tu t'abandonnes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en te quittant toi-même
„ Ce ſoit pour moi ſeul que tu m'aimes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je ne veux qu'aucune parole
„ Ne t'afflige & ne te conſole.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que ſur toute la terre
„ Un chacun te faſſe la guerre.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que chacun te mépriſe ;
„ Que de rien tu ne me dédiſes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Devant moi demeure muette,
„ Sans regarder comme on te traite.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ A tout deviens indifférente ;
„ N'aie jamais ni choix ni pente.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Que toute attache ſoit bannie,
„ Soit pour la mort, ſoit pour la vie.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ N'aie d'autre ſoin qu'à me plaire ;
„ Le reſte n'eſt pas ton affaire.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que dans l'indifférence
„ Tu laiffe agir ma providence.
Amour fi charmant & fi doux,
Hélas! hélas! ne fuis-je pas à vous?

LXXI.

Leçons du pur amour.

AIR: *Taifez-vous, ma mufette*; ou, *Si tu voulois Lifette.*

PARLEZ, mon divin Maître,
A votre pauvre enfant,
Parlez; & faites-lui connoître
Ce que le pur amour prétend.

La charité parfaite
Demande tout le cœur;
Et veut que l'ame foit abftraite
De ce qui n'eft pas fon Sauveur.

L'ame fimple & fincere
Dans fa foumiffion,
Aura bientôt le caractere
De la célefte adoption.

Renonçant à toi-même,
N'envifage que moi:
Car je veux que le cœur qui m'aime,
Soit exact à fuivre ma loi.

Je veux que la fouffrance
Ne le rebute pas;
Qu'en la plus longue patience
Il ne fe fente jamais las.

Je veux qu'il m'abandonne
Le tems, l'éternité;
Qu'il trouve ma juftice bonne;
Qu'il béniffe fon équité.

Que le plus long fupplice
Soit toute fa douceur ;
Et que le plus rude exercice
Paroiffe trop peu pour fon cœur.

Qu'en s'oubliant foi-même,
Il ne penfe qu'à moi ;
Qu'en tout tems mon Vouloir Suprême
Faffe fon plaifir & fa loi.

Que fi je le rebute,
Il demeure content ;
Si je permettois quelque chûte,
Son amour en foit plus conftant.

Je veux qu'on le méprife ;
Qu'il foit haï de tous ;
De rien qu'il ne fe formalife,
Ne difcernant amer ni doux.

Qu'il foit fain ou malade,
Tout lui doit être égal ;
Que jamais il ne fe regarde,
Quoiqu'il fouffre beaucoup de mal.

Que fon ame éperdue,
Me voyant en courroux,
Demeure vers moi fufpendue
Sans vouloir éviter mes coups.

Que fi je la ménace,
Elle vienne vers moi ;
Et lorfque mon bras la terraffe,
Qu'elle foit ferme dans la foi.

Que fi je lui prépare
Un tourment éternel,
Que jamais rien ne la fépare
De mon décret effentiel.

Je veux qu'elle préfére
Au fouverain bonheur
Son enfer s'il me pouvoit plaire ;
Qu'elle l'accepte de bon cœur.

Son cœur demeurant ferme
A ſuivre mon déſir,
Sans y mettre jamais de terme
Que celui de mon bon plaiſir.

Qu'il n'aie rien au monde,
Ni déhors ni dedans,
Sur lequel ſon eſpoir ſe fonde;
Qu'à tout il ſoit indifférent.

Lors m'aimant pour moi-même,
Il ne ſe verra plus:
C'eſt là ſeulement comme on aime;
Tout autre amour eſt un abus.

Ce que tu viens d'apprendre,
Cette haute leçon,
Bien peu de cœurs voudront l'entendre:
Je veux qu'on m'aime à ma façon.

Que le plus miſérable
Paroiſſe plus content,
Sans que je lui ſois ſécourable;
Qu'il adore ſon châtiment.

Enſeignez, mon cher Maître,
A mes petits enfans
Cette leçon qui leur doit être
Gravée au cœur profondement.



LXXII.

Sentier du pur amour.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

JE ne veux, mon Seigneur, que votre pur amour:
Que tout le reste m'est à charge !
Lui seul fait ma nuit & mon jour;
Je ne connois rien davantage.

Je ne suis point surpris d'entendre des raisons;
Mais je n'y saurois rien comprendre :
Ce sont pour moi comme chansons
Que je ne veux jamais apprendre.

Je ne sais qu'un sentier, l'amour pur & la foi,
Le néant, l'oubli de soi-même;
Porter ma croix avec mon Roi,
Et suivre son vouloir extrême.

Tout autre chemin est labyrinthe & détour;
Il égare ceux qu'il engage :
Le plus droit chemin c'est l'amour;
Je n'en dirais pas davantage.

Je vois tous les chemins où chacun veut courir,
Qui sont bordés de précipices;
Où l'on s'empresse de périr,
Un chacun suivant ses caprices.

Le seul amour divin nous guide & nous conduit
Par un chemin jonché d'épines;
Il ne nous mene que la nuit :
Ses routes sont routes divines.

Qui craindroit de périr, périroit en effet;
L'amour bannit la défiance :
Car notre amour n'est pas parfait,
Si l'on n'a pas de confiance.

Il veut bien plus de nous, un entier abandon,
Sans ſoin ni ſouci de ſoi-même ;
Et nous n'avons pas d'autre don
A faire à ſa bonté ſuprême.

Celui qui donne tout, n'a plus rien à donner,
S'il ne ſe donne auſſi ſoi-même :
Lorſqu'on ſait bien s'abandonner,
On ſait bien auſſi comme on aime.

L'amour ne peut ſouffrir de propre volonté,
Que pour l'offrir en ſacrifice :
S'il aime & chérit la Bonté,
Il aime encore plus la juſtice.

Il ſe laiſſe mener ſans chemin, ſans détour,
Sans ſoulagement, ſans lumiere ;
Et cependant le pur amour
Le mene au bout de la carriere.

LXXIII.

Route du pur amour, très-ſûre.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

SEIGNEUR ſi je me livre
Sans ceſſe à ton vouloir,
Si pour ton amour je me prive
De goût, de plaiſir, de ſavoir ;
Alors mon ame,
Sortant enfin de ſoi,
Ainſi qu'une très-pure flamme
S'élance & ſe perd en ſon Roi.

Qui n'a plus de prudence,
Qui n'a plus de raiſon,
Dans la petite & ſimple enfance
Apprend un aimable leçon :
Qu'il faut que l'ame,

Pour s'unir à ſon Dieu
Soit ainſi qu'une pure flamme,
Et ſe perde en lui ſans milieu.

On ne ſauroit connoître,
Sans avoir tout perdu,
Le bonheur de n'avoir plus d'être,
Et d'avoir vécu pauvre & nud :
On ſuit ſans peine
Le grand chemin battu;
Sitôt qu'on ne voit plus la plaine,
On s'afflige, on ſe croit déchu.

Lorſque l'amour nous mene,
Ah! ſuivons-le au hazard,
Dedans une route incertaine,
Ou dans un ſentier à l'écart:
Le précipice
Ne ſauroit faire peur
A qui dans un plein ſacrifice
A tout donné, même ſon cœur.

Car ſi je m'intéreſſe
Où l'on conduit mes pas,
Je n'ai qu'une fauſſe tendreſſe,
Dont Dieu ne ſe contente pas.
Suivons ſans crainte
Cet aimable Vainqueur:
Ah! notre amour n'eſt qu'une feinte
Si nous craignons pour notre cœur.

Il faut qu'on s'abandonne
A ce Dieu, tout amour:
Avec lui toute route eſt bonne,
Et la nuit préférable au jour.
Suivons ſans peine,
Dans ces déſerts affreux,
Ce Dieu dont l'amour nous entraîne;
Tout eſt doux au cœur amoureux.

Ce désert est sans route ;
On n'y trouve point d'eau :
Allons sans écouter le doute,
Et nous le trouverons très-beau.
Perdons sans peine,
Dans ce vaste séjour,
Guide, pain, sentier & fontaine ;
Nous parviendrons au pur amour.

Sa demeure est stérile,
Son séjour ennuieux ;
Mais qu'il est beau, qu'il est tranquille
Lorsque l'on est bien amoureux !
Aimant la peine
Plutôt que le plaisir,
Toute route paroît certaine,
Et s'accommode à son désir.

C'est l'amour de soi-même
Qui fait appréhender :
Car celui qui sait comme on aime,
N'oseroit même regarder,
Si l'on le mene
Par un chemin battu,
Où si sa route est incertaine,
Quelle est sa force & sa vertu !

En s'oubliant sans cesse,
Il n'y pense jamais :
Qui plus pour soi ne s'intéresse,
En tout lieu rencontre la paix ;
Car rien ne peine
Quand on n'est plus à soi :
Ah ! que ma crainte sera vaine,
Si j'appartiens tout à mon Roi !

Chantons dans les supplices
Pour montrer notre amour ;
Courons aux bords des précipices
Aussi bien la nuit que le jour :

Suivons fans peine
Cet aimable Vainqueur ;
Ma réfiftance feroit vaine,
Puifqu'il a dérobé mon cœur.

O la grande folie
De tant appréhender !
Que c'eft un étrange manie
Que de croire fe mieux garder
Que la puiffance
De ce Dieu fouverain !
J'abandonne fans défiance
Pour jamais mon fort en fa main.

LXXIV.

Le pur amour n'eft que dans l'ame anéantie.

AIR : *Folies d'Efpagne.*

O pur amour, doux charme de mon ame,
O pur amour, enléve tous les cœurs :
Toi feul produis cette célefte flamme
Qui furpaffe & lumieres & douceurs.

Toi feul produis cet infenfible calme
Qui n'eft plus fujet à nul changement :
Tu ne caufes plus ni plaifir ni larme ;
Détruire & vivre eft ton feul élément.

Amour divin qu'on a peine à comprendre,
Tu mine infenfiblement ton fujet :
Tu le divife & le reduis en cendre ;
Pour l'unir à fon feul & digne Objet.

Tu parois noircir quand tu l'illumines,
Comme le feu femble noircir le bois :
Ce qui s'oppofe à la grace divine,
Eft détruit & confumé par ton choix.

O charité purement gratuite,
Tu transformes enfin nos cœurs en toi :
Quand une ame eſt parfaitement détruite,
On n'y voit plus de trace de ſon MOI.

Ton opérer, autant vrai qu'inſenſible,
Change le cœur de l'aimé dans l'amant :
Il ne te trouve plus inacceſſible ;
Tu le poſſéde à ton gré pleinement.

Amour, amour, ſitôt qu'on te poſſéde,
Toute douleur eſt un contentement :
Tu fais des maux, tu donnes le reméde ;
Qui s'en plaint ne peut être ton amant.

Hélas ! je vois que je ne puis rien dire
De ton eſſence, adorable vainqueur :
Tu ne fais plus ni plaiſir ni martyre ;
Mais tu perds en toi mon ame & mon cœur.

Que le diſcours, hélas ! paroît frivole,
Pour exprimer ce qu'on ne comprend pas !
Il ne faut plus avec toi de parole ;
Car tout le langage humain eſt trop bas.

Je ne ſais comme on pourroit te dépeindre,
Toi qui ſans forme es tout activité :
L'eſprit humain ne peut jamais t'atteindre ;
Le cœur goûte un peu ta ſuavité.

Lorſque l'amour pure, ſimple & parfaite
A tout détruit qu'il ne reſte plus rien,
Elle triomphe de notre défaite ;
Et ſeule elle eſt notre ame & notre bien.

Point d'amour, ſi l'on ne perd toute choſe :
Chacun travaille à conſerver ſes droits :
Le cœur en Dieu jamais ne ſe repoſe,
Ne s'aſſujettiſſant point à ſes loix.

O RIEN heureux ! toi ſeul es préférable
A ce que l'homme appelle des tréſors :
Tu renferme en toi le Tout immuable
Qui fait du TOUT & du RIEN les accords.

Celui qui veut & qui penſe à ſoi-même,
Eſt éloigné de ce divin amour;
Quoiqu'il diſe bien ſavoir comme on aime,
N'habitera jamais ce beau ſéjour.

Qui craint pour ſoi, s'intéreſſe à ſoi-même;
Qui penſe à ſoi, eſt indigne de Dieu:
Il ne faut rien, ô Majeſté ſuprême,
Si l'on veut vous être uni ſans milieu.

Si l'on conſerve quelque conſiſtance,
Loin de ſe perdre en cette mer d'amour,
Ou de le ſuivre, on lui fait réſiſtance:
Tai-toi, aime & ne parlons plus d'amour.

LXXV.

Indifférence du pur amour. Fidélité à écouter les inſtrumens de Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

VOUS m'apprenez, Seigneur, cette auguſte ſcience,
Vous la faites goûter & voir en tout ſon jour;
Que la parfaite Indifférence
Eſt l'effet du plus pur amour.

Quand notre volonté ſe trouve en Dieu perdue,
On n'a plus de déſir, de choix, ni de penchant
Si ce n'eſt que Dieu la remue:
Tout le reſte eſt indifférent.

Il meut comme il lui plaît; il incline notre ame
Pour prier, pour aimer, & ſe charger d'autrui:
C'eſt l'effet d'une pure flamme,
Qui part & dérive de lui.

Cet amour eſt ſans choix, il eſt ſans complaiſance;
Mais il eſt bien plus fort que l'enfer & la mort:
Dieu n'y met point de différence,
Et le rend immuable & fort.

Il ne fauroit changer que le fujet ne change;
Son infidélité l'ôte de notre cœur:
Mais que ce tourment eft étrange!
Incomparable eft fa rigueur.

Dieu nous unit à foi dans l'ordre de fa grace;
Il fe trouve fans choix certaine adoption:
Cet amour eft pur & fans trace
De toute humaine affection.

Il eft pourtant fi fort, qu'on donneroit fa vie
Pour rendre cet Enfant digne du cœur de Dieu:
Quelquefois par une folie
Inquiet il change de lieu.

Cet amour fubfiftant fans foutien, fans préfence,
S'altére cependant par l'infidélité;
Il réfifte même aux fouffrances,
Et fe nourrit de vérité.

Malheur au cœur qui rompt cette charmante chaîne!
Il perd tout fon bonheur, & même fon repos;
Portant une fecrette peine,
Qui le pénétre jufqu'aux os.

Ceci ne fe comprend que par l'expérience:
C'eft que l'ordre de Dieu, qui fait feul notre bien,
A voulu par fa providence
Se communiquer par ce lien.

On devient très-fouvent & perfide & rebelle,
Sans pouvoir démêler d'où vient ce changement:
C'eft que cette chaîne éternelle
Se rompt par notre égarement.

Ce Dieu, maître de tout, veut attacher fa grace
A de certains moyens: fi nous les recevons
L'amour eft toujours efficace;
Il fuit, fi nous les rejettons.

Mais l'efprit orgueilleux ne fouffre qu'avec peine,
Que Dieu l'affujettiffe au fujet le plus bas:
Son inquiétude l'entraîne
Où Dieu ne le demande pas.

Ainsi de l'ennemi il redevient la proie ;
On le voit reculer, s'affoiblir chaque jour :
Sitôt que l'esprit se dévoie,
On perd bientôt le pur amour.

Un peu d'humilité, bien moins de propre estime
Déliveroit bientôt de tous ces embarras :
La raison nous porte au sublime ;
La vérité nous tire en bas.

Nous agissons toujours par une fausse idée ;
Nous voulons que le grand soit aussi le parfait :
L'humilité tant commandée,
Nous en fait posséder l'effet.

Home, que je te plains lorsque tu prens le change !
Veux-tu trouver ici ton assuré repos ?
Que toujours ton esprit se range
Sous l'ordre établi du Très-haut.

Mais cet esprit flottant incessamment chancelle,
Et ne peut s'affermir dedans la vérité :
Perdant la route où Dieu l'appelle,
Il perd aussi la fermeté.

Mon Dieu, que la raison forme un mauvais principe !
Elle s'oppose en nous à ce que veut la foi :
Au lieu d'assembler on dissipe,
Lorsqu'on travaille sans mon Roi.

De quoi peuvent servir mes soins & ma parole ;
On entend l'ennemi plus volontiers que moi :
Instruit dans sa maudite école,
On perd bientôt l'esprit de foi.

Que ferai-je, Seigneur, si tu n'y remédies ?
Je souffre, mais en vain, pour des cœurs inconstans,
Qui se livrant à leurs manies,
Sont toujours légers, & flottans.

Guéri-les, mon Seigneur, ou bien brise ma chaîne ;
Je n'ai que trop vécu pour voir ce que je vois :
Je ne redoute pas la peine ;
Mais je crains le manque de foi.

LXXVI.

Beautés & fruits de l'amour pur.

Air : *Folies d'Espagne.*

DIS-moi, dis-moi, homme trop téméraire,
D'où vient que tu combats le pur amour ?
Tes yeux bleſſés de ſa vive lumiere
Préférent la nuit ſombre à ce beau jour.

O terre ! ô Ciel ! ô Puiſſance Infinie !
Oppoſez-vous à cet audacieux,
Qui prend pour l'objet de ſa raillerie
Cet amour qui fait le bonheur des Cieux.

O vérité ! diſſipe ce menſonge ;
Fais briller ta clarté dans tout ſon jour :
Tout ce qu'on voit paſſera comme un ſonge :
Tu ſeras éternel, ô pur amour.

La vérité, dit Jéſus-Chriſt, demeure ;
Tout le reſte doit paſſer quelque jour :
Aveugle, il faut toi-même que tu meures ;
Il ne reſtera que le pur amour.

L'amour, la vérité ſont même choſe ;
Le Saint Eſprit les réunit en ſoi :
Eſprit qui de tout bien êtes la cauſe,
Enſeignez-nous votre amoureuſe loi.

La loi d'amour fait qu'on ſe hait ſoi-même,
Et qu'on paſſe dans le Souverain Bien,
Qu'on ne voit plus que la Beauté ſuprême ;
Et que le reſte ne paroît plus rien.

Le pur amour ne ſouffre aucun mélange ;
Il eſt ſi net, ſi dégagé de tout :
Le pur amour en ſoi-même nous change :
L'amour atteint de l'un à l'autre bout.

Le pur amour eſt vaſte, il eſt immenſe ;
Rien ne peut le borner ni retrécir :
L'amour pur eſt la céleſte ſcience ;
Heureux le cœur qu'il a daigné choiſir.

Pour trône amour choiſit le cœur fidéle ;
Il établit là ſans fin ſon ſéjour,
Rend le cœur pur & l'ame toute belle :
Tous biens nous viennent enfin de l'amour.

O pur amour, ſi je pouvois décrire
Tous les effets que tu produis en nous !
Douce langueur, agréable martyre,
Amour, amour, que tes tourmens ſont doux !

De tes beautés l'ame paſſionnée,
Ne ſauroit plus rien eſtimer que toi :
A tes vouloirs elle eſt abandonnée,
Mépriſant tout hors l'amoureuſe loi.

Si je pouvois à tous faire connoître
Le bonheur de ne vivre que d'amour,
De le choiſir pour docteur & pour maître ;
On lui feroit inceſſamment la cour.

Homme créé pour aimer l'amour même,
Tu lui dérobes ſans ceſſe ton cœur :
Loin d'être heureux, ton malheur eſt extrême ;
Hors l'amour pur, il n'eſt point de bonheur.



LXXVII.

Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.

AIR : *Tout eſt en feu ſur la terre & l'onde.*

AMOUR, comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix ?
Chacun me dit qu'à toi l'on veut tendre :
Nul ne s'aſſujettit à tes loix.
Amour comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix.

Mourir à tout, bleſſe la nature :
On aime mieux vivre en liberté.
Si cette mort ſouvent paroit dure,
Ce n'eſt qu'à la propre volonté.
Mourir à tout, bleſſe la nature :
On aime mieux vivre en liberté.

La liberté n'eſt qu'un eſclavage,
Lorſque la mort ne la produit pas :
Mais en Jéſus on a l'avantage
D'être libre juſques au trépas.
La liberté n'eſt qu'un eſclavage,
Lorſque la mort ne la produit pas.

Lorſque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens !
Aucun chagrin pour le cœur qui l'aime,
S'il fait ſes plaiſirs de ſes tourmens.
Lorſque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens!

Pour les plaiſirs qu'on goûte ſur terre,
Ils ſont de fades amuſemens :
On ne trouve pas ce qu'on eſpere ;
Et tous les déſirs ſont décevans.

Pour les plaifirs qu'on goûte fur terre,
Ils font de fades amufemens.

En aimant Dieu que l'ame eft contente!
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut:
En poffédant plus que fon attente,
Son défir n'eft jamais en défaut.
En aimant Dieu que l'ame eft contente!
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut.

Suivons tous l'aimable deftinée
Où nous invite le pur amour:
Les douleurs où l'ame eft condamnée,
Font qu'elle goûte un plus heureux jour.
Suivons tous l'aimable deftinée
Où nous invite le pur amour.

L'Amour eft plein de délicateffe;
Il eft jaloux du cœur de l'amant,
Lui pardonnant même fa foibleffe
S'il fait l'aimer d'un amour conftant.
L'Amour eft plein de délicateffe;
Il eft jaloux du cœur de l'amant.

A fon amour Dieu toujours fidéle,
Défire un jufte retour du cœur
Pour l'unir à foi lorfqu'il l'appelle:
Ah! qu'il eft un puiffant exacteur!
A fon amour Dieu toujours fidéle,
Défire un jufte retour du cœur.

S'il nous faifoit fouffrir quelque chofe,
Il a bien plus fouffert le premier:
De fes douleurs nous fommes la caufe;
Notre retour ne peut être entier.
S'il nous faifoit fouffrir quelque chofe,
Il a bien plus fouffert le premier.



SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXVIII.

N'aimer que Dieu.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer;* ou, *On dit qu'amour eſt ſi charmant.*

QUE puis-je vouloir dans les Cieux !
Ah ! que mon cœur eſt amoureux !
Qui peut me rendre bienheureux
Que mon Dieu ſeul aimable ?
Ah ! que mon cœur eſt amoureux
D'un objet adorable !

C'eſt lui qui fait tout mon bonheur;
Ah ! qu'il ſait bien remplir mon cœur !
Quoique ſans aucune douceur,
Je ſuis pourtant contente.
Ah ! qu'il ſait bien remplir mon cœur
Par de-là ſon attente !

J'appartiens en propre à mon Roi;
Ah ! mon Époux eſt tout à moi :
Je ſuis ſon amoureuſe loi ;
Il poſſéde mon ame.
Ah ! mon Époux eſt tout à moi :
Qu'agréable eſt ſa flamme !

Rien ne me paroît plus charmant
Que d'être à Dieu parfaitement :

Nous ſommes dans l'aveuglement
De vouloir autre choſe,
Que d'être à Dieu parfaitement,
Qu'en lui le cœur repoſe.

C'eſt lui qui m'a comblé de bien;
C'eſt lui qui briſe mon lien :
Je le veux, ou je ne veux rien;
Il eſt le bien ſuprême.
Je le veux, ou je ne veux rien :
Enfin c'eſt lui que j'aime.

C'eſt mon Dieu, c'eſt mon Créateur;
Il eſt le repos de mon cœur :
Je trouve en lui de la largeur:
Et l'immenſité méme.
Il eſt le repos de mon cœur :
Il eſt tout ce que j'aime.

LXXIX.

Adorer Dieu en ſes créatures.

AIR : *Mon cher troupeau.*

VOUS en qui mon eſpoir ſe fonde,
Objet de mes vœux les plus doux,
De tout ce qu'on voit dans le monde,
Je ne ſaurois aimer que vous.

Quand je vois ces belles campagnes,
Ces prés peints de mille couleurs,
Ces vallons, ces hautes montagnes,
Ces parterres ſemés de fleurs;

Et du Ciel la voûte azurée,
Du Soleil la vive clarté,
Sa démarche ſi meſurée;
J'adore en eux votre beauté.

Digne Objet des plus pures flammes
Seigneur, en qui tout eſt charmant,
Vous brillez bien plus dans nos ames
Que le Soleil au firmament.

Quand je vois cette onde ſi pure
Couler avec tant de douceur,
Je dis : l'Auteur de la nature
Gliſſe ainſi ſa grace en mon cœur.

Quand j'entends gronder le tonnerre
Deſſus la tête des mortels,
Je dis : Ah ! que votre colere
Doit effrayer les criminels !

Seigneur, dont mon ame eſt ravie,
Vous renfermez tous les tréſors ;
A vous ſeul je ſuis aſſervie,
Ne rebutez pas mes tranſports.

Tout ce que je vois dans le monde,
Loin de vous être comparé,
S'enfuit & coule comme l'onde ;
Rien d'ici-bas n'eſt aſſuré.

Délice des plus belles ames,
Vous donnez un fleuve de paix ;
Elles goûtent de douces flammes,
Qui rempliſſent tous leurs ſouhaits.

Être Divin que je révére,
Vos attraits ſont doux & puiſſans,
Vous avez la bonté d'un Pere :
Avons-nous l'amour des Enfans !



LXXX.

LXXX.

Nul mérite de l'homme devant Dieu.

AIR: *Les folies d'Espagne*; ou, *La jeune Iris.*

TIREZ, Seigneur, tirez-moi de moi-même,
Que je sois toute à mon divin Époux:
Faites bien plus; que votre amour extrême
Me transforme & me perde toute en vous.

Qu'il ne reste de moi aucune trace,
Et que je sois comme ce qui n'est plus:
Ce doit être l'œuvre de votre grace;
Mon travail pour le faire est superflu.

C'est en vos mains que je remets mon ame,
Faites-en selon votre volonté;
Allumez en moi cette douce flamme,
Qui ne se nourrit que de vérité.

La vérité doit me changer de forme,
Et me remettre en mon premier néant:
Elle doit détruire en moi le vieil-homme
Me rendant petite ainsi qu'un enfant.

La vérité me tirant de moi-même,
Me tire aussi de ma premiere erreur;
Me faisant voir que c'est un mal extrême
D'usurper à Dieu l'être & la grandeur.

Dans mon néant, sans en savoir la cause,
Je suis vide, & je ne dérobe rien:
Le rien ne possédant aucune chose,
Ne pourroit s'attribuer aucun bien.

Si les voleurs qui dérobent les hommes,
Sont punis d'un terrible châtiment;
Quels châtimens pour tous tant que nous sommes,
Qui dérobons sans cesse au Tout-puissant?

Je crois que Jésus-Christ sur le Calvaire
Voulut expirer entre deux voleurs,
Afin de satisfaire à Dieu son Pere
Pour les crimes de tant d'usurpateurs.

Dieu pardonne aisément au misérable
Lorsqu'il est touché d'un vrai repentir:
Qu'il châtiera l'audacieux coupable,
Qui vante un mérite qu'on doit punir!

LXXXI.

Recourir à Dieu dans les calamités publiques. Se contenter dans le contentement de Dieu.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

SEIGNEUR, remporte la victoire;
Je la demande pour ta gloire,
Sans égard à nos intérêts.
Je veux qu'en tout ta volonté se fasse;
Je respecte tes saints décrets;
Sans contredire à tes arrêts,
Ne peut-on pas demander grace?

Vois le mal qui nous environne;
Que notre ennemi se couronne
De ces lauriers qui te sont dûs;
Vois qu'en secret il usurpe ta gloire:
Que ses desseins soient confondus.
Sans toi nous sommes tous perdus:
Remporte par nous la victoire.

Ton Nom sera dans notre bouche
Le soir quand le Soleil se couche;
Le matin prévenant le jour
Nous te rendrons des graces immortelles,
Faisant retentir tour-à-tour
Les cantiques de ton amour,
Racontant à tous tes merveilles.

Ta gloire, ô Monarque Suprême
Se renferme tout en toi-même
Sans besoin d'encens ni d'autels.
Que j'admire ta sainte suffisance!
Que tant de plaisirs éternels
Te font voir le Dieu des mortels
Comparés à leur indigence!

Quoique sans besoin de personne,
Tu veux nos cœurs, & qu'on s'adonne
A remplit le juste devoir
Que nous prescrit ta loi toute adorable:
Toi seul en donnes le pouvoir,
Toi seul en donnes le vouloir:
Qui ne la suit se rend coupable.

Je ne désire ni n'espere,
Je suis content de ma misere;
Seigneur, tu m'en parois plus grand:
Je n'en demande pas la délivrance;
L'immuable contentement
Que tu goûtes incessamment,
Me fait aimer mon impuissance.

LXXXII.

Ne se plaire que dans la volonté de Dieu.

AIR: *La jeune Iris*; ou, *Les folies d'Espagne.*

JE crains souvent, Amour, de te déplaire;
Je ne crains point les tourmens ni les feux:
Le châtiment, ni même le salaire,
Ne peut me rendre heureux ni malheureux.

Ton seul vouloir fait mon bien ou ma peine;
C'est lui qui gouverne en tout tems mon sort:
Te suivre ou non, Volonté Souveraine
Fait ou ma vie, ou ma cruelle mort.

Dieu tout-puiſſant, ah ! fais que je la ſuive !
Je m'abandonne à tes divins arrêts :
S'il faut mourir, ſi tu veux que je vive ;
Je me ſoumets en tout à tes décrets.

Ordonne, ô mon Dieu, de ma deſtinée
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité :
Je ſerai la victime fortunée
Si je ſuis celle de ton équité.

Propre intérêt, ſois banni de nos ames ;
N'enviſageons que le vouloir divin :
La juſtice n'a que de douces flammes
Pour qui n'aime que le Bien Souverain.

LXXXIII.

Se plaire dans le bonheur & dans la volonté de Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

TU feras toujours bienheureux,
Et toujours ſemblable à toi-même,
Toujours ſaint, toujours glorieux ;
Toujours la puiſſance ſuprême
Se ſoutiendra dedans tes mains
Pour perdre ou ſauver les humains.

C'eſt ce qui fait tout mon plaiſir
Sans m'intéreſſer pour moi-même :
Je ne puis former de déſir
Qu'afin qu'on t'honore & qu'on t'aime :
C'eſt là mon ſeul contentement
Le reſte m'eſt indifférent.

On ne te connoit point aſſez,
O Majeſté toute adorable.
Nos biens préſens, nos maux paſſés
Nous rendent vers toi redevables :

Sans y faire d'attention
Nous ſuivons notre paſſion.

Quand je contemple ta grandeur,
Je ſuis dans un profond ſilence;
J'apperçois de loin ta hauteur,
Et je ſens bien mon indigence;
Mais je me complais au-dedans
De mon rien, te voyant ſi grand.

Si je pouvois m'anéantir,
Et te rendre mille louanges,
De bon cœur je veux conſentir
Aux maux, aux peines plus étranges:
Mon tourment deviendra mon bien,
S'il peut plaire à mon Souverain.

Je ne ſais plus ce que je dis,
Devant toi je perds la parole;
Tous mes eſprits ſont interdits,
Le diſcours me paroît frivole:
Qui peut te louer dignement?
Toi ſeul, ô mon céleſte Amant.

Béni toi donc dedans mon cœur;
Toi ſeul, ô Seigneur! le peux faire.
Je n'ai ni force ni vigueur;
Tu pourrois en moi te complaire.
J'adhére à ce contentement
Dont tu jouis inceſſamment.

Rien ne peut le diminuer
Toujours conſtant, vaſte, immuable;
Car de te connoître & t'aimer
Eſt un plaiſir pur & durable,
Et qui ſans ſortir de ton ſein
Eſt immenſe autant qu'il eſt ſaint.

Adorable Objet de ma foi,
Tu ſais que dès ma tendre enfance
Je me repoſais tout en toi,
Me laiſſant à ta providence,

De même qu'un petit enfant,
Qui se sent foible & dépendant.

Tu me conduisis par la main
Tout ainsi qu'une tendre mere;
Tu me menois dans mon chemin,
Et m'enseignois comme un bon pere.
Fais-donc, mon Seigneur, qu'aujourd'hui
Je trouve en toi le même appui.

LXXXIV.

Silence intérieur dans la présence de Dieu.

Air nouveau.

Vous, pensers importuns, laissez-nous en repos:
Vous ne faites qu'agrir les peines que j'endure:
Que vous venez mal à propos
Avec vos vaines impostures!

Laissez mon cœur en paix dans ces heureux momens
Où je suis à l'écart avec ce Dieu que j'aime:
Vous troublez les contentemens
D'une félicité suprême.

Cessez fantômes vains, inutiles soupirs;
Ne venez point troubler cet adorable calme,
Qui n'admet même aucun désir:
Que rien n'approche de mon ame!

L'esprit pur ne sauroit souffrir un souvenir;
Toute espece ternit cette glace si pure:
Objets que je ne puis bannir,
Vous me mettez à la torture.

Dieu saint & pur Esprit ne sauroit vous souffrir:
Que son essence est simple, & tout objet muable!
O glace qu'un rien peut ternir!
Et que ce rien m'est dommageable!

O vaste nudité, trop admirable nuit,
Immense Déité, vous profondes ténèbres !
Abîme où se perd notre esprit,
Et qu'au ciel les Anges célébrent!

Abîme dont le fond ne se peut pénétrer !
Lorsque plus on s'y perd, plus il paroît immense:
On ne peut que vous adorer,
Et s'abîmer en votre essence.

Qui peut parler de vous, ne vous a point compris;
Il se forme au-dedans certaine fausse image:
Qui vous découvre est si surpris,
Qu'il ne peut rien voir davantage.

LXXXV.

Le MOI *disparu devant le Tout de Dieu.*

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu ! vous êtes mon salut:
Je n'en saurois désirer d'autre;
Je ne puis avoir d'autre but,
Quand ce seroit pour être Apôtre:
Votre gloire & votre bonheur
Feront le repos de mon cœur.

Bien que je ne sois qu'un néant,
Revêtu de toute misere,
Le plaisir de vous voir si grand
Mes maux & ma douleur tempere;
Trop contente de vous voir Dieu,
Et moi d'être jettée au feu.

Non; misere, sans m'affliger
Laisse-moi voir l'Être Supréme:
Vaux-je la peine de songer
Pour un seul instant à moi-même?

Mon Seigneur eſt ſaint, glorieux;
Sur le reſte fermons les yeux.

En m'immolant à ſon honneur,
J'abandonne ma deſtinée:
Sa gloire m'eſt une faveur,
Quand bien il m'auroit condamnée;
Ne pouvant rien vouloir pour moi
Que ce qui peut plaire à mon Roi.

Divin centre de mon repos,
Souveraine Béatitude,
Je trouve en vous ce qu'il me faut,
Mon bonheur & ma quiétude:
Plus tout manque, plus je ſuis bien;
Votre Tout ſuffit à mon rien.

Déplore qui voudra ſes maux;
Les miens ne me font plus de peine;
Mon cœur ſe plaît dans les travaux:
Car cette Bonté Souveraine
Partage toujours juſtement
Le bonheur & le châtiment.

Je découvre depuis longtems
Que le bonheur ſuit la penſée:
Si je mets mes contentemens
Dedans quelque choſe créée;
Sitôt qu'elle fait mon plaiſir,
Elle émeut auſſi mon déſir.

Si je ne trouvois hors de moi
Aucun bien qui me ſatisfaſſe,
Si je me rapporte à la foi,
Mon bonheur a changé de face;
Et le tournant tout au-dedans
J'y trouve mes contentemens.

Mais ſi d'un amour épuré
Je remonte à mon origine,
Mon bonheur ſe trouve aſſuré
Dans l'Eſſence pure & divine:

Je trouve mon contentement
Dans ce qu'il eſt uniquement.

En m'abîmant dans ce grand Tout,
Je ſuis étrangere à moi-même;
Je vais de l'un à l'autre bout,
Sans rien voir que le Bien Suprême:
Car étant comme n'étant plus
Tout le reſte m'eſt ſuperflu.

Adorable Objet de ma foi,
En qui mon ame eſt abîmée,
Vous avez rejetté ce MOI;
Parce que vous m'avez aimée:
Il n'y a plus de liaiſon,
Le MOI fut mon averſion.

Vous êtes le ſeul Saint, Seigneur,
L'ame me ſemble diſparue:
Vous poſſédez ſeul la grandeur;
Et la vérité toute nue
Ne laiſſe rien appercevoir
Que votre Souverain vouloir.

Quoique chacun m'ait en horreur
Et me reproche ma miſere,
Je ne penſe qu'à votre honneur;
Le reſte ne me touche guere:
Je ne voudrois pas ſeulement
Me regarder un ſeul moment.

Dieu, mon être, mon ſeul ſoutien,
Mon unique béatitude,
Dieu mon ſeul principe & ma fin,
Doux centre de ma quiétude,
Je ne verrai jamais que vous,
Sur moi lancez votre courroux.

LXXXVI.

Adorer le Tout de Dieu dans notre néant.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

VOUS êtes juſte & ſaint, grand, imuable, imenſe;
Je ſuis foible & petit, ſujet au changement:
C'eſt l'effet de votre excellence,
Qui m'abîme dans mon néant.

Vous êtes la bonté; moi la même miſere:
Plus je vous vois parfait, & plus j'en ſuis charmé:
Que ce contraſte eſt néceſſaire!
Vous en êtes bien plus aimé.

Je vois votre grandeur, mon extrême baſſeſſe;
Mon impuiſſance avec votre divin pouvoir:
Ce qui me remplit d'allégreſſe,
Et renferme en vous mon eſpoir.

Comparant ma raiſon avec votre Sageſſe,
Je vois que je ne ſuis qu'un fou, qu'un inſenſé:
J'adore dedans ma baſſeſſe
Ce Tout dont je ſuis ſurpaſſé.

Tant de perfections que je ne puis comprendre,
M'ôtent les ſentimens, les penſers, les diſcours:
Et ce que vous daignez m'apprendre,
Eſt ſurpaſſé par mes amours.

Votre gloire eſt ſans fin, votre pouvoir ſans borne;
Toujours indépendant vous commandez à tous:
Votre Juſtice eſt toute bonne;
Qui peut ſoutenir ſon courroux?

Elle fait mille biens à l'ame anéantie;
Puniſſant fortement l'eſprit audacieux:
Si mon ame eſt aſſujettie,
Elle rend mon ſort glorieux.

Je me perds, mon Seigneur, dans cette mer imenſe
De grandeur, de beauté, de puiſſance & d'amour:
Je demeure dans l'ignorance
Aveuglé par un trop grand jour.

Je veux vous célébrer par un profond ſilence,
O gloire de mon Dieu, ſuprême Majeſté,
O ſouveraine indépendance,
Pur amour, ſimple vérité!

Le langage eſt trop bas, les diſcours trop frivoles;
Quand on a bien parlé l'on voit qu'on ne dit rien:
Ah! ceſſez, ceſſez mes paroles;
Ceſſez pour aimer ce ſeul bien.

Je ne veux plus qu'aimer; je laiſſe tout le reſte:
Que ne ſuis-je perdu dedans ce chaſte amour!
Ah! ſans ce MOI que je déteſte,
Je ne paroitrois plus au jour.

LXXXVII.

Fidélité de Dieu en ſes promeſſes.

AIR: *Ces prés, ces bois;* ou, *La jeune Iris.*

L'AME.

MON Seigneur eſt ce témoin ſi fidéle,
Qui pénétre juſqu'au fond de nos cœurs;
Qui nous aime d'une amour éternelle,
Et qui doit finir un jour nos douleurs.

Oui je le crois fondé ſur ta promeſſe,
Tu ne lairras point toujours ton enfant,
Accablé de douleur & de triſteſſe;
Tu l'en retireras d'un bras puiſſant.

NOTRE SEIGNEUR.

Pour des momens je t'ai caché ma face,
Pour des momens j'ai montré mon courroux:
Mais pour jamais je vais te faire grace;
Et mes bienfais ſurpaſſeront mes coups.

Si je t'ai pour un tems abandonnée,
Si j'ai fait voir mon indignation;
Te conſolant un grand nombre d'années,
Je te ferai voir ma compaſſion.

Pauvre qui fus pour un tems déſolée,
De flots battue, & dans l'affliction!
Bientôt, bientôt tu ſeras conſolée:
Je viens enfin rebâtir ta maiſon.

Je veux commencer d'aſſembler les pierres
Que je veux poſer dans les fondemens:
Si je parus rebuter tes prieres,
Vois quels doivent être ces bâtimens.

Je bâtirai de ſaphirs & de marbres,
Je n'épargne rien pour leur ornement;
J'y veux faire un rampart entouré d'arbres:
Tu trouveras là ton contentement.

Tes portes ſont de pierre ciſelée,
Tes fenêtres d'un criſtal épuré:
Vois à préſent, ô pauvre déſolée,
Si pour ce bien on a trop enduré.

Tous tes enfans, raſſemblés par moi-même,
Seront inſtruits de l'Eſprit du Seigneur:
Ils ſauront tous comme je veux qu'on m'aime,
Etant les délices du Créateur.

Je t'avois dit dans tes jeunes années,
Que j'amènerois, pour les joindre à toi,
Des habitans des terres éloignées,
Qui n'étoient point encore unis à moi.

Je te dis que les armes préparées
Pour te bleſſer, ne t'approcheront point:

Quand je t'aurai des méchans féparée,
Par toi tes enfans me feront conjoints.

N'avois-je pas accompli ma promeffe,
Je l'accomplirai plus parfaitement :
Je viens bientôt effacer ta trifteffe,
Changeant ta douleur en contentement.

L'AME.

Divin Amour, que je fuis redevable
A tes bontés, ah ! fechez-vous mes pleurs !
Ce Dieu dont l'amour eft incomparable,
A pris pitié de mes triftes langueurs.

Que te rendrai-je, ô Seigneur de ma vie
Pour tant de biens reçus de tes bontés ?
Je veux être pour jamais affervie,
Avec mès enfans, à tes volontés.

LXXXVIII.

Afpiration à l'union divine.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

QUI me donnera, cher Époux,
Comme à la colombe des aîles !
Afin que je vole vers vous ;
Que mes amours toujours fidéles
S'écoulent à chaque moment
Dedans le divin Océan.

Que là je ne paroiffe plus ;
Que cachée à toute la terre
Je participe à ce reflux
De l'Efprit, du Fils & du Pere ;
Que l'adorable Trinité
Me confume en fon unité.

Mon cœur charmé de vos beautés,
Digne Objet de mon efpérance,
Tout rempli de vos vérités,
Éprouve une forte tendance;
Qui le pouffe rapidement,
Pour le perdre en ce cher Amant.

Le cerf pourfuivi du chaffeur,
Et qui court à perte d'haleine,
Défire avec bien moins d'ardeur
De rencontrer une fontaine,
Que mon cœur à chaque moment
De s'unir à ce Dieu vivant.

A ce Dieu tout-puiffant & fort,
A cet Amour, fource de vie.
Sans lui je ferois dans la mort;
Et par lui j'en fuis affranchie:
C'eft lui qui brife mes liens;
Il eft l'auteur de tous mes biens.

Je ne faurois affez l'aimer:
Que je fouffre de ma foibleffe!
Qui m'empêche de m'abîmer
Dans cette divine Sageffe:
Ah! Seigneur étendez mon cœur,
Daignez accroître fon ardeur!

Que je vous aime purement;
Qu'infiniment loin de moi-même,
Je n'aie plus de mouvement
Que celui du Vouloir Suprême:
Enfin que je ne vive plus,
Si je ne vis en mon Jéfus!



LXXXIX.

Défir de la mort.

AIR : *Les folies d'Efpagne.*

O Mort, ô mort ! pour qui mon cœur foupire,
O mort pour moi pleine de tant d'appas,
Lorfque tu fuis celui qui te défire,
Pour qui te craint tu redoubles tes pas.

Tu t'éloignes du cœur qui te demande,
Cruelle & fourde aux pleurs de tes amans;
Tu moiffonnes celui qui t'appréhende :
Pour moi tu n'as que des retardemens.

Je meurs pour toi, je te trouve fi belle ;
Je te cherche fans ceffe en tous les lieux:
Toujours perfide & toujours infidelle,
Quand je te tiens, tu t'échappe à mes yeux.

O mort ! ô mort ! que je te trouve aimable !
Qui peut te craindre, ne te connoit pas :
Que ton heure eft une heure délectable
Pour celui qui n'afpire qu'au trépas !

Pourquoi te peindre affreufe & décharnée ?
Toi dont la beauté ravit tous les fens,
Toi qui fixes l'heureufe deftinée
Et nous combles de plaifirs innocens.

Si ta beauté nous étoit mieux connue,
Loin de te fuir, on iroit te cherchant:
Lorfqu'elle fe préfente à notre vue,
Tu ravis tout par ton charme puiffant.

On devroit bien plutôt t'appeller vie,
Puifque la vie eft une horrible mort:
C'eft toi qui rompt nos fers & nous délie
Par un puiffant & favoureux effort.

C'eſt toi qui comble nos cœurs de délices,
Et change en jour nos plus affreuſes nuits,
C'eſt toi qui détruit chez nous tous les vices
Enfin c'eſt toi qui finit nos ennuis.

X C.

Sentimens d'une ame pénitente.

AIR : *Mon cœur eſt accablé.*

(*a*)PLONGÉ depuis longtems dans les plus noires nuits
Des plus fortes douleurs, des plus cuiſans ennuis
Dont l'ame d'un mortel peut jamais être atteinte,
O Juge Souverain des hommes & des Rois,
Un pécheur t'adreſſe ſans crainte
Les triſtes accens de ſa voix.

O Seigneur tout-puiſſant dont la douce bonté
Régle & conduit mes pas ſelon ta volonté,
Fais que mon oraiſon juſqu'à ton trône arrive
Que ma plainte fléchiſſe à la fin ta rigueur:
Prêtant une oreille attentive,
Par ta grace ouvre-moi ton cœur.

Je ſais bien, je ſais bien, ô Monarque des Cieux
Que je demande un don bien grand, bien précieux;
Et mon iniquité mérite le ſupplice:
Mais ſi dans ta rigueur tu comptes avec nous,
Et dans ton exacte juſtice,
Qui peut ſoutenir ton courroux!

Par toi, par ta bonté je ſerai détaché
De ces horribles fers où me tient le péché,
Dont les fers de mon corps ſont le juſte ſupplice.
Quoiqu'indigne j'aſpire à voir un ſi beau jour:
Mon cœur eſt l'abîme du vice;
Mais le tien en eſt un d'amour.

(*a*) *Du Pſ. 129. de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

XCI.

XCI.

Diverſité du ſort des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.

AIR : *Ceſſez, il doit ſentir.*

VOULEZ-vous m'accabler des plus vives douleurs,
Vous, à qui je ſuis ſans reſerve ?
N'êtez-vous pas content de nos derniers malheurs ?
N'eſt-il donc plus pour moi de trêve ?
Mon eſprit & mon corps ſuccombent ſous vos coups :
Traitez-vous donc ainſi ceux qui ſont tout à vous !

Vous comblez de bienfaits vos plus grands ennemis :
Pour qui reſervez-vous les peines ?
Les ennuis, les travaux ſont donc pour vos amis
Qui ſe plaiſent dedans vos chaînes !
Vous n'avez pour ceux-ci que mépris, que rigueurs ;
Et pour vos ennemis ſont toutes les faveurs.

Je ne puis cependant qu'adorer vos décrets ;
Je m'y livre ſans répugnance :
Mon orgueil ne veut point pénétrer vos ſecrets ;
Ma force eſt dans ma patience.
Quand l'Amour aura-t-il épuiſé ſa rigueur ?
Et quand me direz-vous ? J'accepte enfin ton cœur.

Vous l'aviez accepté jadis, ce pauvre cœur,
Vous l'aviez fait tendre & fidéle :
Peut-on vous demander qui cauſa ſon malheur
Que vous le traitez en rebelle ?
Je ſens, ô mon Seigneur, malgré votre courroux,
Que ce cœur affligé tout entier eſt à vous.

Qu'eſt devenu l'amour dont vous l'aviez flatté ?
Quoiqu'il ſoit à vous ſans partage,

Vous détournez de lui votre ancienne bonté,
Pour le reduire en esclavage :
Vous l'aviez retiré de la captivité
Et vous l'aviez remis en pleine liberté.

Dites-moi, mon Seigneur, pour être malheureux,
Devant vous est-on plus coupable ?
Celui qui passe ici pour grand, & pour heureux,
Est-il par là plus équitable ?
Hélas ! hélas ! mes pieds sont presque chancelans
Quand je vois le bonheur de l'impie & des grands.

Retirez-vous de moi, souvenir outrageant
Pour les serviteurs de mon Maître ;
Son joug & son fardeau n'ont rien de surchargeant
Pour ceux qui le savent connoître :
Pour les méchans les biens, & pour les siens les maux ;
Sa main couronnera des Élus les travaux.

Il afflige, il punit ; mais ce n'est qu'ici bas :
Il semble oublier ce qu'il aime.
L'impie éprouvera bien après son trépas
Le poids de la justice même ;
Et le juste en goûtant les célestes douceurs,
Se croira trop paié de toutes ses douleurs.

XCII.

Abandon à Dieu dans les peines intérieures.

Air : *Vous serez les témoins.*

Vous serez les témoins de l'ennui qui me presse
Vous qui l'êtes de mon amour,
Et vous raconterez un jour
Mes larmes, mes travaux, ma langueur, ma tendresse.

Mon esprit & mon cœur plein de douleur extrême
Ne trouve aucun soulagement :

Ce Dieu que j'aime uniquement
Semble ignorer, hélas ! que je souffre & que j'aime.

Quand je suis pénétré de mortelles atteintes
Je ne veux pas me soulager
S'il cesse de me protéger;
Taisez-vous mes soupirs, mes larmes & mes plaintes.

Taisez-vous, ma raison, mes plaintes & mes larmes :
Dieu mérite trop mon tourment.
S'il ne daigne pas seulement
M'écouter, adorons sa justice & ses charmes.

M'exposant à tes coups, grand Dieu que je révére,
Je me livre à ton bras puissant,
Et veux chanter en expirant:
Je meurs par ton amour & non par ta colere.

XCIII.

Recourir à Dieu dans ses peines.

AIR : *Léandre ;* ou, *On ne vit plus.*

(a) MON Dieu, mon Dieu regarde-moi ;
Ah ! tu m'abandonne à l'orage !
Dedans les maux où je me vois,
Mes cris par leur triste langage
Te font entendre mes douleurs ;
Ne t'éloigne pas de mes pleurs.

En un si rude traitement
J'adore ta main paternelle :
Seigneur, qui fais tout justement,
Fais que mon cœur te soit fidéle,
Toi qui me donnes tous les jours
Un si mémorable secours.

(a) *Du Pseaume 21. de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

J'ai vu finir par tes bontés,
T'invoquant, ma rude fouffrance;
De toutes mes calamités
J'ai reffenti la délivrance:
Tu récompenfas bien ma foi
Quand je mis mon efpoir en toi.

Dans ma plus vive affliction
Je t'ai fait ma plainte innocente:
J'ai fenti la protection
De ta grace toujours puiffante:
Mon efpoir n'eft point confondu
Car tu m'as toujours répondu.

Pourquoi ne m'exauces-tu point?
Je fuis un ver, non pas un homme.
Le mépris à la peine eft joint,
Et jamais prefque on ne me nomme
Qu'en des termes injurieux;
On rit de moi-même à mes yeux.

Que Dieu, difent-ils hautement,
Le délivre de fon martyre:
Il efpere en lui feulement;
Qu'aujourd'hui fa main le retire
D'une dure & honteufe mort,
S'il eft vrai qu'il l'aime fi fort.

Adorable Objet de ma foi,
Dès que j'étois à la mammelle
Je mis mon efpérance en toi:
C'eft toi dont la main paternelle
M'a tiré d'un affreux néant;
Je dois bénir ton bras puiffant.

Le fein de ton divin amour
Fut mon afile favorable
Sitôt que je reçus le jour;
Que ton foutien foit immuable!
Ne me quitte pas aujourd'hui
Puifque toi feul es mon appui.

XCIV.

Suivre JÉSUS *souffrant.*

AIR : *Ah ! que l'amour paroît charmant ;* ou , *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

QUE le monde eſt un grand abus !
Ah ! je n'aime que mon Jéſus ;
Tout le reſte m'eſt ſuperflu :
C'eſt mon centre & ma vie.
Ah ! je n'aime que mon Jéſus :
Son amour m'a ravie.

C'eſt lui qui m'aima le premier ;
Ah ! je m'y livre tout entier :
Il me conduit par le ſentier
De douleurs , de ſouffrance.
Ah ! je m'y livre tout entier :
Il eſt ma patience.

Tout ce qu'il a ſouffert pour moi ,
Ah ! ne permet pas à ma foi
De rien voir ſi ce n'eſt mon Roi ,
Frappé , percé d'épines.
La croix eſt aux yeux de ma foi
Une route divine.

Suivons Jéſus par la douleur ,
Par les mépris , par la langueur ;
Par ſa bonté pour le pécheur ,
(*a*) Mourons ſur le Calvaire :
Suivons Jéſus par la douleur :
C'eſt notre unique affaire.

Il s'eſt fait bien petit pour nous :
Ah ! ſuivons cet aimable Époux :

(*a*) *Peut-être* mourant.

Il préféra l'amer au doux ;
Je dois faire de même.
Ah ! suivons cet aimable Époux,
D'une souplesse extrême.

Il nous conduit en cent façons ;
Il nous fait changer de leçon
Pour éprouver notre abandon,
Et voir notre souplesse.
Il nous fait changer de leçon :
Sa grace est la maîtresse.

Il est mon Seigneur & mon Dieu ;
Ah ! je le veux suivre en tout lieu :
Qu'il me consume de son feu,
Et m'absorbe en lui-même !
Ah ! je le veux suivre en tout lieu :
J'ose croire qu'il m'aime.

X C V.

L'amour se mesure à la souffrance.

AIR : *Vous brillez seul dans ces retraites.*

SI je me plains de la souffrance,
Si je présume avoir jamais souffert,
Indigne de votre clémence,
Je me crois digne de l'Enfer.

Je le dois dire en conscience,
Le peu que j'ai souffert pour vous, mon Dieu,
N'étoit qu'une vaine apparence :
Que doit-on juger de mon feu ?

L'amour se mesure à nos peines :
Que mon amour, hélas ! paroît léger !
Prenez tout le sang de mes veines,
C'est trop peu ; daignez vous venger.

Peut-être a-t-on cru dans le monde,
Que j'avois fouffert quelque déplaifir :
Je dois, ô Bonté fans feconde,
Avouer quel eft mon défir.

Il eft de faire à tous connoître,
Que ce n'étoit qu'une ombre de tourmens :
Voyez ce qu'a fouffert mon Maître ;
C'eft le Roi de tous les amans.

Toute douleur paroît extrême
Aux foibles yeux de notre propre amour :
Mais Dieu n'en juge pas de même,
La voyant dans un autre jour.

XCVI.

L'amour adoucit les peines.

Air : *Vous brillez feul dans ces retraites.*

Je fais les maux où je me livre,
En adorant la beauté que je fers :
Mais j'aime mieux ceffer de vivre,
Que de brifer de fi beaux fers.

Quelques rudes que foient les chaines,
Que vous faites porter à vos amans,
Je ne les compte pas pour peines ;
Et j'en fais mes contentemens.

Seigneur, celui qui vous poffède
Regarde comme biens les plus grands maux :
Ils portent en eux leur remède ;
L'amour pur rend doux les travaux.

Que votre joug paroît aimable
Au cœur que votre amour fait enflammer !
Et qui le trouve infupportable,
Ignore comme on doit aimer.

Avec vous j'aime la fouffrance;
Sans vous mon cœur ne goûte aucun plaifir:
L'amour vous fuit fans réfiftance,
Dans le plus affreux déplaifir.

Je cours aux bords des précipices,
Et je vois les flots mutinés fans peur;
Je ris au milieu des fupplices:
C'eft encor trop peu pour mon cœur.

Souffrir, mourir pour ce qu'on aime,
Fais préférer la terre méme aux Cieux:
Car la douleur la plus extrême,
Eft un feftin délicieux.

XCVII.

Sur le même fujet.

AIR : *Le chercherai-je en vain?*

LE chercherai-je en vain, que faut-il que je penfe?
Qui peut me ravir fa préfence?
Ceffez lieux pleins d'appas d'animer mes défirs;
Vous ne fauriez calmer l'ennui qui me dévore:
C'eft dans l'amour de ce Dieu que j'adore
Que mon cœur cherche fes plaifirs.

Lieux écartés du bruit, forêts, demeures fombres,
Que je me plais deffous vos ombres!
Les concerts redoublés de mille & mille oifeau
Ne fervent qu'à nourrir le feu qui me dévore;
Et c'eft l'amour de ce Dieu que j'adore,
Qui fait mes plaifirs & mes maux.

Puis-je me plaindre, hélas! de cette douce peine!
Que j'aime & refpecte ma chaîne!
Le plus grand des tourmens feroit ma liberté.
Claires eaux, joignez-vous aux larmes que je verfe:

Si l'amour me cause quelque traverse,
Ma peine est ma félicité.
Si je savois aimer, j'aimerois la souffrance;
Elle seroit mon espérance;
Les travaux rigoureux combleroient mes désirs :
S'il est vrai que l'amour a de si douces peines,
De si cheres & savoureuses chaînes,
Ah! qu'est-ce donc que ses plaisirs!

XCVIII.

Paix au milieu des souffrances.

AIR : *Si du triste récit de mon inquiétude.*

QUE je goûte de paix dans cette solitude !
Je n'ai plus de chagrins, d'ennuis, d'inquiétude;
Le repos inonde mon cœur :
Malgré l'excès, Seigneur, de mes peines secretes,
Croyant que vous les faites,
J'y trouve mon bonheur.

Ainsi, divin Amour, éloigné de m'en plaindre,
Dans mes vives douleurs je ne saurois rien craindre,
Fondez sur moi torrens de maux.
O mon Amour divin, qui seul soutiens ma vie,
Si tu l'avois ravie,
Que mes jours seroient beaux !

Vivre, souffrir, mourir par & pour ce qu'on aime,
Est un bonheur si grand que je le nomme extrême :
Si l'on se plaint de ta rigueur,
Divin Amour, si l'on n'aime pas ta justice,
Si l'on craint le supplice,
T'a-t-on donné son cœur?

Je pourrois aux échos faire ma triste plainte;
Je pourrois raconter mille douleurs sans feinte;

Grand Dieu, quand on fouffre pour toi,
Au milieu des brafiers on chante tes louanges:
Plus heureux que les Anges,
Je fouffre pour leur Roi!

XCIX.

Souffrir & fe taire.

AIR: *Votre empire eft trop févére.*

Si votre Empire eft févere,
Grand Dieu, ce n'eft pas pour moi;
Toujours fouffrir & fe taire,
Eft ce qui foutient la foi:
La juftice n'eft cruelle,
Qu'au lâche & perfide amant;
Car le cœur tendre & fidéle
Se plaît dans le châtiment.

Qui fe plaint de la fouffrance,
Ne fait pas faire fa cour;
Car c'eft par la patience
Qu'on éprouve notre amour:
J'aime cent fois plus les peines,
Que le monde fes plaifirs;
A la douceur de vos chaînes
J'ai fu fixer mes défirs.

Un cœur pur, fimple & fincere
Ne fe rebute de rien;
Quand on le frappe il efpere,
Et la douleur fait fon bien:
Rien ne trouble, & rien ne gêne
Lorfqu'on n'a plus de défir;
Si l'amour pur a des peines,
Ces peines font fes plaifirs.

C.

Amour de la Juſtice divine.

AIR : *Songes agréables.*

DIVINE juſtioe,
Tu fais tout mon bien ;
Si tu m'es propice,
Je ne crains plus rien :
Ah ! détrui - moi,
En l'honneur de mon Roi.

Tue, romps, renverſe ;
Ne m'épargne pas ;
Plus j'ai de traverſe,
Et moins j'en ſuis las :
Ah ! détrui - moi,
En l'honneur de mon Roi.

Brûle, purifie ;
Fais ce que tu veux :
Je me ſacrifie
A tes chaſtes feux :
Ah ! détrui - moi,
En l'honneur de mon Roi.

Qui te craint, t'ignore ;
Ou n'eſt pas amant :
Celui qui t'adore,
Chérit ſon tourment :
Ah ! détrui - moi,
En l'honneur de mon Roi.

J'ai livré mon ame,
Ainſi que mon corps,
A ta pure flamme
Cédant ſans efforts :
Ah ! détrui - moi,
En l'honneur de mon Roi.

Que c'eſt un langage
Qu'on goûte bien peu,
Perdre par hommage,
Son ame pour Dieu!
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Que chacun comprenne
La haute leçon
De qui perd ſans peine
Son ſens, ſa raiſon:
C'eſt encor peu;
Nous nous devons à Dieu.

Qu'enfin il diſpoſe
De tout mon pouvoir,
Règlant toute choſe
Selon ſon vouloir:
C'eſt encore peu;
Nous nous devons à Dieu.

Comme l'alouette
Va toujours chantant,
Et la girouette
Tourne au moindre vent:
Ainſi, mon cœur,
Sois ſouple à ton Moteur.

Que chacun apprenne
A ne rien vouloir;
Afin qu'il comprenne
La loi du devoir;
Et que ſon cœur
Soit ſouple à ſon Moteur.

C I.

Vivre en Dieu, même parmi les ſouffrances.

AIR : *Hélas ! Brunette mes amours.*

VOUS êtes ſeul ſaint, juſte & bon,
Sage, incompréhenſible :
On n'oſe vous donner de nom ;
Ah ! tout vous eſt poſſible :
Mon divin Maître, mes amours,
En vous perdez-moi tous les jours.

Et que je ne ſorte jamais
De l'Eſſence Divine,
C'eſt le ſeul but de mes ſouhaits ;
Hors Dieu tout m'aſſaſſine :
Mon divin Maître, mes amours,
En vous perdez-moi tous les jours.

Que mon exil eſt prolongé !
Que rude eſt ma demeure !
Mon cœur dans la peine eſt plongé,
Soit qu'il vive ou qu'il meure.
Mon divin Maître, mes amours,
Ah ! perdez-le en vous tous les jours.

Mon corps n'eſt plus qu'une priſon ;
J'y ſuis ſans réſiſtance :
Le cœur dans la ſoumiſſion
N'a plus d'autre tendance,
Que la divine volonté,
Et ſe perdre en votre bonté.

Le pauvre d'eſprit eſt heureux :
Il ne veut rien ſur terre ;
Et ſans vous, même dans les Cieux,
Quel ſeroit ſon ſalaire ?

Cher Maître, mon fouverain Bien,
Je vous veux ou je ne veux rien.

Efprit Saint, Dieu célefte amour,
Vous feul comblez notre ame :
Faifant en nous votre féjour,
Que la divine flamme
Nous reduife dans l'unité,
Et nous transforme en charité.

CII.

Dieu n'aime que les petits.

Air : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu! mon unique foutien,
Que je fuis foible & fans défenfe !
Le pur amour eft tout mon bien ;
Je fuis pauvre & fans affiftance :
J'attens tout de votre fecours ;
Redoublez, croiffez mes amours.

Mais hélas! je n'apperçois pas
Qu'en mon cœur vôtre amour augmente ;
Tout me tire & m'entraîne en bas :
Je fuis une infenfible pente ;
Et je ne faurois difcerner
Si c'eft vous fuivre, & vous aimer.

Je m'imaginois autrefois
Qu'il me falloit monter fans ceffe ;
Et je fens que mon propre poids
Me retranche dans ma baffeffe :
Si je m'éléve, vous fuyez ;
Je m'abaiffe, & vous m'élevez.

Dites-moi quel eft mon féjour ?
Où dois-je faire ma demeure ?

„ Dans la petitesse & l'amour:
„ Souffre jusqu'au tems que tu meures;
„ Il n'est plus pour toi d'autre bien
„ Que de rester dedans ton rien.

O mon Dieu vous êtes si grand,
Que ferez-vous de ma bassesse?
Vous êtes le Dieu tout-puissant,
Comment vous plairoit ma foiblesse?
Il n'est point de proportion
Du RIEN au Seigneur de Sion.

„ Tu te trompes, je hais les grands;
„ Jaloux de ma Toute-puissance,
„ Je n'aime rien que les Enfans:
„ Car les grands me font résistance;
„ Je plie ainsi comme il me plaît
„ Le foible selon mes souhaits.

Mais étant un Dieu juste & saint,
Comment souffrez-vous ma misere?
„ La misere ne déplaît point;
„ Je souffre le ver sur la terre:
„ Mais je ne saurois supporter
„ Un cœur qui pense à s'élever.

CIII.

Patience humble dans la foiblesse & pauvreté intérieure.

AIR: *Profitons des plaisirs, Bergere.*

JE ne me connois plus moi-même,
Je ne sais plus ce que je suis;
Ma misere est extrême:
Quoique grands mes ennuis,
La Volonté Suprême
En jours change mes nuits.

Toi ſeul connois bien ſi je t'aime
Si je n'eſpére rien pour moi,
Si ton vouloir ſuprême
Eſt mon unique loi,
Si guidé par toi-même
Je marche en pure foi.

Digne Objet de ma complaiſance,
Grand Dieu qui poſſédes mon cœur,
Ta divine préſence
Faiſoit tout mon bonheur:
Hélas! que ton abſence
Me cauſe de langueur!

Je ſuis cet oiſeau ſolitaire
Qui ne ſauroit vivre un moment
Sans l'aimable lumiere
Qui fait ſon mouvement,
Et tombe ſur la terre
Comme mort au couchant.

Ce qui fait qu'on l'appelle encore
Juſtement l'oiſeau du Soleil:
Quand il revoit l'aurore
Par un nouveau réveil
Il prend force & ſe dore
D'un éclat ſans pareil.

Ce qui marque ſa dépendance,
N'eſt pas ſon vol audacieux;
Mais cette défaillance,
L'Aſtre quittant nos cieux;
Sa langueur, ſa ſouffrance
Quand il part de ces lieux.

Lorſqu'il eſt ainſi de notre ame
Qu'elle ne ſubſiſte qu'en Dieu,
Et que jamais ſa flamme
Ne brûle en autre lieu,
Nous ſommes dans le calme
Unis ſans nul milieu.

Ce

Ce n'eſt que dans notre foibleſſe,
L'impuiſſance, la pauvreté,
Dans la foi, la ſoupleſſe,
Qu'on voit la vérité;
Et non dans l'alégreſſe
Et la proſpérité.

Celui qui ſouffre avec conſtance
Trouvant en ſa force un appui,
De l'humble patience
Et bien loin aujourd'hui,
Et de la défiance
Qu'il doit avoir de lui.

Nous voyons briſer le haut chêne
Par la tempête fort ſouvent,
Sans que l'herbe en la plaine
S'émeuve ſeulement;
Elle baiſſe ſans peine
Au premier coup de vent.

Baiſſons notre orgueilleuſe tête
Sous le courroux du Tout-puiſſant;
Craignons que la tempête
Ne nous briſe à l'inſtant,
Tandiſque l'herbelette
Se plie au moindre vent.

Le Soleil dans une vallée
Darde ſon rayon plus ardent:
Et c'eſt où la nuée
Se vide abondamment;
Où l'ame dénuée
Eſt à l'abri du vent.

Pendant que les hautes montagnes
Éprouvent du Ciel le courroux,
Les bergers des campagnes
Goûtent un air très-doux;
Les brebis leurs compagnes
N'en ſentent pas les coups.

CIV.

Aimer l'abjection intérieure & extérieure.

AIR : *Celui qui m'a soumise ;* ou , *Je ne veux de Tirsis.*

SI l'on comprenoit bien quel est le vrai néant,
Et cette abjection profonde ;
Devant Dieu comme un excrément,
Et le rebut de tout le monde !

On se voit devant Dieu dépouillé de tous biens ;
On les croit perdus par sa faute :
Le monde n'a que des dédains ;
Ce que nous avions on nous l'ôte.

Perdus aux yeux de tous ainsi qu'un scélérat
Qu'on a condamné pour son crime :
Ah ! que ce mets est délicat !
Je le préfére à leur estime.

Je vois Dieu courroucé j'en porte un rude poids ;
J'attends celui de sa justice :
Contre moi j'entens une voix
Qui me menace de supplice.

Si je veux au-dedans chercher à m'assurer,
Mon cœur parle contre lui-méme :
Tout me juge sans m'écouter ;
Ma confusion est extréme.

Si l'on me fait souffrir, je vois qu'on a raison ;
J'en mérite encor davantage :
Je porte une confusion
Bien plus rude que l'esclavage.

Tous les maux me font doux près de ce que je sens :
Faites cesser votre colere,
Disoit Job le plus patient
Qu'on nous donne pour exemplaire.

Ceffez d'appefantir votre main deffus moi;
Et permettez que je refpire:
Je ne fens qu'horreur & qu'effroi;
Et c'eft mon plus cruel martyre.

Lorfque la main de Dieu s'appefantit fur nous,
Notre fupplice eft en nous-mêmes:
Les hommes font pleins de courroux;
Tous nos maux deviennent extrêmes.

Tous les hommes unis font mes accufateurs;
Tout me condamne & rien n'excufe:
J'éprouve de Dieu les rigueurs;
Et mon cœur lui-même m'accufe.

Que ferai-je, Seigneur dans ce mortel détroit?
Je me livre à votre juftice;
Et quoiqu'elle faffe de moi,
Je refte dans mon facrifice.

Si je vous ai déplu vous devez m'en punir:
Si vous êtes inexorable,
Je dois en tout tems vous bénir,
Être foumis, quoique coupable.

C V.

Efclavage & liberté de l'ame.

AIR : *La bergere Nanette.*

JADIS dans un bocage
Accablé, languiffant,
Je n'avois pour ramage
Que le gémiffement;
Lorfqu'un maître doux & tendre
Vint pour m'entendre,
Et par compaffion
Me mene en fa maifon.

Il prit ſoin de ma vie,
Et me traita fort bien ;
Mais il me prit envie
De briſer mon lien :
Alors ce maître ſi ſage
Dans une cage
M'enferma pour un tems ;
Ce fut mon châtiment.

Lors rempli de triſteſſe
De mon égarement,
Je lui fis des careſſes
Pour finir mon tourment ;
Ce maître prudent & ſage
Hors de ma cage
Me fit enfin ſortir,
Voyant mon repentir.

Lors je pris ma volée
Dedans mon premier bois,
Où jadis déſolée,
On entendit ma voix :
Là faiſant meilleur uſage
De mon langage,
Et de ma liberté,
Je trouvai la ſanté.

C V I.

Plainte & abandon dans les épreuves de l'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DE mon bonheur paſſé trop frivoles regrets,
Vous augmentez la violence
D'un mal qui ne finit jamais :
L'amour m'a ravi ſa préſence.

Je me consume en vain de soucis superflus :
O divine & pure lumiere ,
Hélas ! je ne vous verrai plus !
Que ma douleur est singuliere !

Vous m'avez confiné dans ce lieu ténébreux :
O lieu trop contraire à ma flamme !
Quand le cœur est bien amoureux ,
Peut-il vivre sans sa propre ame ?

Esprit de mon esprit , je vous trouvois jadis ;
Sans vous je nè saurois plus vivre :
Vous étiez lors mon paradis ;
A présent la douleur m'enyvre.

Que faire en ce cachot éloigné de vos yeux ?
Faites plus , ôtez-moi la vie :
D'un bonheur si délicieux ,
Je tombe en une tyrannie.

Est-il un plus grand mal, que d'être loin de vous ?
Qu'être privé de ces doux charmes
Que je trouvois en mon Époux ?
Coulez , coulez sans fin mes larmes.

D'un reproche cuisant je sens saisir mon cœur ;
Dieu se plaint de mon inconstance :
„ Faut-il donc qu'un peu de rigueur,
„ Dit-il, t'ôte toute espérance ?

„ Je voulois éprouver, si tu savois m'aimer
„ Dans les travaux , dans les épines :
„ Mais ton cœur ne peut se calmer ,
„ S'il ne sent les douceurs divines.

„ Ah ! que ton lâche cœur cońoit bien peu l'amour !
„ L'amour ne croit que par la peine :
„ Tu te rends indigne du jour :
„ Qui se plaint mérite ma haine ".

Quoi ! Seigneur , est-ce vous qui me tenez ici ?
Ne formons plus aucune plainte :

Retirez-vous, honteux fouci,
Douleur dont mon ame eft atteinte :
Penfers, n'offrez jamais ce trifte fouvenir
A mon ame trop alarmée :
Je dois votre Grandeur bénir
Et vous aimer fans être aimée.
Je dois aimer vos coups au dépens de mon fort :
Je dois aimer votre conduite :
Glorieufe feroit ma mort,
Si mon amour m'avoit détruite.
Je me repens, Seigneur, de tant de vains difcours
Que formoit l'amour de moi-même :
En me livrant à vos amours,
Je veux même ignorer fi j'aime.
Ceffons donc de verfer tant d'inutiles pleurs,
Sûre marque de ma foibleffe :
Quand je me plains de mes malheurs,
C'eft pour moi que je m'intéreffe.
Heureux & puiffant Dieu, vous ne pouvez fouffrir :
Pourquoi m'affliger & me plaindre ?
Si ma douleur me fait mourir,
Pour vous je ne vois rien à craindre.
Je dois donc m'abîmer dans le divin vouloir,
Sans foin de ce qui me concerne :
Je me livre à votre pouvoir ;
L'amour ne peut fentir de peine.
Je le dois, mon Seigneur, fi je vous aime en Roi,
Soit qu'on m'abîme ou me confonde,
Sans tourner un regard fur moi
Voir votre gloire fans feconde.
C'en eft fait, c'en eft fait, je fuis abandonné ;
Je me délecte en mon fupplice :
L'état où je fuis condamné
Par l'amour fe change en délice.

CVII.

Contentement dans les douleurs des épreuves intérieures.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

QU'ON goûte de délices,
Seigneur, en vous aimant !
Même les plus affreux ſupplices
Se changent en contentement.
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Préférer la ſouffrance
A tout autre plaiſir;
Et vivre dans la dépendance,
Sans vouloir, ſans choix, ſans déſir :
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Que le Vouloir Suprême
A de puiſſans attraits!
Peut-on avoir ſitôt qu'on aime
D'autres penchans, d'autres ſouhaits ?
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Le cœur qui ſe repoſe
En ce divin vouloir,
Ne peut déſirer quelque choſe,
Quoique ſans force & ſans pouvoir.

Qui fuit fans peine
Cet aimable Vainqueur
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné fon cœur.

Ce vouloir adorable
Eft fon unique bien :
Il ne trouve que lui d'aimable ;
Le refte ne lui paroît rien.
Qui fuit fans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné fon cœur.

Il devient immuable,
Perdant fa volonté
Dans cette mer intarriffable
D'amour, de grace & de bonté.
Qui fuit fans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné fon cœur.

Quelque fois la juftice
Nous traite durement :
C'eft un bain, non pas un fupplice;
Elle y rend pur fon tendre amant.
Souffrons fans peine
Son aimable rigueur :
Jamais la blancheur de la laine
N'égalera notre blancheur.

Ah ! n'ayons plus de vie
Que celle de l'amour ;
Et n'ayons jamais d'autre envie
Que fe perdre en lui chaque jour.
Souffrons fans peine
Son aimable rigueur :
Jamais la blancheur de la laine
N'égalera notre blancheur.

Car plus Dieu fur notre ame
Exerce fa rigueur,
Plus il redouble notre flamme,
Et le plaifir de notre cœur.
Serrons fa chaîne,
Malgré les châtimens :
Aimer la Beauté Souveraine,
C'eft l'aimer au-deffus des fens.

CVIII.

L'ame doit voir & fentir fes propres miferes.

AIR : *Les folies d'Efpagne.*

SI je pouvois faire entendre ma plainte
Aux durs rochers, aux échos d'alentour;
Leur dureté de ma douleur atteinte
Feroit par-tout retentir mon amour.

Ah! je fais bien qué touchés de ma peine,
Ils changeroient de nature & de nom;
Leur dureté fe changeant en fontaine,
Leurs pleurs feroient voir leur compaffion.

Divin Amour, toi feul inexorable
Tu n'es point touché de mon trifte fort;
Tu ne veux plus ni m'être fecourable,
Ni me punir par une prompte mort.

Mais que dis-je? la mort feroit ma vie;
C'eft me punir que retarder fes pas:
Tu te fâches contre une fimple envie
De voir finir mes maux par le trépas.

Je ne veux plus ni la mort ni la vie,
Très-contente d'avoir le même fort,
Et de n'en être jamais affranchie
En cette vie, & même après ma mort.

Acheve, ô mon Dieu! de te ſatisfaire;
Je ſuis à toi, tu peux en diſpoſer:
Ce ne doit plus être là mon affaire;
Dans ton vouloir je dois me repoſer.

Quelque rigueur qu'exerce ta Juſtice,
Si je m'en plains, c'eſt une lâcheté:
Je veux donc demeurer en ſacrifice
Etant victime de ta vérité.

Mon néant, ma foibleſſe & ma miſere
Servent de trophée à ta ſainteté:
Je ſens que plus ta vérité m'éclaire,
Plus j'aime mon rien & ma pauvreté.

Mes miſeres, vous ſerez mon délice;
Je ne veux jamais me plaindre de vous;
A Dieu vous rendez en moi la juſtice:
Ah! que mon RIEN rehauſſe bien ſon TOUT!

Hélas! j'ai fait tantôt d'injuſtes plaintes:
Ceſſez mes yeux de répandre des pleurs,
Ceſſez ennuis, & vous mortelles craintes;
Je ferai mon plaiſir de mes douleurs.

Vil excrément! quoi, tu voudrois encore
Ne voir ni ne ſentir ta puanteur?
Il faut que ce Dieu que mon ame adore
Te faſſe voir dans toute ta laideur.



CIX.

Gémissemens de l'ame dans le martyre spirituel.

AIR : *La bergere Nanette.*

SI je te fais ma plainte,
O mon céleste Époux,
C'est que mon ame atteinte
Désire encor tes coups.
„ Sois toujours chaste & fidelle,
„ Ma tourterelle,
„ Et tu verras un jour
„ Couronner ton amour.

Je languis, je soupire;
Et je ne sais pourquoi:
Car j'aime le martyre
Qui te prouve ma foi.
Je ne veux pour mon partage
Nul avantage,
Que de plaire à tes yeux
Sur terre & dans les Cieux.

Comme la tourterelle,
Je languis loin de toi;
Et mon amour fidéle
Ne pense pas à soi:
Je vis dans la solitude
Sans habitude;
Les rochers & les bois
Entendent seuls ma voix.

Sur un arbre perchée,
De longs gémissemens
De mon ame touchée
Déclarent les tourmens.

„ Je viens, ô ma tourterelle
„ Chaſte & fidelle;
„ Et tu verras bientôt
„ Couronner tes travaux.

J'entens la voix ſi tendre
De l'Époux de mon cœur;
Ah! ſi daignez m'entendre:
Guériſſez ma douleur:
Je n'aurai plus de triſteſſe;
Mais l'alégreſſe
Changera bien mon ſort,
M'arrachant à la mort.

C X.

Bonheur de l'anéantiſſement.

Air : *Aimable jeuneſſe*; ou, *Songes agréables.*

ADORABLE Maître,
Mon ſouverain bien!
Tu changes mon être:
Je ne ſuis plus rien.
Ah! mes amours
Poſſédez-moi toujours.

Que jamais mon ame
Ne ſorte de toi;
Que jamais ma flamme
Ne penche vers moi:
Ah! tout mon bien
Conſiſte à n'être rien.

Mon unique cauſe,
Être indépendant,
Qui veut quelque choſe
N'eſt pas ton amant:
Ah! tout le bien
Conſiſte à n'être rien.

Grand Dieu, je te donne
Mes petits enfans;
Et je t'abandonne
Leur ame & leurs ſens:
Ah ! mon Vainqueur
Garde toujours leur cœur.

Daigne les inſtruire
De tes volontés;
Et qu'ils ne ſoupirent
Que pour tes beautés:
Ah mon Époux!
Qu'ils ſoient un avec nous.

Soutiens leur foibleſſe,
Guéris leur langueur;
Et que ta Sageſſe
Gouverne leur cœur:
O mon Époux !
Qu'ils ſoient un avec nous.

Ah! fais qu'ils t'adorent
Dans la vérité;
Que ton feu dévore
Leur propriété:
Ah ! le ſeul bien
Eſt, de n'être plus rien.

Daigne leur apprendre,
Que le pur amour
Ne ſe peut comprendre
Dans ce bas ſéjour,
Que par le rien,
Qui nous donne ce bien.

Grand Dieu, que je t'aime,
Mon unique eſpoir:
Le bonheur ſuprême
Eſt en ton vouloir.
O pur amour!
Tu m'apprends mon devoir.

Tu m'inſtruis ſans ceſſe ;
Et je connois bien,
Que notre ſageſſe
Gît à n'être rien :
Ah mon Vainqueur !
Tu t'exprimes au cœur.

Science ſecrette,
Amour ſouverain,
Parole muette,
Tu t'exprimes bien :
Ah ! tu dis tout
En ne nous diſant rien.

Quoique ſans parole,
L'amour eſt diſert :
L'excellente école,
Aimable déſert !
O mon Amour !
En ton ſein je me perds.

Chacun m'inquiéte,
Ne comprenant pas
Que l'amour parfaite
Eſt pleine d'appas :
Je veux aimer
Par de-là le trépas.

O mort ſavoureuſe,
Quand on aime bien !
Tu n'es plus affreuſe
Pour qui ne veut rien.
Ah mon amour !
Viens briſer mon lien.

Ton vouloir ſuprême
Vaut mieux cependant :
Cette mort que j'aime
Seroit mon tourment
Sans ton vouloir
O mon unique eſpoir.

Ma mort & ma vie
Sont dedans ta main :
Je n'ai plus d'envie :
Amour fouverain,
Règle mon fort
Pour la vie ou la mort.

CXI.

Largeur du cœur après la perte du MOI.

AIR : *Songes agréables.*

AUTEUR de ma vie,
Source de tout bien,
Je fuis affervie ;
J'aime mon lien :
Ah ! mes amours,
Serrez-le tous les jours.

Charmant efclavage !
Ta captivité
Met le cœur au large :
Douce liberté !
Ah mes amours,
Captivez-moi toujours !

Adorable chaîne !
Loin de retrécir,
Tu fais que la peine
Se tourne en plaifir :
Ah mes amours,
Captivez-moi toujours !

Quoique prifonniere,
Je vois que mon cœur
La mer entiere
Egale en largeur :
Ah ! l'Océan
Eft moins vafte & moins grand !

Il n'a point de borne
Que celle d'amour:
Rien ne l'environne;
Tout eſt ſon ſéjour:
Ah ! l'Océan
Eſt moins vaſte & moins grand!

Je joue & badine
Dans ces vaſtes Cieux;
La bonté divine
Me porte en tous lieux:
Ah le grand bien,
Que le Tout & le rien!

Le rien eſt immenſe
Ainſi que le Tout;
A ma réſidence
Il n'eſt point de bout:
Ah le grand bien,
Que le Tout & le rien!

Là rien ne me gêne;
Comme le poiſſon
Je ſaute & promene
Dedans ma priſon:
De mes amours
Rien ne borne le cours.

Celui qui t'oublie
Sans ceſſe pour Dieu,
Trouve en lui ſa vie,
Son plaiſir, ſon jeu:
Ah! ſans le MOI
Inutile eſt la loi.

L'ame eſt affranchie
Par celle d'amour:
L'ame retrécie,
Pleine de retour,
Eſt ſous la loi
De cet horrible MOI.

Maître

Maître insatiable,
Trop cruel tyran !
Sans fin il l'accable
Sous son joug pesant :
Chez lui l'amour
Ne fait pas son séjour.

Heureuse la flamme
Qui rompt nos liens!
Trop heureuse l'ame
Qui n'a plus de biens!
Sa pauvreté
Fait sa félicité.

Le cœur qui posséde,
Vit dans le tourment,
S'il n'a son reméde
Dans le dénûment :
Sa pauvreté
Fait sa félicité.

Qui n'a rien au monde,
Ne craint plus pour soi ;
Le bonheur l'inonde ;
Il est comme un Roi :
Sa pauvreté
Fait sa félicité.

Ce que je posséde,
Me posséde aussi ;
Si je ne le céde,
Je vis en souci :
Ah ! pour l'amour
Je dois tout perdre un jour.

Ce que tu dois faire,
Fais-le promptement ;
Car si tu différes,
Tu crois ton tourment :
Ah ! par l'amour
Il faut tout perdre un jour.

CXII.

Bonheur d'une ame morte à soi.

AIR : *Dans ces déserts paisibles.*

DANS ce désert paisible,
Grand Dieu, que mon sort paroît doux!
Je vous trouve accessible :
Trop heureux de n'y voir que vous!

L'amour comble mon ame;
Je n'y trouve plus que mon Dieu;
Il épure ma flamme,
L'absorbant dans son sacré feu.

La mort donne la vie;
Et par elle on trouve la paix :
La nature bannie,
Notre cœur ne la perd jamais.

Pour faire ton ouvrage,
Amour, tu parois rigoureux:
Le charmant esclavage,
Qui nous rend pour jamais heureux!

Ah! souffrons son épreuve;
Par elle il nous unit à soi:
S'il donnoit quelque trêve,
L'amour pur changeroit sa loi.

Rejettant tout mélange,
Il ne sauroit nous rien souffrir :
Si la peine est étrange,
C'est l'amour qui nous fait mourir.

CXIII.

Heureux naufrage qui mene au port.

AIR : *Profitons des plaisirs, Bergere.*

JE disois dans mon abondance ;
Rien ne me sauroit ébranler :
Oui, mon Dieu, la souffrance,
Loin de me désoler,
Hausse mon espérance,
Et doit me consoler.

Mais j'ai bien changé de langage,
Sitôt que j'ai changé de sort ;
Cachant votre visage,
Je reste dans la mort ;
Et n'ai pas le courage
De faire aucun effort.

On s'embarque pour un voyage :
Le vaisseau poussé par le vent,
Réjouit l'équipage
Par son avancement ;
Mais, hélas ! le naufrage
Le perd en un moment.

Quand le Saint Esprit nous anime ;
Quel plaisir, quel contentement !
On se croit à la cime
Bien au-dessus du vent :
Un moment nous abîme
Au-dessous du néant.

On ne voit rien que sa foiblesse,
Notre cœur se trouve abattu ;
Ce n'est plus que tristesse.
Que devient la vertu ?

Car dans cette détreſſe
On croit être perdu.

Les flots, les vagues ſur la tête,
Sans que nous puiſſions l'empêcher:
Au fort de la tempéte
On cherche à s'attacher;
On nage, ou l'on s'arrête;
On voudroit s'accrocher.

Hélas! nous perdons l'eſpérance,
Perdant nos forces, nos appuis:
Notre corps en balance,
Nos eſprits interdits:
D'autres ont l'évidence
Que nous ſommes péris.

Cependant ce même naufrage
Nous a ramenés ſur le port:
On retrouve l'uſage
Des ſens; & notre ſort
Eſt un heureux partage,
On vit après la mort.

Sans la mort il n'eſt point de vie;
Nous ne vivons que par la mort:
Et c'eſt une folie
De bénir notre ſort
Quand l'ame eſt aſſervie:
Le MOI n'a point de port.

C'eſt le portrait de notre vie:
Battus de mille & mille flots
Deſſous la tyrannie
De nos propres défauts,
Notre ame eſt affranchie
Par la main du Très-haut.

Qu'on a beſoin de ſa miſere!
Sans elle notre aveuglement
Nous rendroit téméraires:
Dieu dans ſon jugement

Réduiroit en poussiere
Cet indigne excrément.

Mon cher Maître prit de la boue
Pour éclairer l'aveugle-né :
C'est ainsi qu'il se joue
D'un orgueil obstiné :
Qui s'estime & se loue
Est déja condamné.

Dieu créa l'homme de la terre ;
Il veut qu'il y penche toujours :
Par la boue il l'éclaire :
A la fin de ses jours
Il rentre en la poussiere ;
Il y finit son cours.

CXIV.

Heureuse vie après la mort spirituelle.

AIR : *Ces prés*, *ces bois* : ou, *La jeune Iris* : ou, *Les folies d'Espagne.*

SUR un vaisseau je voguois avec peine,
Mais néanmoins je voguois sûrement ;
Lorsqu'abîmé dedans l'humide plaine,
Je ne discernai plus cet élément.

Il me jetta pourtant sur le rivage :
Je me croyois à couvert dans le port,
Lorsque le flot, écumant plein de rage,
Vint m'abîmer par un nouvel effort.

Je compris lors, qu'abandonnant la terre
Il me falloit périr dessous les flots :
L'effroi saisit mon cœur ; & ma misere
M'apprit enfin où gît le vrai repos.

Perdu, noyé, battu de la tempête,
Je rencontrai le calme au fond des eaux :
Ne pouvant plus même lever la tête,
Je me laiſſai à la merci des flots.

Doux abandon tu me rendis la vie,
Ayant trouvé ma paix dedans ma mort :
De tout trouble mon ame eſt affranchie,
Ayant changé de nature & de ſort.

Comme un poiſſon je fais ma réſidence
Deſſous la mer ſans crainte & ſans danger :
La terre fit jadis mon aſſurance ;
Je périrois, s'il m'y falloit loger.

Séjour heureux, douce métamorphoſe !
Je ne ſuis plus ce que je fus jadis :
Plongé, perdu dans la Premiere Cauſe,
Je vois changer l'enfer en Paradis.

Heureuſe mort, ô trop heureux naufrage !
Peu veulent éprouver cet heureux ſort :
Les plus zélés perdent enfin courage
Dès qu'ils ſentent l'approche de la mort.

Heureuſe mort, ô ſource de ma vie,
Que je te dois un aſſuré bonheur !
L'ame par toi de douleur affranchie,
En ſe perdant ſe trouve en ſon Sauveur.

CXV.

Heureux état d'une ame abandonnée à la divine Juſtice.

AIR : *La jeune Iris.*

DIVIN Amour, ſeul auteur de ma flamme,
Qui m'as conduit par des chemins divers,
Souffre qu'afin de ſoulager mon ame
Je décrive mes travaux par mes vers.

Vous me conduisîtes par une route
Où je ne trouvois d'eaux ni de ſentier,
Par la peine, l'obſcurité, le doute :
Vous m'avez là conſervé tout entier.

Dans un chemin ſi pénible & ſi rude
Combien de fois le cœur m'a-t-il manqué ?
Accablé de peine & de laſſitude,
Je me repentois de m'être embarqué.

Souvent de nuit dans un déſert ſauvage
Je me voyois ſeul au milieu des bois :
Ayant entierement perdu courage,
Je me trouvois reduit preſqu'aux abois.

Hélas ! diſois-je ſi j'avois un guide,
Je ne m'égarerois pas ſi ſouvent :
Puis je marchois d'un pas foible & timide,
Craignant à chaque pas quelque accident.

Je craignois que quelque bête féroce
Me dévorât en ces lieux écartés,
Je perdois le courage avec la force :
Mais en ſecret vous les avez domtés.

J'implorois avec cris votre aſſiſtance ;
Mais, hélas ! vous étiez ſourd à ma voix :
Et d'autrefois dans un morne ſilence,
Ma triſteſſe m'accabloit de ſon poids.

En cet état ne ſachant plus que faire,
J'eus recours à vous, ô ſaint abandon :
Vous ſeul en ce tems me fûtes proſpere,
Me ſervant & de guide & de brandon.

Votre ſecours me fut toujours propice ;
Je demeurai content dans mon malheur :
Me menant à la divine Juſtice,
Je trouvai là ma peine & mon bonheur.

Ah ! qu'elle me parut d'abord ſévere !
J'étois dans la crainte & le tremblement :

Mais l'abandon me tenant par derriere,
Me dit de m'y livrer entierement.

Alors elle me parut favorable;
Je crus voir dans ſes yeux quelque douceur :
Mais j'éprouvai qu'elle eſt inexorable;
Elle exige qu'on aime ſa rigueur.

Ne pouvant néanmoins faire autre choſe,
Je m'y livrai tout entier, d'un plein cœur:
Je la trouvai de mon bonheur la cauſe;
Et je n'eus plus de crainte & de douleur.

Je lui dis lors: Ah! daigne me conduire;
Je n'appréhende plus de m'égarer:
Je trouvois bon ce qui paroiſſoit pire;
Je veux te ſuivre ſans me regarder.

Tu me menes au milieu des épines;
Je ne ſaurois en ſentir de douleur:
Tous tes ſentiers ſont des routes divines,
Juſtice, qui fais le plaiſir du cœur.

Avant que je te connuſſe, ô Juſtice,
J'étois dans le tourment, dans la langueur;
Mais tu changeas mes peines en délice:
Heureux qui ne veut plus que ton honneur!

Ta gloire veut que tu ſois ſatisfaite;
Il ne doit pas m'importer à quel prix:
Si tu veux de moi l'entiere défaite,
Fais; car de ta beauté je ſuis épris.

Non; je ne craindrai plus le précipice;
Je n'appréhende l'enfer ni la mort:
Si je te ſuis, ô divine Juſtice,
J'aurai en tous lieux un bienheureux ſort.

CXVI.

Bonheur d'avoir tout perdu.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

J'AIME mon cher Époux cent fois plus que ma vie,
Je ne connois que lui digne de mon amour :
Que ne puis-je pour lui perdre le jour !
Grand Dieu, c'eſt là ma ſeule envie.

N'ayant rien je ne puis rien perdre ni rien craindre,
Tu m'as tout enlevé, j'en fais mon ſeul plaiſir,
Je ne diſpoſe pas d'un ſeul déſir :
Grand Dieu, je ne ſaurois m'en plaindre.

Me plaindrois-je d'un vol qui feroit ma richeſſe?
En m'ôtant tout mon bien je rencontre mon Dieu :
Je ne puis être bien en autre lieu.
Qu'amour a de délicateſſe !

Il ne peut rien ſouffrir, il détruit ce qu'il aime,
Sa jalouſie étant plus dure que l'enfer;
Ne comptant pour rien ce qu'on a ſouffert,
Si l'on ne ſe quitte ſoi-même.



CXVII.

Etat de l'enfance Chrétienne où l'ame se complaît en son néant pour adorer le Tout de Dieu.

AIR : *Celui qui m'a soumise ;* ou , *Je ne veux de Tirsis.*

MON cœur souffre à présent une extrême langueur :
Mon ame , ainsi qu'une eau rapide ,
Couroit jadis à son Seigneur ;
Mais je n'ai plus qu'un pas timide.

Du moins je n'apperçois ni repos ni marcher :
Je suis à la fin de ma vie ;
Sans que je puisse rien chercher
Ni même en concevoir l'envie.

Je vis comme un enfant dans l'entier abandon ;
Et je suis couvert de foiblesse :
En moi l'on ne voit aucun don ;
Ce n'est que misere & bassesse.

Je suis content de tout, sans pouvoir désirer
Un autre bien pour mon partage :
Pour un rien on me voit pleurer ;
Et mille petits badinages.

Je déplais sûrement aux gens audacieux ,
A ceux qui s'aiment trop eux-mêmes :
Le petit trouve gracieux
Ce que le grand hait à l'extrême.

Pour moi je ne vois rien dans le grand qui soit bon ;
Je chéris trop la petitesse :
Si mon Dieu t'en a fait le don ,
Evite la fausse sagesse.

L'homme aime en tout tems l'éclatant & le beau ;
La foi lui paroît trop obſcure :
Il veut le grand & le nouveau,
Pour faire vivre la nature.

S'il quitte les plaiſirs, les honneurs & les biens,
Il veut des biens pour récompenſe ;
Et s'il n'avoit les dons divins,
Dure ſeroit ſa pénitence.

Il tâche d'être ſaint, & ſe donner un nom
Au-deſſus des grands de la terre ;
Et cette noble ambition
Ne lui paroît pas téméraire.

Mais pour nous, nous vivons cachés aux yeux de tous,
Et ſouvent cachés à nous-mêmes :
On nous voit d'un œil de courroux ;
On y joint un mépris extrême.

Nous nous voyons auſſi dignes de tout mépris ;
Nous ne déſirons autre choſe :
Nous ſavons bien que c'eſt le prix
Qui plaît à notre unique Cauſe.

Tout autre état pour nous eſt indigne de lui :
Il eſt ſi jaloux de ſa gloire,
Qu'il me veut voir anéanti
Chez l'homme, & dedans ma mémoire.

Un état ravalé attire le mépris :
Il faut qu'en tout la vertu brille ;
Il faut contenter les eſprits,
Ou l'on paſſe pour imbécile.

Je le ſuis en effet, & j'en fais mon bonheur ;
En moi tout paroît mépriſable :
Ce fut le choix de mon Sauveur ;
Ce mets me paroît délectable.

Soyez ſeul juſte & ſaint, ô mon Souverain Bien ;
Moi l'excrément de la Nature :
Tout mon bien gît à n'être rien,
En moi ni dans la créature.

Possédez seul l'honneur, les biens, la sainteté ;
Ce doit être votre partage,
Plein de gloire & de majesté :
Mon rien vous rend son humble hommage.

CXVIII.

L'ame perdue dans l'amour. Comment arriver à cet état heureux.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

IMMENSE & puissant Dieu, Suprême Vérité,
Séjour vaste, séjour tranquille,
Séjour plein de sérénité,
Que j'ai choisi pour domicile !

Je demeure en ton sein, ô Souverain Amour !
C'est là que l'ame est inconnue :
Car dans ce bienheureux séjour
Tu me dérobes de ma vue.

Inaccessible à tous, inaccessible à moi,
Je suis une chose perdue :
Je ne discerne plus la foi ;
Je suis entouré d'une nue.

L'amour pur & la foi nous dérobent des yeux ;
On ne connoit plus la nature :
Dépeignant ce lieu glorieux,
On le prendroit pour imposture.

Ah ! n'en parlons donc plus, gardons notre secret ;
Les hommes en sont incapables :
Soyez mon cœur, soyez discret ;
Un mot peut nous rendre coupables.

Parlons donc des moyens d'arriver à ce bien :
Il faut se renoncer soi-même,

Que le monde ne nous ſoit rien;
Le reſte s'apprend quand on aime.

Que dépouillé de tout, on ne préſume plus
De poſſéder quelque autre choſe:
Porter ſa croix avec Jéſus;
C'eſt ſur la croix qu'amour repoſe.

Quittons le propre amour & le propre intérêt;
Nous trouverons l'heureux partage
Que ſon chaſte amour nous promet:
Je n'en dirai pas davantage.

Ce ſont là les moyens: retournons à la fin;
Rentrons dans ce ſombre nuage
Où tout eſt pur, tout eſt divin:
On ne s'y ſert plus de langage.

C'eſt là que ſans parler on apprend des ſecrets,
Que Dieu cache au reſte des hommes;
On adore ſes ſaints décrets:
C'eſt là que l'amour nous conſomme.

Inutiles ſoucis, vaine précaution,
Vous étes loin de ma demeure:
On eſt là ſans nulle action,
Sans meſurer le tems à l'heure.

C'eſt le moment préſent; mais moment éternel,
Qui fait toute ma tablature:
Ce moment ſeul paroît réel;
Tout le reſte n'eſt qu'impoſture.

Mais nous cherchons le grand, l'éclatant, le parfait,
Le merveilleux & le ſublime:
Nous n'en aurons jamais l'effet,
Qu'en nous perdant en cet abîme.

Ne penſer qu'au préſent, cauſe l'oubli de ſoi,
Tient pure & nette la penſée:
Là ne diſcernant plus le MOI
Notre ame en eſt débarraſſée.

C'eſt là que repoſé dans un profond néant,
On ſe laiſſe à ce qui nous mene :
Qui s'attache au moment préſent,
N'a plus rien qui le mette en peine.

Ce moment éternel ne ſauroit varier ;
L'avenir nous rends variables :
Ce moment ne voit point d'hier ;
C'eſt ce qui le rend immuable.

Perdu dans ſon amour, il ne diſcerne rien :
Tous les tems ſont la même choſe
Pour qui ne connoit qu'un ſeul bien,
Qu'un amour, qu'une unique cauſe.

Tout ce qui n'eſt point Dieu, ne ſauroit l'émouvoir ;
Toujours content, toujours le même :
L'avenir fonde notre eſpoir ;
Le préſent ſeul fait comme on aime.

Aimons, aimons, aimons, laiſſons tout à la foi ;
Et nous vivrons comme les Anges :
L'amour eſt leur unique emploi ;
Il eſt leur bonheur, leurs louanges.

Contentons-nous d'aimer, ſans plus penſer à nous ;
Perdons-nous dans le Tout immenſe :
Sans diſcerner l'amer du doux,
Entrons dans l'immuable Eſſence.

Là nous ne ferons plus ſujets au changement :
Car dans ce Tout invariable
Il n'eſt que l'éternel moment,
Et ce moment eſt immuable.



CXIX.

Abandon de ſoi & de tout ce qu'on a à Dieu.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR, je ne veux que ta gloire :
Remporte une illuſtre victoire
Sur notre ame, & ſur notre cœur.
Pouvons-nous réſiſter à ta puiſſance ?
Notre liberté par malheur
Suit en tout l'eſprit ſéducteur :
Prends pitié de notre ignorance.

Puiſque ton pouvoir eſt ſans borne,
Que de bon cœur je m'abandonne :
Condui-moi dans ta volonté.
Je ne prends plus d'intérêt pour moi-même :
Éclairé de ta vérité,
Je me livre à ta ſainteté,
Soumis à ton vouloir ſuprême.

Étends en tout lieu ton Empire :
C'eſt le ſeul bien que je déſire ;
Je n'en recherche aucun pour moi.
Je ne pourrois en trouver en moi-même :
Toute gloire eſt dûe à mon Roi ;
Il renferme tout bien en ſoi :
Je me hais autant que je l'aime.

Plus je déſire qu'on l'honore,
Plus je m'anéantis encore ;
Mon rien me le fait voir plus grand :
En ſon bonheur que mon ame eſt ravie !
Je m'éléve dans ſa grandeur,
Par l'humble poids de tout mon cœur
Dans ma mort je trouve ſa vie.

J'adore ſa grandeur immenſe :
Car mon néant, mon indigence
Me fait reſpecter ſon pouvoir.
Je me complais dans les biens qu'il poſſéde ;
Lui ſeul eſt mon choix, mon vouloir :
Je n'ai ni ne veux rien avoir ;
Si j'ai du bien, je le lui céde.

Ma pauvreté fait ma richeſſe,
Et ma douleur mon alégreſſe ;
Je trouve en lui de ſaints plaiſirs
Que tous les maux ne ſauroient interrompre :
Par lui ſont finis mes ſoupirs ;
En lui ſont paſſés mes déſirs,
Et rien ne peut plus les corrompre.

CXX.

Abandon entier & abſolu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L' AME.

DONNEZ-moi, mon divin Époux,
Comme à la colombe des ailes,
Afin que je me cache en vous :
Ah! rendez mes amours fidéles ;
Et que je vous trouve à l'écart
Comme une colombe ſans fard.

Vous me dîtes de me cacher
Dedans les trous de ces murailles :
Si vous ne m'y venez chercher,
Je ferai là mes funerailles ;
Car je n'en veux jamais ſortir ;
J'y veux vivre, j'y veux mourir.

Que

Que vous m'invitez doucement,
M'appellant : ma Sœur, mon Époufe !
Je vous fuis fans retardement;
Et de votre gloire jaloufe,
Je m'enfonce dans le rocher
Où nul ne me viendra chercher.

Je pouffe des gémiffemens,
Lorfque par une longue abfence
Vous m'ôtez les contentemens
Que me donne votre préfence :
Mais quoiqu'il me faille fouffrir,
Je veux toujours vous obéir.

Vous me laiffez dans le rocher,
Pour éprouver ma patience :
Je n'ofe fortir pour chercher
Ni ma boiffon ni ma pitance,
Et je fuis prête de périr;
Venez, venez me fecourir.

Ah! je vous vois prefque en courroux :
Quoi donc, cette innocente plainte
Vous offenferoit, cher Époux!
Mon ame de douleur atteinte,
Ne fauroit vivre dans ces lieux,
Abfente de vos divins yeux.

Pour vous j'ai quitté le féjour
Des lieux fréquentés, des bocages;
Et pour vous montrer mon amour,
Je vis dans les déferts fauvages :
Je ne regrette point mon fort;
Venez, ou me donnez la mort.

Je vous le redirois cent fois,
Je ne puis fouffrir votre abfence;
Elle me reduit aux abois :
Cependant ma perféverance
Vous doit apprendre, cher Époux,
Que je n'aime & ne veux que vous.

Notre Seigneur.

Si tu m'aimois comme tu dois,
Contente de me pouvoir plaire,
Ton cœur ſatisfait de mon choix,
Sans intérêt laiſſeroit faire
Ce que je veux, ce qui me plaît,
Et borneroit là ſon ſouhait.

Tu dis que tu m'aimes beaucoup;
Et je ne crois pas que tu m'aimes:
C'eſt trop peu que de quitter tout,
Si tu ne te quittes toi-même:
Ah! c'eſt trop peu penſer à moi,
Que de penſer encore à ſoi.

Demeure dans ton petit coin;
Sans penſer ſi je t'abandonne,
Sois toute remiſe à mon ſoin;
C'eſt comme je veux qu'on ſe donne:
Je ne fais point cas des amours
Qui font ſur eux mille retours.

Si je fais entendre ma voix,
Que d'une prompte obéiſſance
Tu te perches deſſus ce bois,
Vis toujours dans la dépendance,
En te repoſant ſur ma foi,
Sans te mettre en peine de toi.

Si tu viens à manquer de tout,
Contente de perdre la vie
Pouſſe l'abandon juſqu'au bout;
A mes vouloirs ſois aſſervie:
Ne regrette pas une mort
Qui te feroit un heureux ſort.

Ta vie eſt en ma volonté;
Ton bonheur gît à me complaire:
Sois le ſujet de ma bonté,
Ou la victime de ma gloire;

Tout te doit être indifférent
Si tu m'aimes fidélement.

L'AME.

Ah! je vois bien quel eſt mon tort,
Ivre de l'amour de moi-méme
Mon amour me paroiſſoit fort;
Et j'ignorois comme on vous aime :
Vous n'entendrez plus, cher Amant,
Ma plainte & mon gémiſſement.

Je ſuis contente de périr
Dans ce déſert pauvre & ſeulette,
Quelques maux qu'il faille ſouffrir :
D'une patience muette,
J'adorerai, mon cher Époux,
Et votre vouloir & vos coups.

NOTRE SEIGNEUR.

C'eſt ainſi que je veux le cœur,
Pour y prendre ma complaiſance :
Tout pour moi, tout pour mon honneur;
Que ſans regarder ſa ſouffrance,
On demeure dans ſon néant,
Où tout devient indifférent.



CXXI.

S'abandonner quoiqu'avec foibleſſe au milieu de ſes miſeres.

AIR : *Mon cher troupeau.*

UN ſeul retour de complaiſance
Mérite les peines d'Enfer :
Car l'amour propre eſt la ſcience
Que nous tenons de Lucifer.

Il faut vivre ſans aſſurance ;
Enſuite mourir ſans appui,
Dans une entiere défiance
De tout ce qu'on ſent aujourd'hui.

On s'abandonne avec audace,
Eſpérant le faire toujours :
Dans l'occaſion on eſt de glace,
Oubliant ſa foi, ſes amours.

Prens pitié de notre foibleſſe ;
Je me ſacrifie à préſent ;
Car ſitôt que la mort nous preſſe
On perd courage en ce moment.

Celui qui fonde ſon courage
Lorſque la mort eſt loin de lui,
N'a que la crainte pour partage :
Alors rien ne lui ſert d'appui.

Daigne ſoutenir ma miſere,
Amour ; je ferai toujours bien :
C'eſt en toi que mon ame eſpere ;
Du reſte elle n'attend plus rien.

Ah ! ſoutiens ma foi chancelante,
Mon abandon eſt aux abois ;
Et fais que contre mon attente
J'entende encor ta douce voix.

Rends, rends le doux calme à mon ame
Dans cette extrême affliction:
Divin Amour, que je reclame,
Je ne vois rien que fiction.

Je trouve mon ame alarmée,
Et mon esprit tout abattu:
Je te remets ma destinée;
Mais c'est sans force & sans vertu.

Celui qui vit dans l'abondance,
Dans l'abondance meurt aussi:
Celui qui vit sans assurance,
Meurt sans soutien & sans appui.

O foi, qui me fus si fidelle,
Tu m'abandonnes à présent!
Je sens qu'une perte éternelle
Si proche, est un rude tourment.

Malgré mon cœur je m'abandonne;
Et d'un esprit plein de terreur,
A toi de nouveau je me donne,
Et m'en remets à mon Sauveur.

Plus de cœur & moins de foiblesse
M'auroit rendu présomptueux:
Il faut connoître sa bassesse,
Se sentir tremblant & douteux.

Qui s'abandonne en assurance,
Pur Amour, ne te donne rien:
La misere est une science
Qui nous fait perdre tout soutien.

Se sentir trembler, & tout craindre,
Le craindre même avec raison
Lorsque l'on ne sauroit rien feindre,
Est une terrible leçon.

Leçon qu'on a peine à comprendre,
Qui doit coûter infiniment

Quand l'Amour nous la fait apprendre,
Et ſoutenir à nos dépens.

Cher Amour, ſi tu m'abandonnes
A l'inſtant que je dois mourir,
Et que la juſtice m'étonne;
C'en eſt fait, je m'en vais périr.

Ah! Juſtice, que je réclame,
Mon cœur eſt nud devant tes yeux;
(a) Tu peux ſeul juger de ma flamme:
L'amour pur me peut rendre heureux.

Jéſus m'apprend ce qu'on doit faire
Dans ces momens trop incertains:
Après l'abandon de ſon Pere,
Il remit ſon ame en ſes mains.

CXXII.

Nature & effets d'un abandon véritable & entier à Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE te livre, Seigneur, & mon corps & mon ame,
Mon eſprit & mon cœur, mes ſens, ma liberté:
Fais que jamais je ne reclame
Ce pur don de ma volonté.

Diſpoſe donc de moi; fais ce que tu veux faire
De ce pauvre néant dans ton éternité:
Je veux te ſervir ſans ſalaire:
Condui-moi dans l'obſcurité.

Que je marche la nuit, ſans ſentier & ſans route,
Par des chemins rompus; ſans plus penſer à moi,
Je veux bien ne voir jamais goute:
Que l'aveugle amour ſoit ma loi.

Je quitte de bon cœur mon ancienne demeure;
Détrui, renverſe, abats, daigne y mettre le feu;

(a) *Ou* Toi ſeule es Juge.

Je n'y veux pas refter une heure,
Mais te fuivre en tout tems & lieu.

Qu'il ne foit plus parlé d'intérêt pour moi-même ;
Je fuis à toi, Seigneur, fans nul déguifement :
Oferoit-on dire qu'on t'aime,
En ufant de ménagement ?

Je fuis fi fort à toi, je veux que tu difpofes,
Comme de ton vrai bien, du don que tu m'as fait :
Ce vouloir eft l'unique chofe
Qui me rend & libre & parfait.

C'eft cette liberté, ce vouloir que je donne
A ton divin pouvoir par un excès d'amour :
C'eft à lui que je m'abandonne,
Et m'abandonne fans retour.

Empéche-moi, Seigneur, de me jamais reprendre:
Fais-moi, fais-moi fans fin endurer mille maux,
Reduis plutôt mon cœur en cendre
Que de me fouffrir ce défaut.

Si je retourne à moi, bouche les avenues
Que je ne puiffe plus refortir de ton fein:
Lorfque notre ame eft toute nue
Elle entre dans l'Être divin.

Il n'eft point de milieu; il faut que l'ame pure
En fortant de chez foi trouve le fein de Dieu:
Mais qu'il eft dur à la nature
D'abandonner fon propre lieu !

Elle gémit, fe plaint, & voudroit s'en défendre:
Mais Dieu dont la bonté furpaffe nos amours,
A fes cris ne fe veut pas rendre ;
Son amour la pourfuit toujours.

On fe croit malheureux en fe perdant foi-même:
C'eft la perte de tout qui caufe tous nos biens ;
Car lorfque la perte eft extrême,
Elle brife tous nos liens.

On trouve en fe perdant ce Dieu puiffant, imenfe,
Qui fait participer à fon immenfité :
Le cœur trouve une libre aifance,
Qui vient de fa fimplicité.

CXXIII.

Se perdre de vue en demeurant paffif à l'opération de Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

PERCÉ depuis longtems des traits de votre amour,
Je ne fens pourtant pas ma flamme:
Hélas ! quand viendra-t-il ce jour,
Que je ne verrai plus mon ame ?

Je la vois quelquefois : & c'eft un grand tourment,
Cachez-la fi bien, mon Principe,
Dans l'abîme de fon néant,
Qu'à rien elle ne participe.

Cachez-la de mes yeux, & de ceux des humains;
Qu'elle refte fi bien perdue,
Sans fortir jamais de vos mains;
Qu'elle foit toujours inconnue.

Je ne me faurois voir fans devenir impur;
Toujours quelque propre recherche:
Que ce regard me feroit dur !
Ah ! que votre bonté l'empêche !

Comme le bafilic tue avec fes regards;
Ainfi notre regard nous tue:
Amour, perce-moi de tes dards;
Et que je me perde de vue.

Abîmé dans ton fein, je ne verrai que toi;
Que tout le refte difparoiffe !
L'amour pur a fait cette loi:
Pour aimer il faut que tout ceffe.

Mais nous voulons agir ; & par notre action
Nous empêchons fouvent la fienne :
C'eft une étrange illufion ;
Et la fource de notre peine.

Recevons l'opérer de Dieu paffivement,
N'ayant jamais la hardieffe
De mêler le nôtre rampant
A ce qu'opére la Sageffe.

Demeurons-donc paffifs à tout ce que Dieu fait ;
Ah ! laiffons-le agir en notre ame :
Tout ce qu'il fait feul eft parfait;
Lui feul épure notre flamme.

Dans mon obfcurité, dit-on, je ne puis voir
Ce que Dieu dans mon ame opére :
C'eft ce qu'il ne faut pas favoir;
La patience eft néceffaire.

Aimons, aimons, croyons, demeurons par amour
Dans un refpectueux filence !
Et Dieu nous fera voir un jour
Le fruit de notre patience.

CXXIV.

Le retour fur foi, très-nuifible.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L'AME.

Vous êtes feul bon, jufte & faint;
Je ne fuis qu'une miférable :
O vous, mon principe & ma fin,
Vous voyez le mal qui m'accable;
Que malgré tous mes déplaifirs
Vers vous tendent tous mes foupirs.

NOTRE SEIGNEUR.

Je t'ai livrée à la douleur,
Qui penses encore à toi-même ;
Croyant éviter un malheur,
Tu tombes dans un plus extrême :
As-tu changé de sentiment?
Que devient ton délaissement ?

Tu crois te garder par tes soins ;
Et ces mêmes soins sont frivoles:
Tes défauts seront les témoins,
Que t'éloignant de mon école,
Tu n'es plus qu'un homme pécheur,
Que je rejette en ma fureur.

L'AME.

Je connois trop à mes dépens,
Souverain Auteur de mon être,
Que si mon cœur n'est dépendant
Des vouloirs de mon Divin Maître,
Et si je retourne sur moi;
Je me rends indigne de toi.

Après tant & tant de bienfaits,
Veux-tu me livrer à moi-même ?
Et que remplie de forfaits,
Je ne sache plus si je t'aime;
Que me livrant à mon erreur,
Je ne me vois qu'avec horreur ?

J'y consens, ô Souverain Bien :
Mais garde-moi de te déplaire;
Que dans l'abîme de mon rien
Je reste sans voir si j'espere
De pouvoir être quelque jour
La victime de ton amour.

NOTRE SEIGNEUR.

Hh! pourquoi, trop indigne cœur,
En te livrant à ma justice,

As-tu d'un regard fuborneur
Tâché d'éviter ton fupplice ?
Que tu paieras cherement
Ce regard plein d'aveuglement !

Je te gardois avec bonté,
Quand te livrant à ma conduite,
Tu n'aimois que ma volonté ;
Mais d'une amour fi gratuite,
Que fans voir tes biens ni tes maux,
Tu te plaifois dans les travaux.

Qui produit donc ce changement ?
Efprit lâche autant qu'infidéle,
Retourne à moi, mais promptement ;
Que tu ne deviennes rebelle ;
Et que dans ma jufte fureur
Je ne t'abandonne à l'erreur.

L'AME.

Pardon, mon adorable Époux !
Pardonne à ce cœur infidéle ;
Il vient fe livrer à tes coups,
Comme à ta juftice éternelle :
Fais de moi ce que tu voudras,
Seigneur ; & ne te fâche pas.

Que je rentre, ô Bien Souverain,
Dans ce vafte oubli de moi-même !
Où dépendante de ta main,
Je fuivois d'un amour extrême
Le branle de tous tes vouloirs ;
T'ayant remis tous mes pouvoirs.

Non, non ; je ne veux plus penfer
A ce MOI que fans fin j'abhorre ;
Je ne veux plus m'intéreffer,
Grand Dieu, que pour ce qui t'honore :
Je fuivrai le rapide cours
De tes vouloirs, de mes amours.

Mais, Seigneur, je compte ſur toi;
Je n'ignore pas ma foibleſſe:
Ah! daigne ſoutenir ma foi
Avec tant de délicateſſe
Que tu puniſſes à l'inſtant
Sur moi le moindre égarement.

O que ta verge & ton bâton,
En me puniſſant me conſole!
Qu'un châtiment ſi juſte & bon
Seconde en mon cœur ta parole!
Reçois-moi comme un pauvre enfant
Qui vient ſubir le châtiment.

Frappe-donc, ne m'épargne pas;
Je trouverai chez toi mes forces:
Hors toi je bronche à chaque pas;
Je ferai des chûtes attroces,
Si d'une ſecrette pitié
Je ne rentre en ton amitié.

Perdue en toi depuis longtems,
Comme un poiſſon je ſuis jettée
Du ſein de ce vaſte Océan:
Lorſque la mer eſt agitée,
Elle rejette ſur ſes bords
Le poiſſon malgré ſes efforts.

Lorſqu'il eſt reduit aux abois,
Par une vague ſecourable
Qui le rentraine par ſon poids
Retrouvant ſon lieu favorable,
Il perd peu-à-peu ſa langueur,
Et nage avec plus de vigueur.

Il en ſeroit ainſi de moi;
Si retournant dans ton Eſſence
Je me trouvois encore en toi,
Quoique dans l'état de ſouffrance:
Je bénirois mon heureux ſort,
Plus charmant pour moi qu'aucun port.

CXXV.

Vivre de foi & d'amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SOURCE de lumiere & d'amour,
Pénétre le fond de mon ame:
Fais-y pour jamais ton séjour;
Et ne permets pas que ma flamme
S'éteigne pour un seul instant:
Tu le peux, Seigneur tout-puissant.

Adorable Objet de ma foi,
Délices de l'ame paisible,
Toi que j'ai choisi pour mon Roi,
Lumiere pure inaccessible,
Qui te découvrant aux enfans,
Te dérobes aux yeux des grands.

Ténébreuse tranquillité,
Où l'ame se trouve plongée!
Doux abîme de vérité
Dans lequel elle est submergée!
Elle a dans ce vaste élément
Sans plaisir son contentement.

Elle ne voit, & ne sent rien;
Mais dans une docte ignorance
Elle sait qu'elle a tout son bien
Dans cette vastitude immense:
Elle y fait peu d'attention;
L'esprit est sans réflexion.

Le pur amour est le soutien
De cette ame simple & sincere;
Le pur amour est tout son bien,
Et son unique nécessaire:
Enfin elle fait son séjour
Dans le pur & sublime amour.

Cet amour fait tout ſon bonheur ;
L'amour lui ſert de nourriture :
Il eſt les délices du cœur
Dégagé de la créature ;
Il eſt ſa force , & ſon appui ;
Il ne reſpire que par lui.

L'ame vit ſans penſer à ſoi
Inconnue à toute la terre ,
Suivant cette amoureuſe loi :
Beaucoup de gens lui font la guerre ;
Déhors on ne voit cependant
Que la foibleſſe d'un enfant.

Cache toujours, Divin Époux,
Dedans le ſecret de ta face
Le cœur humble , innocent & doux ;
Car il eſt l'œuvre de ta grace ,
Quoique foible & très-ignorant :
C'eſt le cœur d'un petit enfant.

CXXVI.

Vie cachée de ſoi.

Air : *Mon cher troupeau.*

Divin poſſeſſeur de mon ame ,
Unique auteur de tout mon bien ,
Daigne cacher ſi bien ma flamme
Que mes ſens n'en découvrent rien.

L'eſprit veut tout voir & connoître
Ce qui ſe paſſe dans le cœur :
Ne le laiſſe jamais paroître ,
Doux principe , divin moteur.

Ah ! cache aux yeux de tout le monde
Ce qu'amour opére au-dedans !
C'eſt une grace ſans ſeconde
Qui ſe fait goûter aux enfans.

Le néant & la petiteſſe
Eſt ce qui t'attire chez nous :
Qu'amour a de délicateſſe !
Il eſt pur autant que jaloux.

Divin centre des ames pures,
Qui les poſſédes ſans milieu,
Tu bannis toutes créatures ;
Il ne reſte plus que mon Dieu.

Le néant eſt un vaſte immenſe,
Tout rempli de l'immenſité :
C'eſt là qu'on ne veut ni ne penſe:
Tout eſt rempli d'obſcurité.

O nuit ! nuit bien plus lumineuſe
Que toute lumiere & clarté !
Tu perds en toi l'ame amoureuſe,
La couvrant de ta vérité.

Tu ſûs la tirer d'elle-même
Avec un merveilleux effort,
En l'enſeignant que l'on ne t'aime
Qu'autant qu'on ſe livre à la mort.

O route aux humains inconnue,
Que tu nous procures de bien !
Tu dérobes à toute vue :
Et c'eſt là le bonheur du RIEN.

CXXVII.

Nuit effroyable de l'eſprit.

AIR : *Hélas ! Brunette.*

JE ſuis dans une région
Tout à fait inconnue ;
Le brouillard emplit ma maiſon,
Rien ne perce la nue :
Le jour ne s'y montre jamais,
Je ne vois point ce que je fais.

Dans cette étrange obfcurité
Que mon ame eft contente!
J'y pénétre la vérité
Par de-là mon attente.
La vérité c'eft mon néant,
Et que Dieu feul eft jufte & grand.

Je ne vois que fa fainteté;
Sa grandeur m'environne:
Content dedans ma pauvreté
Que fa juftice eft bonne
De me dérober à mes yeux,
Et du regard des curieux!

Car l'abîme de mon néant
Eft un efpace immenfe;
Je ne vois de beau ni de grand
Que la Toute-puiffance:
Lorfqu'elle m'enléve mon bien,
Elle ne me dérobe rien.

Tout eft à Dieu, rien n'eft à moi;
Et fi j'ai quelque chofe,
Je l'ai dérobé de mon Roi:
Mon larcin eft la caufe
De ce qu'il veut reprendre un bien
Qui véritablement eft fien.

Venez exercer fur mon cœur
Un jugement propice:
Car je fuis un ufurpateur
Auquel on doit juftice;
Otant ce qui vous appartient,
Il ne me refte que le rien.

Rendez juftice à mon efprit:
Prenant votre lumiere
Vous le rendrez tout interdit;
L'ignorance premiere
Sera fon unique ornement:
Réduifez-le dans fon néant.

Je

Je dérobois votre vertu;
Qu'elle entre en ſon principe:
Je reſterai tout pauvre & nud
Que l'orgueil ſe diſſipe,
En regardant ma nudité
Dans la ſuprême vérité.

Je vais me cacher dans un coin
Avecque ma miſere;
Je ne veux plus prendre aucun ſoin
De ce vaſe de terre:
Je le croyois plein de beauté;
Et je n'y vois que ſaleté.

Qu'on vous eſt obligé, Seigneur,
Lorſque dès cette vie
Vous jugez cet uſurpateur
Pour vos faveurs ravies,
Sans différer ſon châtiment
Juſques au dernier jugement!

CXXVIII.

L'amour aime la ſolitude.

Air nouveau.

AFFREUX rochers, & vous demeures ſombres,
O vous bois toujours verds, qui menacez les cieux,
Que je me plais deſſous vos ombres,
Que ce lieu pour mon cœur paroît délicieux!

Prés émaillés, admirables bocages,
A l'envi chaque jour où l'on voit mille oiſeaux
Nous enchanter de leurs ramages,
Je redis: Lieux charmans, que vous me ſemblez beaux!

Mon cœur goûte bien un autre délice;
Vous le favoriſez, ô fortuné ſéjour:

Le monde eſt un lieu de ſupplice ;
Qui m'interrompt ſouvent dedans mon chaſte amour.

Que ce grand Dieu que j'adore & que j'aime,
Se fait bien mieux ſentir dans ces lieux écartés !
Et toujours jaloux de lui-même,
C'eſt là qu'il verſe aux cœurs ſes aimables clartés.

Charmans zéphirs, retenez votre haleine ;
Gardez-vous de troubler mon aimable repos :
Dieu vient pour adoucir ma peine,
Soyez, ſoyez diſcrets, ô fidéles échos.

Amour divin, acheve ton ouvrage ;
Je mourrai de langueur ſi je ne meurs d'amour :
Que je bénis mon eſclavage !
Que je ſerois heureux de vivre en ce ſéjour !

C'eſt là, c'eſt là qu'en tout tems je repoſe,
C'eſt là que tu reçois les ſoupirs de mon cœur,
C'eſt là, ma Souveraine Cauſe,
Qu'en ſecret je reſſens ta mutuelle ardeur.

Divin Objet, doux centre de mon ame,
Que ne puis-je à l'inſtant m'abîmer en ton ſein !
Quand eſt-ce que ta douce flamme
Me conſumant en toi, finira mon deſtin ?

CXXIX.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

AIR : *Les oiſeaux réjouis dès que le jour s'avance.*

MON eſprit affligé dès que le jour s'avance,
Voit qu'il perd de la nuit le tranquille repos :
Son amoureux ſilence
L'éveille lorſque tous ſont pris des doux pavos.

La douceur de la nuit eſt pour moi ſans pareille ;
Moins je dors, plus je ſens le plaiſir de la paix :

Ha ! celui qui ſommeille,
Aimant trop le repos, ne le trouve jamais.

Sommeil ſaint & ſacré, ignoré chez les hommes,
Tu réveilles le cœur par tes charmes puiſſans,
Différent de ces ſommes
Où le cœur engourdi ſe laiſſe au gré des ſens.

C'eſt l'amour qui m'endort, c'eſt lui qui me réveille;
Lui ſeul fait dans mon cœur ces divers mouvemens:
Si je dors, ſi je veille,
Il règle mon eſprit & tous mes ſentimens.

Vous ne me troublez plus, inévitables ſonges:
Il ne me reſte rien; l'amour ſeul & la foi
Diſſipent vos menſonges:
Oſez-vous me montrer d'autre objet que mon Roi?

CXXX.

L'amour ſincere aime le châtiment.

AIR : *On ne vit plus* ; ou, *Léandre.*

O Dieu ! que j'aime uniquement,
Souverain auteur de mon être,
Je viens ſubir le châtiment:
Si j'oſe devant toi paroître,
C'eſt pour me livrer à tes coups
Et me ſoumettre à ton courroux.

Je m'abandonne à ton vouloir,
O juſtice, que je révére;
Exerce ſur moi ton pouvoir,
Malgré mon extrême miſere:
Je ne contredirai jamais
A l'équité de tes décrets.

Amour ſi charmant & ſi doux,
Je veux vivre ſous ton empire:
Mais bien loin d'éviter tes coups,

Si tu redoubles mon martyre
Tu me trouveras chaque jour
Plus dépendant de ton amour.

Peut-on t'aimer ſi tendrement,
Et pouvoir encor te déplaire ?
Ah ! que c'eſt un rude tourment,
Et que ma douleur eſt amere !
Lorſque tu voudras me punir,
C'eſt lorſque je veux te bénir.

Loin de me plaindre de mon ſort,
Toujours ta juſtice équitable
Juſques à l'inſtant de ma mort
Me paroîtra charmante, aimable :
Je veux chanter ton équité
Dans le tems, dans l'éternité.

Se plaigne qui voudra de toi,
Je ſoutiens qu'il ne t'aime guere,
Adorable Objet de ma foi :
S'il eſt à tes vouloirs contraire,
Qu'il accuſe ſon mauvais cœur ;
Et non l'excès de ta rigueur.

Je veux bénir ton ſacré Nom
A préſent que je le puis faire ;
Et te confeſſant juſte & bon,
J'accepterai comme ſalaire
Le tourment le plus rigoureux,
Content de te voir bienheureux.

Si tu regardes mon amour,
Si tu pardonnes mon offenſe,
Si tu veux recevoir un jour
L'hommage de ma dépendance,
Et daignes accepter mon cœur ;
Que ne te dois-je point, Seigneur !

Entrant dans un raviſſement,
Qui me paroît inexprimable,
Je te ferai, Dieu très-clément,
Un ſerment très-inviolable,

De recevoir également
Le bonheur & le châtiment.

Me livrant à ton feul honneur
Par l'entier oubli de moi-même,
Je verrai comme une faveur,
Si malgré mon amour extrême
Tu te glorifie en ma mort
Et dans la rigueur de mon fort.

Ha! fouffre qu'avant mon trépas
D'un facrifice volontaire
Je me dévoue à tes appas;
Non pas ainfi qu'un mercenaire
Afin d'être récompenfé :
Ta feule gloire m'eft affez.

CXXXI.

Aimer Dieu fans craindre les croix.

AIR : *Que ces prés, ces ruiffeaux.*

JE cherche dans ces bois le Seigneur que j'adore :
Quoiqu'il foit en tous lieux il fe cache pour moi.
Voudroit-il m'affliger? Veut-il fonder ma foi?
Il femble s'éloigner de mon cœur qui l'implore.
Hélas, tous les plaifirs que l'on goûte en ce lieu,
Bien loin de foulager mon feu,
Ne font que l'augmenter encore!

Quoi! N'es-tu pas touché de mes cris, de ma plainte,
Grand Dieu, qui m'as reduit dans l'état où je fuis?
Tu te plais chaque jour d'augmenter mes ennuis :
Ignores-tu l'amour dont mon ame eft atteinte!
Que pour toi les tourmens à mon cœur feroient doux,
Si tu n'y joignois ton courroux!
Que ne puis-je t'aimer fans crainte!

„ Craindrois-tu fi ton cœur toujours chafte & fidéle
„ Ne m'aimoit que pour moi, fans fe voir un moment?

Je t'aime & ne crains point, Seigneur, le châtiment;
Je ne veux, tu le sais, que ta gloire éternelle:
Je t'ai dit mille fois que respectant tes coups
Je ne puis porter ton courroux;
La mort me seroit moins cruelle.

CXXXII.

Absence rigoureuse de l'amour.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

JE pourrois vivre, Amour, sans subsistance,
Et sans appui, n'ayant rien que d'amer;
Je puis vivre sans soutien, sans défense:
Mais je ne saurois vivre sans aimer.

Amour divin, qui me fus favorable,
Tu fuis & me laisses dans la langueur:
Plus tu fuis, plus tu te fais voir aimable;
Emporte avec toi mon ame & mon cœur.

Je vis sans cœur, sans esprit & sans ame;
Tous moyens de vivre me sont ôtés:
J'aime sans goût, sans sentiment, sans flamme;
Je ne sens plus même tes cruautés.

Un mal trop grand rend stupide, insensible,
Un mal médiocre se fait sentir:
A tous tes traits mon cœur inaccessible,
N'a plus de plaisir ni de repentir.

Qu'est devenu ce cœur tendre & fidéle,
Tu le métamorphoses en rocher:
Si c'est vertu, ô vertu trop cruelle,
Laisse-moi le seul objet qui m'est cher.

Divin objet, qui faisois mes délices,
L'Amour jaloux, hélas! t'a donc ravi!
Il a changé mes plaisirs en supplices,
Quoique je l'aie aveuglément suivi.

Il en use toujours de cette sorte,
Cruel & sourd aux pleurs de son amant :
Aux cœurs foibles la douceur la plus forte ;
C'est dont il les attire incessamment.

CXXXIII.

Aimer les rigueurs de l'amour.

AIR : *La jeune Iris ; ou, Les folies d'Espagne.*

DIVIN Époux que j'aime & je révére,
Mon cœur n'a plus ni penchant ni désirs :
Si quelquefois tu lui paroîs sévére,
Son châtiment redouble ses plaisirs.

Qui peut t'aimer, cher Époux, & se plaindre
De ses douleurs & de ta cruauté ?
Le cœur aimant pourroit-il bien te craindre ?
S'il craint ; il n'aime pas en vérité.

Divin Époux, ta rigueur a des charmes,
Que le cœur délicat discerne bien :
Ah ! quel plaisir de répandre des larmes,
Lorsque ton cœur les attire du mien.

Doux artisan du beau feu qui m'anime,
Réhausse encore son activité,
Qu'il consume promptement ta victime,
Victime d'amour & de vérité.

Plus ton feu redouble sa véhémence,
Et plus mon cœur a de contentement :
Fondant il s'écoule dans ton essence ;
Et c'est le centre où tendent tes amans.

CXXXIV.

L'amour pur s'affermit par les rigueurs.

Air : *La jeune Iris.*

Bien que mon Dieu me ſoit toujours ſévère,
Mon cœur l'aime d'un amour plus conſtant :
Le pur amour porte ce caractere,
Plus on l'opprime & plus il eſt content.

Plus le chêne eſt battu par les tempêtes,
Plus il s'affermit & réſiſte au vent :
Plus Dieu lance ſes foudres ſur nos têtes,
Plus on doit s'affermir dans ſon néant.

Qui ne mérite rien, ne doit prétendre
Qu'à ſe voir mépriſé ſans aucun don :
Il eſt content qu'on daigne le reprendre ;
A tous les coups il ne dit jamais, non.

Ravi d'être aux mains de la Providence,
Comme un ballon qu'on éléve bien haut
Pour le briſer avecque violence :
C'eſt dans ce jeu que j'ai ce qu'il me faut.

Non, non l'amour ne fut jamais ſévère ;
Sa cruauté m'eſt un charme puiſſant.
Lorſqu'il me châtie ainſi qu'un bon pere,
Mon cœur en eſt bien plus reconnoiſſant.

Fais ſentir tes douceurs au mercenaire ;
Sans tes faveurs il ne t'aimeroit pas :
Ah ! ſois toujours à tes enfans ſévère ;
Sous ta rigueur tu caches mille appas.

Lorſque le cœur ſait t'aimer pour toi-même,
Il eſt où tu le déſirois d'abord ;
Pour être ainſi que ſa peine eſt extrême !
Il n'y parvient que par un long effort.

Son intérêt, qui l'agite ſans ceſſe,
Fait qu'il ſe veut toujours voir, & ſentir:
L'amour rempli d'une noble hardieſſe,
Ne veut rien voir, mais il ſait bien pâtir.

S'abandonnant ſans ſouci de ſoi-même,
Il eſt ſans crainte un ballon agité:
Le bras puiſſant qui le pouſſe à l'extrême,
En l'agitant produit ſa fermeté.

Juſques à quand ſera-t-on infidéle?
Délaiſſons-nous au vouloir du Seigneur:
Mais le cœur lâche inceſſamment chancelle,
Et ſe laiſſe ſurmonter par la peur.

Donne, Seigneur, un généreux courage,
Non pour roidir; mais pour plier à tout:
La ſoupleſſe eſt des Enfans le partage:
Ah! fais ton jeu de nous pouſſer à bout.

CXXXV.

L'amour conſumant.

AIR: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*

JE ne puis rien faire aujourd'hui,
Ah! l'amour me perd tout en lui;
Je ſens qu'il m'a preſque détruit:
Mon bonheur eſt extrême.
Ah! l'amour me perd tout en lui,
M'arrachant à moi-même!

Je ne puis vivre que pour Dieu,
Ah! je ſens augmenter mon feu;
Je ne connois ni tems ni lieu:
Par-tout je ſuis de même.
Ah! je ſens augmenter mon feu
Preſque juſqu'à l'extrême.

Ce feu n'a que de la fraicheur :
Ah! s'il consume tout mon cœur,
C'est sans lui donner de l'ardeur,
Toujours simple & paisible.
Ah! s'il consume tout mon cœur,
Son feu m'est insensible.

Il surpasse tout sentiment:
Ah! cet amour est consumant,
Il est même anéantissant ;
Il reduit l'ame en cendre.
Ah ! que l'amour est consumant
Pour qui s'en laisse prendre!

Il ne peut voir que son Objet;
Ah ! que tout lui paroît abjet!
Il mine & détruit son sujet,
L'immolant à Dieu même.
Ah ! que tout lui paroît abjet
Hors de l'Être Suprême!

Il ne peut plus penser à soi;
Ah! qu'il a d'horreur pour le MOI!
Il immole tout à son Roi,
Ainsi qu'au Premier Être.
Ah! qu'il a d'horreur pour le MOI,
Et d'amour pour son Maître!

Sans cesse il se livre au néant:
Ah! que tout est indifférent
Pour un fidéle & tendre amant,
Qui ne veut que Dieu même!
Ah! que tout est indifférent
Lorsque vraiment on aime!

Qui ne se livre pas au sort,
Au néant, aux croix, à la mort;
Ou qui cherche quelqu'autre port
Pour s'assurer soi-même :
Ah! qui ne se livre à la mort,
Ignore comme on aime.

CXXXVI.

Puissance & victoire de l'amour divin.

AIR : *Ces prés, ces bois :* ou, *La jeune Iris :* ou, *Les folies d'Espagne.*

O pur amour ! qui faites mes délices !
O pur amour ! qui faites tout mon bien !
O pur amour ! source de sacrifices !
O pur amour ! qui mets l'ame en son rien !

Je veux chanter & ta force & tes charmes,
Te faire voir & cruel & vainqueur :
Source de paix, tu fais couler des larmes,
Seul plaisir & seul tourment de mon cœur.

Je veux chanter ta justice inéfable,
Je veux chanter l'excès de ta rigueur,
Te faire voir cruel, impitoyable,
Et cependant tout rempli de douceur.

Tu fais mourir sitôt qu'on te posséde,
Tu détruis & consumes ton sujet :
Tu fais des maux, tu donnes le reméde,
Immolant tout à ton divin Objet.

Que ta puissance, Amour, a d'étendue !
Tu ne bornes point ton activité,
Tu revêtis, dépouilles & dénues,
Tu divises par ta vivacité.

Tu réunis cette ame divisée,
Et la divises encor de nouveau ;
Tu te caches quand ta main l'a blessée
Et tu fais de son sépulcre un berceau.

Amour, amour, ta puissance est sans bornes,
Impitoyable à qui se livre à toi :
Pour m'attirer, tu m'embellis, tu m'ornes ;
Quand tu me tiens tu te moques de moi.

Tu ne ſaurois ſouffrir aucunes vies;
Ce n'eſt que renoncement, & que mort:
C'eſt ce dont tes careſſes ſont ſuivies:
Et tu nous perds pour nous conduire au port.

Je m'embarque, & tu fais lever l'orage,
Tu démates promptement le vaiſſeau,
Tu romps juſques au plus petit cordage;
Et du navire tu fais un tombeau.

Perdu, noyé, caché deſſous les ondes,
Sans reſpirer, ſans aucun mouvement,
Tu me fais voir des cavernes profondes,
Des lieux affreux; & c'eſt mon monument.

Mort, enterré, tu me rendis la vie;
Je la trouvai là ſans aucun effort:
Ces mêmes flots qui me l'avoient ravie,
Me remirent doucement ſur le bord.

Je veux chanter tes bontés & tes graces,
Après avoir chanté tous mes tourmens,
Mes déplaiſirs, mes ennuis, mes diſgraces:
Divin Amour, donne force à mes chants.

Tu dédommages bien par tes careſſes,
Amour, de ce que tu nous fais ſouffrir;
Tu prens plaiſir de combler de richeſſes
Celui que tu ſus ſi bien appauvrir.

Je conſacre mes vers à tes louanges,
Ce n'eſt pas tout, doux Maître de mon cœur:
Je veux m'unir à tes Saints, à tes Anges,
Comme eux me conſacrer à ton honneur.



CXXXVII.

Abîme de l'Amour.

AIR : *La jeune Iris ; ou, Les folies d'Espagne.*

DEPUIS longtems j'ai perdu connoiſſance ;
Dans un gouffre je me vis abîmer :
Je ne puis plus ſupporter la ſcience :
Heureux mon cœur, ſi tu ſais bien aimer.

Perdu, plongé dans des eaux ténébreuſes,
Je ne vois rien, & je ne veux rien voir :
Mes ténèbres ſont des nuits amoureuſes ;
Je ne connois mon bien ni mon eſpoir.

Dans ce profond d'amour inexplicable,
On m'éléve bien au-deſſus de moi :
C'eſt un nuage obſcur, invariable,
Où l'ame ne voit qu'une ſombre foi.

C'eſt un brouillard plus clair que la lumiere ;
Je ne puis exprimer ſa ſombre nuit :
On ne deſſille jamais la paupiere ;
Dedans ce lieu l'on n'entend aucun bruit.

Ces ténèbres où règne le ſilence,
Font le bonheur de ce cœur amoureux :
Tout conſiſte dedans la patience,
Qu'exerce ici cet amant généreux.



CXXXVIII.

Océan du divin Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

O Rayon ténébreux d'une immenſe clarté ;
O nuit ! ô torrent de lumiere ,
Pur amour , ſimple Vérité ,
Source de bien , Cauſe Premiere !

Doux centre du repos , céleſte volupté ,
Sacré monument de la gloire !
Doux nœud d'une pure unité ,
Abſorbement de la mémoire !

Auguſte Majeſté , chaſte & ſublime amour ,
Charité pure eſſentielle !
Nuit plus brillante que le jour ,
Ta clarté devient éternelle.

Mais que dis-je clarté ; tout me paroît obſcur ;
C'eſt un abîme impénétrable :
Cependant mon cœur eſt très-ſûr
Que ſa lumiere eſt véritable.

Dans ce vaſte Océan , dans cette mer d'amour
On ne voit rien que l'amour même :
Ce que je viens d'appeller jour ,
Paroît ténèbres quand on aime.

L'amour ſi pur en ſoi ne nous laiſſe rien voir ;
Il abſorbe dans ſa lumiere :
On ne peut connoître ou ſavoir
Ce qu'on découvre en ce myſtere.

Nul objet ſingulier , un abîme profond
Environne toute notre ame :
Ce qui la perd & la confond ,
C'eſt une mer toute de flamme.

Mais flamme fans brillant pour notre propre efprit,
Quoiqu'une fource de lumiere,
Qu'on ne comprend, qu'on ne décrit
Que d'une trop baffe maniere.

Ce qu'on veut expliquer, fe dérobe à nos yeux
Sitôt qu'on prétend de le faire ;
Et pour moi, j'aime beaucoup mieux,
Au lieu de m'énoncer, me taire.

C'eft le meilleur parti. Mon cœur confacrons-nous
Pour jamais au profond filence :
Amour, il me fera plus doux
Que de te mettre en évidence.





TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CXXXIX.

Aimer Dieu pour Dieu & non pour ſoi.

AIR : *Je ne me ſoucie plus de rien ;* ou, *Ami ne paſſons pas Creteil.*

QUE déſiré-je dans les Cieux
Que Dieu dont je ſuis amoureux ?
Que veux-je ſur la terre ?
Rien n'y peut contenter mes feux,
M'y ſervir de ſalaire.

Dieu ſeul eſt mon unique bien ;
Tout le reſte ne m'eſt plus rien :
Sa Majeſté ſuprême
Eſt mon aſile & mon ſoutien ;
Il eſt tout ce que j'aime.

Malgré mes chagrins plus cuiſans,
Malgré les douleurs que je ſens,
Son vouloir adorable
Me charme & réjouit mes ſens ;
Il rend ma peine aimable.

Je ne ſaurois plus ſoupirer ;
Je ne ſaurois plus déſirer :
Que mon ame eſt contente !
Mon Dieu me permet d'eſpérer
Qu'il ſera mon attente.

Si

Si je n'ai plus d'empreſſement,
Je n'en ſuis pas moins ſon amant;
Mais mort à toutes choſes :
La douleur fait mon paſſe-tems;
Mes épines ſont roſes.

Dieu ſera toujours ce qu'il eſt :
Là ſe terminent mes ſouhaits.
Qui peut me ſatisfaire ?
Ce ſont ſes ſouverains décrets :
Son vouloir doit me plaire.

Si l'on veut quelque bien pour ſoi,
On eſt indigne de mon Roi;
Loin d'être amant fidéle,
Je rapporte ſon bien à moi
Et ſa gloire éternelle.

Que votre règne ſoit pour vous,
Mon Jéſus, mon divin Époux:
Règnez dedans nos ames;
Et devenez tout en nous tous;
Brûlez-nous de vos flammes.

C X L.

Dieu ſi aimable, aimé de peu.

AIR : *Ah! que l'amour paroît charmant.*

MON petit Maître a tant d'appas;
Ah! pourquoi ne l'aime-t-on pas!
Je voudrois ſouffrir le trépas
Afin que chacun l'aime.
On ne peut bien l'aimer, hélas!
Qu'en ſe quittant ſoi-méme.

Lorſque après moi l'on veut venir,
De ſoi-même il faut ſe bannir,

Se renoncer & se haïr,
Imiter ma souffrance,
Dit mon Jésus, & se tenir
Ferme dans l'espérance.

Mais on s'aime si tendrement,
Qu'on bannit le renoncement;
On craint le plus léger tourment,
Tout mal paroît extrême.
Non, ce n'est pas là surement
Grand Dieu, comme on vous aime.

Vous méritez tout notre cœur;
On vous le dérobe, Seigneur:
En voulant chercher son bonheur
On ne trouve que peines.
Que ne connoit-on la douceur
De vos aimables chaînes!

Quand on vous aime on est heureux,
On trouve le but de ses vœux;
Vous brûlez le cœur de vos feux:
O savoureuse flamme!
Que mon Dieu me rend amoureux!
Qu'il transporte mon ame!

Ce transport si délicieux
Éléve l'ame jusqu'aux Cieux,
On se croit déja bienheureux
Entre les chœurs des Anges.
Si nous possédons mêmes feux,
Rendons mêmes louanges.

La louange des Bienheureux
Est un silence savoureux,
Abîmé dans de sacrés feux
D'amour, de connoissance
D'un Objet qui les tirant d'eux
Les perd en son essence.

C X L I.

Aimer ſans rien déſirer.

AIR : *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

DIGNE Objet de mon eſpérance,
Vous qui poſſédez le fond de mon cœur,
Je ne veux point d'autre ſcience
Que d'aimer d'une pure ardeur.

L'amour eſt l'ame de mon ame :
Il eſt mon bien ; le reſte eſt ſuperflu.
Ah ! que pure & droite eſt la flamme,
Quand le cœur ne déſire plus !

Grand Dieu, le cœur qui te poſſéde,
Poſſéde en toi le véritable bien :
De tous maux il a le remède ;
Que faut-il à qui ne veut rien ?

C X L I I.

L'amour fixe le cœur.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

SITÔT que votre amour s'empara de mon cœur,
Ce cœur perdit toute autre pente :
Vous ſeul fûtes ſon protecteur,
Comme vous fûtes ſon attente.

Tout lui parut indigne & de vous & de lui :
Se ſéparant de toutes choſes,
Il vous prit pour ſon ſeul appui,
Être puiſſant, Cauſe des cauſes.

Il connut qu'hors de vous tout n'eſt que vanité;
Qu'abus, que néant, que menſonge:
Vous ſeul êtes la vérité;
Le reſte paſſe comme un ſonge.

Lors ſe livrant à vous par un franc abandon,
Il quitta tout ſoin de lui-même,
Pour en faire à jamais le don
A votre puiſſance ſuprême.

Vous avez diſpoſé depuis de mon vouloir;
Je n'en trouve plus dans mon ame:
Je ſuis ſans force & ſans pouvoir;
Mais non ſans votre pure flamme.

Ce pur & chaſte amour dédommage de tout;
Qu'il ſoit rigoureux, ou paiſible;
Qu'il flatte, ou qu'il nous pouſſe à bout;
Qu'il ſoit doux, ou bien inſenſible.

Il meut l'ame & le cœur par un ſecret penchant,
Et l'incline ſans violence:
O, que cet amour eſt touchant!
Qu'il fixe bien notre inconſtance!

Le cœur eſt agité ſans ce ſacré repos
Que le pur amour nous inſpire:
Ce ne ſont que des bas des hauts;
Il rit & ſoudain il ſoupire.

L'amour pur fixe en Dieu notre agitation;
Il arrête le cœur volage,
Donne une ſainte émotion
Pour le ſuivre avec grand courage.

Cet amour ſans ardeur eſt vigoureux & fort;
Il outrepaſſe toute choſe,
Ne craint le tourment ni la mort;
Dans ſa douleur il ſe repoſe.

Tout lui paroît égal de la main de l'amour;
Les peines ſont ſa récompenſe:
Sans jamais faire de retour,
L'amour incline la balance.

CXLIII.

Routes de l'amour, sûres.

AIR : *Songes agréables.*

L'AMOUR me domine,
Il est mon séjour ;
La bonté divine
M'abîme en l'amour :
O vérité !
Vous êtes ma beauté.

Une route obscure,
Un désert affreux,
Point de nourriture,
Déhors malheureux ;
Font le bonheur
D'un tendre & chaste cœur.

Le Soleil me brûle,
Le sablon ardent ;
Et je ne recule
Jamais cependant :
Je vais toujours
Sans souci, sans secours.

Les bêtes féroces
Viennent tour-à-tour ;
Là je suis sans force,
Et non sans amour :
Un bras puissant
Les repousse à l'instant.

Quelqu'une me blesse
Sans me dévorer ;
Si l'amour me laisse,
Puis-je résister ?
Un bras puissant
Les dissipe à l'instant.

Amour, tu te caches
Pour me fecourir:
Quelquefois je tâche
De m'en garantir;
Alors je fens
La force de leurs dens.

Si je n'abandonne
Aux mains de l'amour
Mes biens, ma perfonne,
Je tremble à mon tour:
M'abandonnant
Je marche fûrement.

Ici des abîmes,
Et d'affreux rochers,
Dont toutes les cimes,
Pleines de dangers,
Donnent l'effroi
A qui manque de foi.

On fe couche à terre,
Crainte de périr:
Alors le tonnerre
Nous fait bien courir.
Ah! que ces lieux
Sont triftes, dangereux!

L'amour fecourable
Ne manque jamais:
Quand le mal m'accable
J'y trouve ma paix.
S'il me foutient,
Je n'appréhende rien.

C'eft l'amour lui-même,
Je le connois bien:
Ma joie eft extrême;
Je ne crains plus rien.
Ah! ma douleur
Tu céde à ton Vainqueur.

En magnificence
L'amour triomphant,
En pleine aſſurance
Me va conduiſant;
Et dans l'inſtant
Diſſipe mon tourment.

Dedans une nue
Il me cache bien;
Aucun par la vue
N'en pénétre rien:
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

CXLIV.

Ne vivre que d'amour:

AIR : *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre
Si ce n'eſt d'amour;
Je veux toujours ſuivre
Jéſus ſans détour:
Heureux le ſort
De qui vit dans la mort!

Sacré domicile,
Fortuné ſéjour,
Agréable aſile
Que celui d'amour;
Mais peu connu!
On y vit pauvre & nud.

O douce lumiere
Quoique ſans clarté!
O ſource premiere
De la vérité!
O ſaint amour!
Sois mon guide & mon jour.

Sans toi je m'égare,
Et ne vois plus rien ;
C'eft toi qui prépare
Pour Dieu le chemin :
O faint amour!
Sois mon guide & mon jour.

Amour favorable
Dedans ta rigueur,
Jamais tu n'accables
De peine un bon cœur;
Mélant fouvent
L'amour & le tourment.

CXLV.

Défert de la foi & de l'amour.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

AIMABLE folitude
Où l'on vit avec Dieu !
Aucune inquiétude
Ne fe trouve en ce lieu.
En toi l'ame eft ravie,
Heureux féjour !
Où fans perdre la vie
On meurt d'amour.

Les hommes font à charge
A qui n'aime que Dieu:
Notre cœur n'eft au large
Qu'en quittant tout milieu.
Alors nous pouvons dire;
Heureux féjour!
Où l'on vit de martyre,
De pur amour.

Je voudrois faire entendre
Ce tranſport amoureux,
Cette union ſi tendre,
Ces plaiſirs & ces jeux,
Ces tourmens & ces gênes.
Momens heureux
De douceurs & de peines !
Rien n'eſt fâcheux.

Cette foi ténébreuſe,
Où ſouvent l'on ſe perd,
Mene l'ame amoureuſe
Dans le ſacré déſert:
Alors elle s'écrie ;
Heureux ſéjour !
Toi ſeul es ma patrie,
Divin Amour !

Quoique dans la ſouffrance,
On goûte le repos ;
L'amour, la confiance
Viennent fort à propos.
C'eſt ce qui nous fait dire ;
Heureux ſéjour !
Où le plus long martyre
Nourrit l'amour.

Adorable Juſtice,
Je vous fuis au hazard
Dans cet affreux ſupplice
Qui vient de votre part :
Je ne ſaurois me plaindre
De tant de coups ;
Ni même oſer les craindre,
Venant de vous.

Seigneur, dont la ſageſſe
Règle & conduit nos pas
Avec tant de juſteſſe,
Qu'on ne s'égare pas.
Tu donnes l'innocence,

La vérité,
La foi, la ſimple enfance,
La charité.

Je vais dans les campagnes
Où parcourant des yeux
J'apperçois les montagnes,
Et la voûte des Cieux :
Je dis, chere patrie,
Heureux ſéjour,
Où l'on n'a plus de vie
Que dans l'amour !

Je vois percer la nue
Aux habitans de l'air ;
Je perds auſſi de vue
Les hôtes de la mer :
Ainſi l'ame amoureuſe
En Dieu ſe perd ;
O perte trop heureuſe,
Sacré déſert !

Dans cet eſpace immenſe
De l'Océan divin
Je fais ma réſidence
Dans l'amour ſouverain :
Là rien ne me ſurcharge.
Tout eſt mon lieu,
Ayant trouvé le large
Dedans mon Dieu.

Que je hais la prudence
Qui regarde de loin !
La ſainte Providence
Pourvoit à mon beſoin :
L'oubli de ſoi fait vivre
Le pur amour ;
C'eſt lui qui nous fait ſuivre
Dieu ſans détour.

Aimons la petiteſſe,
Ne ſoyons jamais grands ;

Car la vraie Sageffe
Ici, c'eft d'être enfans:
N'aimons tous qu'innocence,
Simplicité,
La fimple dépendance,
La charité.

Le généreux Ignace
Plein d'amour pour fon Roi,
Qu'il n'y ait plus de trace
Difoit-il, de ce MOI!
J'irai deffus l'arene,
Où les lions
D'une dent inhumaine
Me détruiront.

Comme pure farine
D'un froment (a) élité
A la bonté divine
Je ferai préfenté:
Alors JÉSUS mon Maître,
Ne voyant rien
Chez moi de mon propre être,
Me rendra fien.

CXLVI.

Défintéreffement d'amour.

AIR : *Ma raifon s'en va beau train.*

JE ne penfe plus à moi,
Je m'abime & perds en toi,
Seigneur tout puiffant,
Dieu jufte & clément,
Qui caufes mes délices:
Loin de toi je fuis languiffant,
Et fouffre des fupplices.

(a) *Ou* affiné.

O Dieu, mon Souverain Bien,
Je veux tout & ne veux rien :
De ne rien avoir,
Et ne rien vouloir,
C'eſt la pauvreté même:
Puiſque je n'ai pas le pouvoir
D'oſer dire que j'aime.

Il faut cacher dans ſon cœur
Sa tendreſſe & ſon ardeur ;
Tous les ſentimens
Si purs, ſi touchans
N'oſeroient ſe produire :
Ce ſeroit un crime à préſent
Si l'on vouloit les dire.

Cachez de Dieu la beauté,
Ou donnez la liberté
D'aimer purement
Ce Dieu tout charmant,
Et que je trouve aimable:
Eſt-il un plus rude tourment
Que ces Gens intraitables ?

On veut que j'aime pour moi :
C'eſt bien renverſer la loi,
Que le pur amour
Sans aucun détour
Se rapporte à moi-même ;
Que l'eſclave ſoit en ce jour
Maître du Dieu ſuprême.

Dieu n'eſt plus (*a*) le Souverain Bien
Il faut que je ſois le ſien ;
Il n'eſt plus mon Roi
N'aimant que pour moi,
Et non pas pour lui-même.
Hélas ! ſi c'étoit notre foi,
Mon mal ſeroit extrême.

(*a*) *Ou* l'unique.

Salomon difoit un jour :
Qui fe fait digne d'amour ?
Si Dieu n'aime pas,
Me dit-on tout bas,
Tu dois faire de même :
Dans ce doute ne dois-tu pas
Le haïr s'il ne t'aime ?

Où feroit ma fûreté ?
Où trouver la vérité ?
Je le veux aimer,
Et fans m'informer
S'il me hait, ou s'il m'aime ;
Je ne faurois jamais errer
Aimant l'Être Suprême.

Puifqu'il me l'a commandé
L'aimer, c'eft fa volonté
Il fera mon Roi :
Qu'il faffe de moi
Tout ce qu'il en veut faire ;
Sa volonté fera ma loi
Comme au ciel fur la terre.

Ne dites pas ma chanfon,
Mes chers, pour une raifon :
Soyons en repos,
Sans dire tout haut
Ce que notre cœur penfe :
Margaritas ante porcos ;
Vous favez la fentence.

CXLVII.

L'amour inébranlable dans les fouffrances & la prifon.

AIR : *Si c'eft un crime que d'aimer.*

SI c'eft un crime que d'aimer,
On n'en peut juftement blâmer

Que le Seigneur qui me l'ordonne.
Je jure déformais,
Sans qu'on me le pardonne,
De l'aimer à jamais.

Je ne comprends pas la raifon
Qui fait qu'on me tient en prifon
Pour empécher que je ne l'aime:
Quoi! voudroit-on borner
Sa puiffance fupréme?
Dieu fait fe faire aimer.

Peut-on s'empêcher de l'aimer,
Ce Dieu qui devroit tout charmer,
Étant comme il eft l'amour même?
Heureux commandement!
C'eft trop, Bonté Suprême,
De l'ofer feulement.

Quand vous ne l'auriez que permis,
Mon cœur fe feroit bien promis
Que vous euffiez fouffert fa flamme:
Mais me le commandant,
Quelle gloire à mon ame!
Aimons donc conftamment.

Je me moque de la rigueur
Qu'on veut exercer fur mon cœur,
Pour tâcher d'éteindre ma flamme:
Mais ils ne favent pas,
Que Dieu retient mon ame
Par fes divins appas.

De tout mon cœur je veux fouffrir,
Mourir même s'il faut mourir:
Ah! c'eft une trop belle caufe.
(*a*) Glorieux de ce bien,
Je laiffe toute chofe
Pour l'Amour Souverain.

En combattant le pur amour,
On prétend d'empêcher qu'un jour

(*a*) *Ou* Ravie.

Il n'étende son doux empire :
Ils ne font cependant
Par leur rude martyre
Que rendre plus constant.

Quand vous donnâtes votre loi,
Ce digne objet de notre foi,
Par un admirable mystere
Votre puissante main
Ne mit point sur la pierre
Ce précepte divin.

Moïse votre serviteur
Nous dit que c'est la loi du cœur,
Et que le cœur seul peut comprendre :
C'est où vous l'écrivez ;
Et plus un cœur est tendre,
Plutôt vous l'y gravez.

Moïse dit encor de vous
Que vous êtes un Dieu jaloux ;
Mais jaloux de votre amour même :
Je comprends, mon Seigneur,
Que la Beauté suprême
Mérite tout le cœur.

Qui n'aime pas Dieu purement,
Ne l'aime pas parfaitement ;
Puisqu'on peut l'aimer davantage :
Hommes intéressés,
Dont le cœur se partage,
Vous n'aimez pas assez.

Qui n'aimeroit Dieu que pour soi,
N'obéiroit point à la Loi
De l'aimer de toute son ame,
En recourbant son cœur,
Son esprit & sa flamme
Sur son propre bonheur.

Aimer Dieu parce qu'on le craint,
L'aimer pour jouir de ses biens,
N'est-ce pas là s'aimer soi-même ?

Peut-on par ce retour
Payer l'ardeur extréme
De ce Dieu mort d'amour ?

Aimons-le donc ſans intérêt ;
Puiſqu'il nous aime avec excès
D'une amour pure & gratuite :
Cette loi, mon Seigneur,
Dont vous m'avez inſtruite,
Comble de paix mon cœur.

De quoi ſert la captivité ?
Notre ame en pleine liberté
Vers Dieu prend l'eſſor, & s'envole
Entre ſes bras divins,
Sans force & ſans parole
Rit des efforts humains.

C'eſt là qu'il guérit mes langueurs,
Que ſa main eſſuye mes pleurs :
Là ſes regards pleins de tendreſſes
Me font mille ſermens,
Qu'il va par ſes careſſes
Faire beaucoup d'amans.

Qui pourroit borner mon pouvoir,
Me diſoit-il hier au ſoir ?
Ne t'afflige point, mon amante :
Car avant qu'il ſoit peu
Je te rendrai contente,
Brûlant tout de mon feu.

CXLVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Un tendre engagement.*

ON me tient en priſon, ô mon cher Petit Maître ;
Soyez béni, j'y veux bien être
Tant que vous m'y voulez ſouffrir

Nul

Nul désir en mon cœur n'ose même paroître,
Si ce n'est pour vous obéir.

Je suis à vous, Seigneur, dès ma plus tendre enfance :
Je n'ai point cherché l'assistance,
Ni le secours des potentats :
Dès lors je mis en vous toute (*a*) ma confiance,
Sans m'appuyer sur d'autres bras.

M'abandonneriez-vous au tems de ma vieillesse?
Vous connoissez notre foiblesse,
Seigneur, à qui seul j'ai recours :
Mon cœur déja livré à l'ennui qui le presse,
Attend tout de votre secours.

Entouré d'ennemis que faut-il que je fasse?
Je n'espére qu'en votre grace :
Elle seule adoucit mes maux.
Que votre volonté sur moi se satisfasse,
M'accablant de plus de travaux.

J'avois peine autrefois, voyant que l'innocence,
Malgré sa ferme confiance,
Enduroit la nuit & le jour :
Mais depuis j'ai connu que le poids de souffrance
Se mesure au poids de l'amour.

L'Amour pur & parfait va plus loin qu'on ne pense :
On ne sait pas lorsqu'il commence
Tout ce qu'il doit couter un jour.
Mon cœur eût ignoré le prix de la souffrance,
S'il n'eût goûté le pur Amour.

(*a*) *Autrement* mon espérance.



CXLIX.

Sur le même sujet.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

GRAND Dieu pour ton plaisir
Je suis dans une cage :
Écoute mon ramage :
C'est là mon seul désir :
J'aime mon esclavage
Grand Dieu, pour ton plaisir.

Je chante tout le jour ;
Seigneur, c'est pour te plaire :
Mon extrême misere
Augmente mon amour :
N'ayant point d'autre affaire,
Je chante tout le jour.

Tu l'entends, mon Seigneur,
Cet amoureux langage,
Ignoré du faux sage,
Goûté du chaste cœur.
L'amour a son ramage :
Tu l'entends, mon Seigneur.

Je vis en liberté
Quoique dans l'esclavage :
L'amour pur met au large
Le cœur, la volonté :
Dans ma petite cage
Je vis en liberté.

Divine volonté
Que j'adore & que j'aime !
Plus ma peine est extrême,
Plus j'ai de liberté.
Tous biens sont en toi-même,
Divine volonté.

De ton petit oiseau
Reçois, je te conjure,
Le gazouillant murmure,
Plus tendre qu'il n'eſt beau;
Et ſois la nourriture
De ton petit oiſeau.

L'eſclave de mon Dieu
Trouve par-tout l'Immenſe;
Une certaine aiſance
Le rend libre en tout lieu;
Il eſt dans l'abondance
L'eſclave de mon Dieu.

Entouré d'ennemis
Que l'intrigue tourmente,
Que mon ame eſt contente!
Que mon cœur eſt ſoumis!
Inceſſamment je chante
Entouré d'ennemis.

Je vois mes ennemis
Se donner de la peine:
Les uns ſont hors d'haleine;
Les autres étourdis.
Moi d'une ame ſereine
Je vois mes ennemis.

CL.

Sur le même ſujet.

AIR: *Charmante ſolitude.*

CHARMANTE ſolitude,
Cachot, aimable tour,
Où ſans inquiétude
Je paſſe tout le jour!
Eſt-il tourment trop rude
Pour mon fidéle amour?

Les maux font mes délices,
Les douleurs mes plaifirs ;
Les plus affreux fupplices
Le but de mes défirs :
Et tous mes exercices
L'amour & les foupirs.

Je ne crains point la peine,
Quoique fans nul foutien,
Étant affez certaine
Que ce mal eft mon bien :
La Beauté Souveraine
Veut l'amour fouverain.

Je fouffre, & ma fouffrance
Caufe tout mon bonheur :
Par fa douce préfence
Dieu confomme mon cœur :
Il eft ma patience,
Ma force, & ma douceur.

CLI.

L'amour divin fait aimer les fouffrances.

AIR : *La jeune Iris ;* ou, *Les folies d'Efpagne.*

L'AMOUR divin nous fait aimer la peine ;
La Nature appréhende la douleur :
Tout ce qui vient de ta main fouveraine,
O pur amour, fait le plaifir du cœur.

Mefurons à l'amour de la fouffrance,
S'il eft vrai que nous aimons notre Dieu :
Tout autre amour n'en a que l'apparence ;
Ce n'eft que la fumée, & non le feu.

Pâtir, mourir pour l'objet que l'on aime,
A quelque chofe de délicieux :
Pour aimer, il faut fe haïr foi-même :
C'eft aimer comme on aime dans les Cieux.

Le ſeul intérêt de Dieu les compoſe;
Car tout intérêt propre en eſt banni:
Dans la gloire de Dieu le cœur repoſe;
Tout ſe rapporte à lui, tout eſt uni.

Le propre intérêt fait la diſſemblance:
On ne pourroit en trouver dans le Ciel:
Sans contrepoids tout eſt en la balance;
Tout eſt peſé par l'amour éternel.

Cette unité des Eſprits & des ames
Vient d'un parfait déſintéreſſement:
Mêmes déſirs, mêmes vœux, mêmes flammes;
Rien n'eſt pour eux, mais pour le Tout-puiſſant,

Le MIEN, le MOI dans ce lieu de délice
Y porteroit le déſordre & l'enfer;
Et le changeant en un lieu de ſupplice,
On reverroit le tems de Lucifer.

O pur amour, uniſſant toutes choſes
A leur principe, à leur ſouverain bien!
On voit en toi que la Cauſe des cauſes
Doit être tout; le reſte n'étant rien.

CLII.

Se taire, ſouffrir & mourir.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

J'AVOIS connu depuis longtems,
Digne Objet de mes eſpérances,
Que tu ferois de tous mes ans
Comme un long tiſſu de ſouffrances:
J'en ai reſſenti les effets,
Que je vois comme des bienfaits.

Je veux porter juſqu'à la mort
Ma ſouffrance, & celle des autres;

Afin de les conduire au port
Comme ont fait jadis les Apôtres:
Quoiqu'indigne d'un fi grand bien,
Je m'affure de ton foutien.

Bien loin de m'appuier fur moi,
Je me fonde fur ta promeffe:
Si je ne manque point de foi,
Je recevrai de ta Sageffe
La force dont j'aurai befoin;
Et je m'en remets à ton foin.

Je dirai donc que ta rigueur
Eft une douceur amoureufe:
L'épine qui perce mon cœur,
Quoiqu'une épine douloureufe,
N'a pour moi que de l'agrément,
Et m'eft un rafraîchiffement.

Divin Roi de tous les amans,
Que ton cœur percé d'une lance
M'enfeigne bien les fentimens
Qu'on doit avoir de la fouffrance!
Se taire, fouffrir & mourir;
C'eft comme il faut à toi s'unir.

Si l'on me traite avec mépris,
Et fi je reçois des outrages;
C'eft un bien qui n'a point de prix:
C'eft un des plus grands avantages
Que l'amour nous puiffe donner,
Qu'on ne fauroit trop eftimer.

Mais fi nous bronchons quelquefois,
Il faut aimer notre foibleffe,
Porter foiblement notre croix:
C'eft un des traits de ta Sageffe,
De crainte que l'élévement
Ne nous retire du néant.

Tout le monde connoit le bien
Renfermé dedans la fouffrance:
Il faut refter dans notre rien,

Craindre la vaine complaiſance ;
Ne croyons jamais bien ſouffrir
Quand le mal nous feroit mourir.

L'homme qui vit encore en ſoi,
Se trouble, & s'éblouit la vue :
Dieu le permet ainſi, je crois,
Pour rendre ſa ſouffrance nue :
Il accuſe ſouvent autrui
De ce qu'il ne doit voir qu'en lui.

L'amour propre en mille façons,
En nous ſéduiſant, nous abuſe :
Une de ſes bonnes leçons
Eſt trouver à tout une excuſe,
Et de rejetter ſur autrui
Le mal qu'il doit chercher en lui.

Aimable & ſouverain Moteur,
Éclaire-le de ta lumiere ;
Fais-lui ſentir ſon propre cœur,
Crainte qu'il ne tourne en arriere,
Suivant une fauſſe lueur,
Qui le jetteroit dans l'erreur.

CLIII.

Abandon enfantain.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

TAISEZ-vous ma ſageſſe,
Je veux devenir fou ;
Vous ne valez pas ma foibleſſe :
Hélas ! de quoi me ſervez-vous ?

Taiſez-vous ma prudence,
Taiſez-vous ma raiſon ;
C'eſt au ſein de la Providence
Que je me jette à l'abandon.

Si quelqu'un en murmure,
Je ne m'en foucie pas:
Je veux voguer à l'avanture
Sans voile, pilote ni mats.

Je fais que le naufrage
Souvent conduit au port:
Ce n'eft pas là ce qui m'engage;
J'abandonne le tout au fort.

Je n'aime que l'enfance,
La foibleffe & le rien;
Je ne puis pencher la balance
Sur la pauvreté, fur le bien.

Elle eft dans l'équilibre;
Un grain peut l'emporter:
Mais le cœur parfaitement libre
Ne peut le mettre, ni ôter.

CLIV.

N'aimer que le vouloir divin.

AIR : *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre,
Mon aimable Époux,
Si ce n'eft pour fuivre
Ton vouloir fi doux:
O mon amour!
Condui-moi chaque jour.

Je fuis orpheline,
Je n'ai plus d'appui;
La grace divine
M'en fert aujourd'hui;
Ah mon amour!
Condui-moi chaque jour.

Pauvre & dépourvue,
Sans aucun foutien,
Je tourne ma vue
Au Souverain Bien,
Sans nul détour
Vers Jéfus mon amour.

Je n'ai rien au monde;
Et je ne veux rien:
Chez moi tout abonde
Sans avoir de bien:
Avec Jéfus
Le refte eft fuperflu.

On croit l'homme à plaindre
Lorfqu'il eft heureux:
Je ne faurois feindre,
Mon cœur amoureux
Trouve fon bien
A ne poffféder rien.

Fi de la nobleffe,
Fi de la grandeur;
Dans ma petiteffe
Gît tout mon bonheur:
Jéfus Enfant
Fait mon contentement.

Un homme s'empreffe,
Se faifant valoir;
Je ne m'intéreffe
Que pour ton vouloir:
Ta volonté
Fait ma félicité.

Je reçois la peine
Sans nul déplaifir;
La loi fouveraine
Borne mon défir:
Mon divin Roi,
Difpofe donc de moi.

CLV.

Ne vivre que de la volonté de Dieu.

AIR : *Celui qui m'a foumife.*

JE ne veux, mon Seigneur, rien que ta volonté ;
Je ne connois rien autre chofe :
Par un effet de ta bonté
Toujours en ton fein je repofe.

Ce vouloir fouverain fait agir fur un cœur
Qui ne fait plus de réfiftance ;
Il eft le principe & moteur
Qui le tient fous fa dépendance.

Tout confifte pour nous à ne plus rien vouloir :
Cette volonté prend la place,
Ne nous laiffant d'autre pouvoir,
Qu'une obéiffance efficace.

Il commande en grand Dieu, il obéit en Roi ;
Ce qu'il commande, il l'exécute :
Lui-même obéit à fa loi :
Cette loi jamais ne rebute.

On veut voir & fentir en foi certain vouloir ;
On veut commander à foi-même,
Difcerner quel eft le pouvoir
Que nous donne ce Dieu fuprême.

Il eft vrai cependant que lorfqu'on ne veut plus,
On eft étranger à foi-même :
Alors on ne difcerne plus
Ni comme on veut ni comme on aime.

Notre propre vouloir fuit notre propre amour ;
La conféquence eft néceffaire :
Notre vouloir céde toujours
A l'objet auquel on veut plaire.

A force de céder on demeure vaincu ;
On ne trouve plus de défenſe :
L'eſprit alors eſt convaincu
De ſa parfaite dépendance.

Mais ce n'eſt pas aſſez ; il ne faut plus ſe voir :
Il faut qu'un objet grand & ſage
Abſorbe ſi bien tout vouloir,
Que nous n'en ayons plus d'uſage.

Si je ne pouvois plus enviſager que lui,
Vivant ici comme étrangere,
Sans défenſe & ſans nul appui,
Que ma courſe ſeroit légere !

Je me perdrois alors dans mon Unique Bien,
Comme n'étant plus ſur la terre.
Sitôt que l'ame n'eſt plus rien,
Elle entre en la ſource Premiere.

CLVI.

Suivre Dieu ſans ſavoir où.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! cher Époux de mon cœur,
Que déſires-tu que je faſſe ?
Amour, tu connois ma langueur :
Ah ! quelle ſeroit ma diſgrace,
Si tu voulois changer mon ſort !
Donne-moi bien plutôt la mort.

Quelque choſe dans le ſecret
Déſire la fin de ma vie,
Si je n'adorois ton décret :
La loi où je ſuis aſſervie,
Me feroit mourir mille fois
Si j'oſois enfreindre tes loix.

Que tu connois bien ma douleur,
Puisque toi seul en es la cause !
Unique soutien de mon cœur,
Quelle est cette métamorphose !
Quel est ce genre de tourment
Qui me met dans l'étonnement !

Tu sais que je n'ai plus d'esprit ;
Et mon ame est toute éperdue :
Je demeure comme interdit
Dans l'accablement qui me tue :
J'adore ton divin pouvoir,
Et me soumets à ton vouloir.

Tu me possédes pleinement,
Sans nul usage de moi-même :
Je suis comme un petit-enfant,
Qui ne sait s'il hait ou s'il aime,
Se laissant mener où l'on veut,
Sans être heureux ou malheureux.

Adorable Objet de ma foi,
Je suis à toi sans résistance :
Je ne connois point d'autre loi
Qu'une certaine dépendance,
Qui ne me laisse ni pouvoir,
Ni penchant, ni choix, ni vouloir.

M'as-tu donc reduite à ce point,
Pour me faire un nouveau martyre !
Le mépris à la peine est joint ;
Et lorsqu'en secret je soupire
Tu ne m'exauces point, hélas !
Même tu ne m'écoutes pas.

Où sont tes anciennes bontés ?
Qu'est devenu l'amour d'un pere ?
Toi qui règles mes volontés,
Toi que j'aime, en qui seul j'espére,
M'aurois-tu conduit par la main,
Pour me rejetter de ton sein ?

Si je me livre à la douleur,
Tu me le reproches ſans ceſſe :
Tu diſpoſes de tout mon cœur,
De rien je ne ſuis la maîtreſſe ;
Et je me trouve chaque jour
Plus dépendante de l'amour.

Jè ne trouve en moi nul amour ;
Je ne ſaurois dire ſi j'aime :
De mon deſtin je ſuis le cours
Étant toujours hors de moi-même,
L'amour remuant par reſſors
Mon ame auſſi bien que mon corps.

Je ne poſſéde plus de MOI,
Toujours étrangere à moi-même :
Je vis ſans connoître de loi,
Suivant toujours la loi ſuprême ;
Tout ainſi qu'un petit enfant
Remué par un bras puiſſant.

Mais de quoi ſert tout ce diſcours ?
Ma peine eſt-elle ſoulagée ?
Comme une fleuve qui ſuit ſon cours,
Sans que ſa route ſoit changée,
Se précipite dans la mer,
Et de doux redevient amer.

Il ſortit jadis de ſon ſein,
Il y rentre de même ſorte ;
Roulant ſes ondes, ſon deſtin
Dans le même lit le reporte :
Il en eſt ainſi de mon cœur
Qui ſort & rentre en ſon Moteur.

Principe de mon mouvement,
Souverain Auteur de mon être,
Tu me conduis rapidement,
Après t'être rendu le maître :
Je te ſuis comme un pauvre fou,
Le plus ſouvent ſans ſavoir où.

Ou bien prend pitié de mon ſort ;
Ou bien ſois ſans miſéricorde :
Soit pour la vie ou pour la mort,
Si tu refuſes ou m'accordes,
Je bénirai toujours ton Nom,
O Dominateur de Sion.

CLVII.

Sacrifice d'amour.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

MON cher Maître, j'adore
Vos décrets éternels :
Si je veux quelque choſe encore,
Que mes déſirs ſont criminels !

Vous êtes ma juſtice,
Vous êtes tout mon bien ;
Quand je veux faire un ſacrifice,
Amour, je ne vous donne rien.

C'eſt trop peu de ma vie,
Pour oſer vous l'offrir :
Quand votre amour l'aura ravie,
Je veux revivre pour ſouffrir.

Pardonnez, mon cher Maître,
Ce tranſport indiſcret :
Je ne veux plus de choix ni d'être ;
Je me livre à votre décret.

Si je veux quelque choſe,
Je n'en diſcerne rien :
Et ſi mon amour propre l'oſe,
Il ignore quel eſt ſon bien.

Son bien eſt ſe ſoumettre
Au Souverain Vouloir,

Sans qu'il puiſſe jamais admettre
De volonté ni de pouvoir.
Ah ! je vous laiſſe faire,
Et diſpoſer de moi ;
Et je ne veux d'autre ſalaire
Qu'être victime de mon Roi.
Son feu m'eſt un délice,
S'il venoit de l'amour,
Ou s'il venoit de la juſtice :
Que chacun me brûle à ſon tour.
Je m'immole à ſa gloire
Alors que je le peux :
Si je perds l'eſprit, la mémoire,
Que je ne perde point ſon feu.
Je veux penſer de même
Au jour de mon trépas :
Pourvu qu'en cet inſtant je l'aime,
Le reſte ne me touche pas.
Faites-moi donc la grace,
O mon unique Époux,
Que l'amour jamais ne s'efface
De mon cœur : tout me ſera doux.

CLVIII.

Ne pas craindre la rigueur de l'amour.

AIR : *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

AMOUR qui gouvernes mon ame,
Et qui remplis le centre de mon cœur,
Qui le conſumes de ta flamme,
Qui pourroit craindre ta rigueur !
Hélas ! celui qui t'appréhende,
Ne connoit pas l'excès de ta bonté,

Et ne fait pas ce qu'il demande
Si ce n'eſt dans ta volonté.

Quand on demande pour ſoi-même,
On eſt poſſédé du propre intérêt:
On ignore comment on t'aime,
Ignorant quel eſt ton arrêt.

Je veux tout ce que l'on me donne;
Je ne puis vouloir ce que je n'ai pas:
Sitôt qu'à toi l'on s'abandonne
La raiſon ne raiſonne pas.

Je ne ſais ce qui m'eſt utile;
Et j'ignore ce que tu veux de moi:
J'abhorre l'intérêt ſervile,
Condui tout, mon aimable Roi.

Que veux-je au Ciel & ſur la terre,
Que d'adorer & d'aimer ta beauté?
Le reſte n'eſt pas mon affaire.
Juge-moi dans ta vérité.

Je veux pour moi ce qu'elle ordonne,
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité:
Je trouve ta Juſtice bonne,
Adorant ta droite équité.

CLIX.

Pureté d'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

O que j'aime, mon Dieu, tes ſouverains décrets,
Soit favorables, ſoit contraires!
Je ſouſcris même à tes arrêts:
Tout ce que tu fais doit me plaire.
Je dois donc, mon Seigneur, en t'aimant plus que moi,
Aimer ce qui te glorifie:

Ton

Ton ſeul plaiſir ſera ma loi ;
C'eſt à quoi je me ſacrifie.

Conſerve qui voudra ſes propres intérêts,
A toi je me livre ſans feinte ;
Et contre tes divins arrêts
Je ne ferai pas une plainte.

Ce que j'exprime ici ſont les loix de l'amour :
Qui ne ſe livre tout ſoi-même,
Ou ſe permet quelque retour,
Ne ſut jamais bien comme on aime.

Quoi donc ? ſe poſſéder dans ce dernier moment,
Où l'on doit s'oublier ſoi-même,
Pour ſe livrer à ſon amant !
Non ; ce n'eſt pas là comme on aime.

Qui te connoit, Seigneur, & ne ſait s'oublier,
N'eſt rien qu'un amant en peinture :
S'il ne ſait pas à tout plier,
Son amour eſt une impoſture.

Le penchant de nos cœurs traine la volonté :
Si mon vouloir eſt en Dieu même,
Je me livre à ſon équité,
Ce qu'il ordonne eſt ce que j'aime.

Sans vouloir ce qu'il veut je ne ſuis point amant :
Et plus ce qu'il veut eſt étrange,
Plus j'en fais mon contentement ;
Et plus ma volonté s'y range.

Tu ſeras donc toujours l'arbitre de mon ſort,
Digne Objet de ma complaiſance :
Si j'aime au moment de la mort,
Je dois penſer comme je penſe.

Donner & retenir eſt contre toutes loix :
Si je t'ai bien donné mon ame,
C'eſt à toi de faire le choix
Ou du bonheur, ou de la flamme.

Si l'on fait autrement, on ne fait pas aimer:
Le choix d'amour rend l'ame heureufe:
Tout eft doux, & rien n'eft amer
De l'aimé pour l'ame amoureufe.

Ce qui nous rend heureux, ah! ce n'eft point le lieu;
C'eft le vouloir de ce qu'on aime:
Si je n'aime rien que mon Dieu,
Tout me plaît dans ma perte même.

Si j'aimois autrement, je renonce mon cœur;
Si dans le plus cruel fupplice
Je n'adorois pas fon auteur,
Aimant plus que moi fa juftice:

Trop indigne de Dieu, trop indigne du jour,
J'arracherois ce cœur perfide,
Qui loin d'être enfant de l'amour,
N'en eft qu'un lâche parricide.

Ah! que mon cœur eft loin de ce fervile amour!
Il n'aime Dieu que pour lui-même;
Et l'aime fi fort fans détour,
Qu'il ofe lui dire qu'il l'aime.

CLX.

Victime du pur amour.

Air: *On ne vit plus.*

Il fera dans l'éternité
Des victimes de ta juftice,
Ennemis de ton équité;
Et qui maudiront leur fupplice:
Pour moi, je ferai quelque jour
Victime de ton pur amour.

Forcés de fouffrir leurs tourmens
Dans des défefpoirs effroyables,

Se plaignant de leurs châtimens,
Des blaſphêmes épouvantables
Les feront une éternité
Se plaindre de ta cruauté.

Loin de blaſphêmer ton ſaint Nom,
Je lui rendrai mille louanges,
En te confeſſant juſte & bon;
Et m'uniſſant au chœur des Anges
Je chanterai ton équité,
Et j'aimerai ta vérité.

Ce lieu ténébreux plein d'horreur
Aura du moins cet avantage,
De pouvoir renfermer un cœur
Qui bénira ſon eſclavage,
Faiſant dans cet affreux ſejour
Un trophée à ton pur amour.

J'adorerai ta volonté
Dans ce tourment incomparable;
Je me louerai de ta bonté,
Et de ta Juſtice équitable;
Faiſant de cet affreux ſéjour
Le trône de ton pur amour.

Tu ne ſaurois faire ſouffrir,
O Juſtice que je révére!
C'eſt le crime qui fait partir,
Non; tu n'as rien de trop ſévére:
Tu rends bienheureux ton ſujet,
Lorſque l'amour eſt ſon objet.

Ton feu feroit rafraîchiſſant,
Sans notre volonté rebelle;
Il ſera béatifiant
Pour le cœur pur, tendre & fidéle:
L'enfer eſt notre iniquité;
Non le fruit de ta cruauté.

Pour moi, je chanterai toujours
Cette Juſtice vengereſſe;

J'y démêlerai tes amours,
Et la grandeur de ta Sageſſe,
Béniſſant éternellement
Dans mon malheur ton jugement.

Tu n'as point fait les châtimens,
Souveraine Béatitude :
L'enfer creuſé par les méchans
Me fait voir leur ingratitude.
Je t'adorerai dans ce lieu,
Où le méchant maudit ſon Dieu.

Dans ce contraſte merveilleux
Je voudrois te bénir ſans ceſſe :
O qu'il te feroit glorieux,
Et bien digne de ta Sageſſe,
De voir en ce lieu de tourment
Un ſi fidéle & tendre amant.

Tous les Démons remplis d'effroi
S'éloigneroient de ma préſence :
Là triomphant comme un grand Roi
Je ferois voir la différence
De l'amant de ta vérité
Et de l'homme d'iniquité.

Que conclure de tout ceci ?
Qu'en tous lieux où ta main me place
Mon travail feroit adouci,
Si mon amour eſt efficace :
Comme méchant je ſouffrirai ;
Comme amant je te bénirai.

Le cœur ne peut être méchant,
Lorſque ſa volonté ſoumiſe
Sous les ordres du Tout-puiſſant,
Il les accepte avec franchiſe ;
Faiſant ſon plus fort intérêt
De l'équité de ſon décret.

CLXI.

Amabilité de la divine Juſtice.

(*) Juſtitias Domini in æternum cantabo.

AIR : *Vous brillez ſeule.*

OUI je veux chanter ta juſtice
Dans tout le tems, & dans l'éternité :
Qu'elle ſoit contraire ou propice,
Je n'y puis voir que l'équité.

Qu'on chante ta miſéricorde,
Que tout retentiſſe de ta bonté !
Le cœur avec la voix s'accorde :
Mais on craint ta ſévérité.

Mon cœur n'en uſe pas de même ;
Il adore & reſpecte ta rigueur :
Soumis à ton pouvoir ſuprême ;
La juſtice fait ſon bonheur.

De tous les biens étant la cauſe,
Pourroit-il venir d'elle quelques maux ?
Ceux qui préſument autre choſe,
Font voir qu'ils raiſonnent à faux.

Dieu rend heureux par ſon eſſence
Tous ceux dont le cœur eſt proche de lui,
Qui vivent ſous ſa dépendance,
Dont il eſt la force & l'appui.

La juſtice en fait tout de même :
Elle nous rend parfaitement heureux.
Si notre amour eſt en Dieu même,
Tout en elle eſt très-gracieux.

(*a*) *Je chanterai éternellement les juſtices du Seigneur.*

La cause est en nous de nos peines ;
Elles sont produites par notre amour :
Si j'aime les loix souveraines,
J'évite sur moi tout retour.

La justice, pleine de charmes,
N'a rien pour moi qui ne soit obligeant :
Elle ne peut causer de larmes,
Que du cœur aveugle & méchant.

Tout son mal étant en lui-méme,
Il en ressent bientôt la vive ardeur :
Ainsi la Justice Suprême
Brûle l'injuste avec rigueur.

Le péché, l'amour de soi-même
Servent de matiere pour un grand feu :
La propriété tout de même
Allume la fureur de Dieu.

Aussitôt que la cause cesse,
On sent bien que la douleur cesse aussi ;
Même la Justice s'empresse
De le faire paroître ainsi.

Le pur amour & la justice
En tout s'unissent si parfaitement,
Ne pouvant trouver de supplice
Pour le pur & parfait amant.

Les enfers n'auront rien de rude
Pour le cœur plein de l'amour de son Dieu :
Il y seroit sans servitude :
L'amour ôte l'ardeur au feu.

Il devient un lieu de délice,
Ne consumant que le propre intérêt :
Alors la divine justice
Y met la largeur & le frais.

CLXII.

Sur le même sujet.

AIR : *La jeune Iris.*

JE voudrois chanter en magnificence,
O Justice, ta force & ta beauté :
J'aurois besoin d'une forte éloquence
Pour prouver ta gloire & ta sainteté.

Si je parle d'Amour on me peut croire;
Mais pour la Justice aucun partisan
Ne paroît s'intéresser à sa gloire :
Justice, Amour, ce n'est qu'un cependant.

Je veux chanter la divine Justice,
Après avoir longtems chanté l'Amour,
Changeant de chant, de discours, d'exercice;
La Justice met l'amour en son jour.

L'Amour n'est pur qu'en aimant la justice :
Tout autre Amour n'est qu'une illusion,
Propre intérêt, amour propre, caprice,
Guidé par le MOI, par la passion.

La justice d'un œil droit, simple & chaste
Ne sauroit voir d'autre objet que son Dieu:
Elle est noble, élevée autant que vaste;
Jamais son regard ne change de lieu.

De son divin Objet la jalousie
Fait qu'elle purge ou détruit son sujet:
C'est elle qui ôte ou donne la vie,
Selon qu'il convient à ce grand Objet.

Sans la justice enfoncé dans soi-même,
On ne pourroit faire aucun noble effort :
Sans elle oseroit-on dire qu'on aime ?
Elle rend l'amour plus fort que la mort.

CLXIII.

La justice & l'amour sont inséparables.

AIR : *La jeune Iris ;* ou , *Les folies d'Espagne.*

JE veux chanter l'admirable victoire,
De la justice unie avec l'amour ;
Et je veux en tout lieu porter leur gloire ,
Et la chanter avant le point du jour.

La justice & l'amour unis ensemble ,
Font ici bas le plaisir d'un bon cœur :
Lorsque pour Dieu leur force se rassemble ,
Tout en nous s'immole pour son honneur.

Le pur amour jamais ne se sépare
De la justice ; ils sont toujours unis :
Mais en vérité les sujets sont rares
Qui de leur cœur ne les ont pas bannis.

Chacun les fuit ; on craint trop leur empire ;
A l'amour propre il couteroit trop cher :
On dit qu'ils font souffrir certain martyre
Trop contraire aux désirs de notre chair.

Ils conduisent par une route dure :
On veut se conduire & se gouverner :
Ce chemin si contraire à la nature ,
Ne plaît qu'à qui sait bien s'abandonner.

La justice alors qu'elle purifie ,
Prépare le chemin au pur amour :
Et puis marchant tous deux de compagnie ,
Ils se font suivre sans aucun détour.

Ce sentier est droit , s'il n'est agréable :
Heureux qui le suit sans penser à soi !
La justice fut toujours favorable
A quiconque choisit l'amour pour Roi.

Qu'elle punit ceux qui loin de la ſuivre,
S'éloignent des chemins qu'ils ont choiſis!
Vous, malheureux, que l'amour propre enivre,
Vous ne ſerez jamais leurs favoris.

Je veux marcher au bord des précipices,
Je veux chanter au milieu des tourmens;
Je me rirai des plus affreux ſupplices:
Si pour l'amour ils ont des agrémens.

Acheve, acheve, ô divine Juſtice;
Détruis en moi ce qui ne te plaît pas;
L'amour pur ſe nourrit de ſacrifice:
Tout m'eſt doux ſi je marche ſur tes pas.

Malheur, ô juſtice, à qui t'appréhende!
Il ne peut jamais être heureux ſans toi:
Tu le rends pur comme Dieu le demande;
Tu le rends digne enfin de ce grand Roi.

CLXIV.

Unité des Bienheureux & des parfaits avec Dieu & entr'eux.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe*; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

PUISQUE notre ame eſt faite à l'image de Dieu,
Elle porte ce caractere;
Et Dieu ſe l'unit ſans milieu,
Quand l'amour ſeul eſt ſon ſalaire.

Lorſqu'on ne veut plus rien, qu'on eſt anéanti,
On retourne à ſon origine:
Là notre vouloir englouti
Paſſe en la volonté divine.

C'eſt ce vaſte Océan de qui l'immenſité
Renferme en lui toutes les ames:

Plus grande eſt leur conformité,
Plus, amour pur, tu les enflammes.

Elles ne ſont en Dieu qu'un par la charité,
Qui les rend d'autant plus conformes,
Que toi, Supréme Vérité,
En les éclairant les transformes.

Lorſque ces ames ſont dans le méme degré,
Elles ſont en Dieu ſi perdues
Que tout l'humain & le créé
Semble diſparu de leurs vues.

Submergés dans l'amour, l'amour ſe plaît en eux,
Cette charité mutuelle
De Dieu dans tous les Bienheureux,
De toutes ces ames entre elles.

On peut avoir ce bien méme dès ici bas:
Ces ames entre elles unies,
Marchant toutes d'un même pas,
Toutes ont mémes ſimpathies.

Venez, ô pur amour! conſumer tous les cœurs
D'ardeurs pures & mutuelles;
Faites-en des adorateurs
Dignes des Beautés éternelles!

CLXV.

Bonheur de la ſimplicité & petiteſſe.

AIR: *Hélas! Brunette mes amours.*

MON eſprit ſe perd chaque jour:
Je ne ſaurois qu'en dire,
Si ce n'eſt que le pur amour,
Uſant de ſon empire,
Me tire & m'arrache de moi,
Pour me perdre encore plus en ſoi.

Je ne connois ni bien ni mal;
J'ignore toute chofe :
Rien ne m'eft doux, rien n'eft fatal;
En Dieu je me repofe,
Sans m'occuper de l'avenir,
Si je dois vivre ou bien mourir.

Heureux, qui ne vit que de foi,
D'amour, de fimple enfance!
Qui n'a plus ni règle ni loi;
Et dont la dépendance,
Sans répugnance & fans retour,
Marque fon pur & chafte amour!

Heureux, qui du faint abandon
Entreprend le voyage!
Qui ne trouve jamais de NON;
Marchant où l'on l'engage,
Sans penfer quel fera fon fort,
Soit pour la vie ou pour la mort!

Qui fe laiffe tout à l'amour
Dans une nuit profonde!
Qui vit dedans ce bas féjour
Sans nul commerce au monde;
Et dont l'extrême obfcurité
Se termine à la vérité.

Celui qui fans voir fon marcher,
S'engage à l'avanture;
Qui ne connoiffant plus la chair,
L'orgueil, ni la nature,
Suit Dieu comme un petit enfant,
Pauvre, foible, fimple, innocent.

L'état fimple a mille douceurs,
Que l'amour propre ignore,
Il a de quoi charmer les cœurs:
Car le Dieu que j'adore,
Y fait briller fa vérité
Et le feu de fa charité.

Mais hélas! chacun ſe défend :
On craint la petiteſſe;
On ne veut point vivre en enfant;
On eſtime foibleſſe
Ce qui n'a pas l'air de grandeur;
En tout on veut de la hauteur.

CLXVI.

La ſimplicité abhorrée des grands, eſt le partage des Enfans.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUE tes ſentiers, ô Seigneur de mon ame!
Sont différens de ce qu'on en connoit!
On ignore quelle eſt ta pure flamme :
Chacun ſuit ſon vouloir, ſes propres loix.

L'homme ſe fait de Dieu certaine idée,
Qui n'approche pas de la vérité;
Il veut une dévotion guindée;
Et Dieu ne veut que la ſimplicité.

Tous les moyens que ſon eſprit fabrique,
Sont ſeulement ceux qu'il connoit pour bons;
Sa piété pleine de politique,
Ne ſauroit ſupporter d'autres leçons.

La vérité ſimple, pure, ingénue
Irrite ſon zéle plein de fureur :
Il hait le pur amour & la foi nue,
Et ne ſauroit ſouffrir l'humble de cœur.

La route de la foi paroît obſcure,
C'eſt un chemin qu'il croit rempli d'erreur :
Il faut pour lui une autre nourriture;
Il veut l'élévement & la grandeur.

Prévoir, ranger, vouloir tout entreprendre,
N'eſtimer rien que ce qui vient de lui,

Être fur l'honneur délicat & tendre,
Eft la vertu qu'on eftime aujourd'hui.

On fe pique d'une haute fageffe;
La fimplicité n'a rien que de bas:
On dédaigne l'aimable petiteffe.
Eft-ce, ô mon Jéfus, marcher fur tes pas.

Pour moi je hais plus leur fauffe prudence
Qu'ils n'ont d'horreur de ma fimplicité:
Que je méprife leur vaine fcience!
Je n'y découvre point la vérité.

C'eft en Jéfus, vérité fimple & une,
Que je la trouve dans fa pureté.
Cette pauvreté qui les importune,
Fait mon plaifir & ma félicité.

Le vrai néant, où je trouve ma place,
Eft un objet d'horreur à l'orgueilleux:
Se croyant feul arbitre de la grace,
Il n'eft pas tel qu'il paroît à fes yeux.

Non, je ne vois digne du Tout-immenfe
Que les vaftes efpaces du néant:
Dieu s'y plaît, il y fait fa réfidence;
Et s'éloigne de l'efprit fuffifant.

Pour les petits je te fais ma priere,
Donne-moi, Seigneur, de petits enfans:
Fais-les puifer dans la fource premiere;
Ils deviendront alors de vrais néans.

Mais de quoi leur ferviront mes paroles,
Si tu ne les imprimes dans leur cœur?
Elles pafferont pour difcours frivoles,
Quoique ce foit ta vérité, Seigneur.



CLXVII.

Souplesse infinie que demande l'amour.

AIR: *Folies d'Espagne* : ou, *La jeune Iris.*

COMME un enfant je me laisse conduire,
Sans voir en moi l'ombre d'un seul vouloir:
De tout je veux bien me laisser instruire;
Sachant beaucoup, je n'ai point de savoir.

Tout ce qu'on veut, je le veux tout de même;
La résistance est bien loin de mon cœur:
Tout disparoît quand le Vouloir Supréme
M'appelle, je le suis avec ardeur.

Je ne puis rien prévoir ni me défendre:
Je vis sans intérêt & sans souci;
Et n'ayant rien ici bas à prétendre
De tout je ne désire rien aussi.

Amour, Amour, que tu veux de souplesse!
Tu veux un cœur qui ne répugne plus,
Qui souffre tes rigueurs & tes caresses,
Et qui se contente de tes rebuts.

Si l'on connoissoit la délicatesse
De cet amour quand il posséde un cœur,
Combien il veut qu'on ait de petitesse;
Le mépris seul feroit notre bonheur.

C'est beaucoup de souffrir toutes les peines;
Mais c'est bien plus de pâtir le Seigneur,
D'aimer & de chérir les douces chaînes
Dont il captive & rend libre le cœur.

Être passif quand le Seigneur opére,
N'y point méler notre propre action,
Comme un enfant qui se laisse à son pere
Sans y faire même d'attention.

Le moindre effort s'oppofe à fon Empire :
Il faut refter comme un fimple inftrument,
Se laiffant par lui mouvoir & détruire :
Enfin il faut rentrer dans le néant.

Plus on fe laiffe promptement détruire,
Plutôt on jouit du Bien Souverain :
Le moindre mal paroît un dur martyre
A ceux qui fe gouvernent par l'humain.

Sitôt qu'on veut bien fe haïr foi-même,
Qu'on fe laiffe mener au gré de Dieu;
On trouve alors que le Vouloir Suprême
Conduit l'ame en tout tems comme en tout lieu.

Mais l'homme vain veut toujours fe conduire,
Se croyant bien plus fage que mon Dieu;
Il ne veut jamais fe laiffer inftruire,
Ni donner à l'Efprit Saint aucun lieu.

Si l'on vouloit fuivre cette conduite,
On parviendroit bientôt au vrai bonheur;
Suivant Jéfus & marchant à fa fuite,
On ne connoîtroit plus fon propre cœur.

CLXVIII.

S'abhorrer foi-même pour donner toute gloire à Dieu.

AIR : *Hélas, Brunette !*

JE fuis dans une abjection
Que je ne puis décrire,
Je porte une confufion
Qui feroit un martyre
Sitôt que l'on parle de moi;
Toute gloire étant pour mon Roi.

Je ne mérite que mépris,
Que honte & que supplice,
Que confusion, que décris:
Je dois à la Justice
Mille fois plus que tout cela;
Et voudrois souffrir au-delà.

Qu'on ne parle donc plus de MOI;
Je ne saurois l'entendre :
Qu'on rende justice à mon Roi,
Sans jamais se méprendre
Sur son extréme charité,
Malgré ma propre indignité.

Ah ! Seigneur, que votre bonté,
Si pleine de largesse
Pour un rien dont la vanité
S'oppose à la Sagesse,
Me jette dans l'étonnement
Et m'abîme dans mon néant!

Je voudrois à tous faire voir
Quelle horreur de moi-même
Je porte, & quel est mon devoir
Envers l'Être Suprême :
C'est de toujours m'anéantir ;
A tous ses vouloirs consentir.

Je dois adorer ses desseins;
Et me laisser conduire :
Ils sont tous justes, grands & saints :
Et s'il veut me détruire,
Je bénirai toujours mon sort
Le naufrage sera mon port.

Si je m'intéresse pour moi,
Indigne de sa grace,
Bien loin de lui marquer ma foi,
Je fais voir mon audace;
Et mérite qu'un bras puissant
M'abîme au fond de mon néant.

Je

Je n'ai d'intérêt que pour Dieu,
Et pour ſa ſeule gloire :
Le mépris me paroît un jeu :
Je n'ai plus de mémoire ;
Et je me laiſſe inceſſamment
Comme une feuille au gré du vent.

On me balotte comme on veut;
Et je laiſſe tout faire :
Je ne vois plus rien hors de Dieu ;
Et même ma miſere
Me paroît comme un inſtrument
Propre à me reduire au néant.

Le néant donc eſt tout mon bien,
Mon bonheur, ma richeſſe ;
Le néant eſt mon ſeul ſoutien :
Il eſt ma forteresse :
C'eſt où je ſuis en ſûreté ;
Hors là tout n'eſt que vanité.

CLXIX.

Bonheur de l'ame amante & abandonnée à Dieu.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*

JE vis ſans nul déguiſement ;
Ah! que mon eſprit eſt content!
Je me réjouis en enfant :
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.
Ah! que mon eſprit eſt content!
Mon bonheur eſt extrême.

Quand on eſt éloigné de ſoi,
Ah! l'on eſt heureux comme un Roi ;
On marche dans la pure foi,
Dégagé de ſoi-même.

Ah ! l'on eſt heureux comme un Roi,
Quand c'eſt Dieu ſeul qu'on aime.

Éloigné de tout embarras,
Que mon état eſt plein d'appas !
Souffrant je ne ſuis jamais las :
Car c'eſt un Dieu que j'aime ;
Que mon état eſt plein d'appas !
Je m'abîme en Dieu même.

Je ne me fatigue de rien ;
Dans mon mal je trouve mon bien ;
Ma pauvreté fait mon ſoutien :
Mon bonheur eſt extrême.
Dans mon mal je trouve mon bien :
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je ne connois plus la langueur,
Ah ! mon Dieu poſſéde mon cœur ;
Je ne cherche plus de faveur :
Tout état m'eſt le même.
Mon plaiſir eſt dans la douleur :
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Que les hommes ſont malheureux !
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Son bonheur eſt extrême.
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Malheur à qui ne l'aime !

Je ne connois plus les plaiſirs,
Ah ! je n'ai plus aucuns déſirs ;
Je ne forme plus de ſoupirs :
Car je ſuis à mon aiſe.
Ah ! je n'ai plus aucuns déſirs,
N'ayant rien qui me peſe.

Je ne connois plus la raiſon :
Ah ! je ne vis que d'abandon :
Veut-on ſavoir mon Oraiſon ?
Je n'en fais rien moi-même.

Ah ! je ne vis que d'abandon :
Et c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je me divertis en enfant :
Ah ! qu'un enfant eſt innocent !
Il ne voit rien, il eſt content ;
Son bonheur eſt extrême.
Ah ! qu'un enfant eſt innocent,
Et que mon Jéſus l'aime !

Chacun ſe veut faire une loi :
Ah ! je m'abandonne à mon Roi.
Il me poſſéde par la foi :
Je me quitte moi-même.
Ah ! je m'abandonne à mon Roi ;
Car c'eſt lui ſeul que j'aime.

Je ne connois ni bien ni mal ;
Je ſuis ſon petit animal :
Rien ne m'eſt doux, rien n'eſt fatal ;
Je me laiſſe conduire.
Je ſuis ſon petit animal
Qu'il veut lui-même inſtruire.

Il me charge quand il le veut :
Ah ! que mon joug m'eſt glorieux !
S'il me bat, je me crois heureux :
J'aime beaucoup ma charge.
Ah ! que mon joug m'eſt glorieux !
Il met mon cœur au large.

S'il ne veut plus me voir pâtir,
Ah ! je ſers à le divertir :
Il prend plaiſir à me vêtir,
Puis il me deshabille.
Ah ! je ſers à le divertir :
Et j'y ſuis fort habile.

CLXX.

Dieu se plaît dans le néant & la solitude du cœur.

AIR : *La jeune Iris.*

QUI le croiroit, ô Seigneur de mon ame,
Que vous fuffiez dans ce foible néant !
Il ne paroît nul figne de fa flamme :
Tout eft caché comme en un Sacrement.

Vous vous plaifez dans des lieux folitaires,
Qui font éloignés du monde & du bruit :
Vous vous y retiriez étant fur terre ;
Et c'eft où vous habitez aujourd'hui.

C'eft un défert, lorfque notre ame eft vide
De tout ce qui n'eft pas fon Créateur :
Il paroît fouvent un féjour aride :
Mon Dieu s'y plaît : c'eft affez pour mon cœur.

L'homme créé pour fon Divin Principe,
Ne devroit s'arrêter en nul fujet ;
Indigne de Dieu s'il ne participe
A cet augufte & fouverain Objet.

Dieu de tout tems folitaire en lui-même,
Se répand par fon amour au-déhors :
Pour imiter cette Bonté Suprême,
Soyons folitaires d'ame & de corps.

Avec Jéfus renfermés en Dieu même,
Nous éloignant de ce qui n'eft point lui,
Ayons de notre frere un foin extrême,
Sans nous occuper de nous, ni d'autrui.

La charité fait que l'ame amoureufe
Vit en fon Dieu : & Dieu vit en fon cœur ;
Rien avec lui : car l'ame généreufe
Ne peut fouffrir d'autre que fon Seigneur.

CLXXI.

L'amour de Dieu dans une ame anéantie ; & l'éloignement des hommes du même amour.

AIR : *Hélas Brunette !*

JE fuis devant vous un néant
Sans choix, fans fubfiftance ;
A qui tout eft indifférent,
Sinon la dépendance
De votre fainte volonté,
Et l'amour de la vérité.

Mais cet amour n'eft pas en moi ;
Il fubfifte en vous-même :
Je ne connois que par la foi
Que c'eft vous feul que j'aime ;
Et que je n'exifte qu'en vous,
Objet de mes vœux les plus doux.

Le Tout occupe tout le rien ;
Et ce Dieu tout immenfe,
Qui feul poffède tout mon bien
Par fa fainte préfence,
Ne laiffe de vacuité
Où n'exifte fa vérité.

C'eft cette chafte vérité
Simple, nue & très-pure,
Qui dans fa généralité
Fait voir en la Nature
Par-tout les traits de fa grandeur :
Tout y concourt à fon honneur.

L'homme ingrat feul ne comprend pas,
Que ce pouvoir fans borne,

Qui se démontre à chaque pas,
Et qui nous environne,
Fait voir que ce Dieu Tout-puissant
Veut notre amour, & notre encens.

Tout fait obéir à sa voix;
Tout suit l'ordre immuable:
Les animaux soumis aux loix
D'un Dieu très-équitable,
Ne sortent pas un seul instant
Du vouloir de ce Dieu puissant.

Le Soleil poursuivant son cours,
Remplissant sa carriere,
Nous fait revoir les mêmes jours
L'éclat de sa lumiere:
Les siécles passés, les suivans
Suivent sa route tous les ans.

Le printems ne manque jamais,
Ni l'été, ni l'automne;
Étalans selon nos souhaits
Les biens que Dieu leur dônne:
L'homme seul ingrat & voleur
Ne rend pas tout bien au Seigneur.

Les oiseaux, qui dès le matin
Annoncent la lumiere,
Le louent selon son dessein;
Chacun en leur maniere,
Faisant retentir dans les bois
Sa grandeur par leur douce voix.

Mais l'homme sans penser à Dieu,
S'occupant de lui-même,
Sans suivre l'ordre ni le lieu,
Où son pouvoir suprême
Par l'amour l'avoit destiné,
Dans son vouloir est obstiné.

Il a négligé ses bienfaits,
Méprisé sa parole;

Il veut au gré de ses souhaits
Chercher un autre école
Que celle du Dieu tout-puissant,
Et de son amour bienfaisant.

O vous qui faites mon bonheur,
Changez le cœur des hommes:
Faites-vous révérer, Seigneur,
De tous tant que nous sommes:
(a) Faites accomplir votre vouloir;
Vous en avez seul le pouvoir.

O malheureuse liberté,
Que tu nous es funeste!
Tu fuis, tu hais la vérité;
Ou bien tu la contestes:
Tu ne saurois que par la foi
Pratiquer l'amoureuse loi.

CLXXII.

Sentimens d'une ame anéantie devant Dieu.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

QUE je désire, ô mon Dieu, votre Empire!
Régnez par-tout; vivez en notre cœur:
C'est le seul bien pour lequel je soupire,
Que tout vous rende & la gloire & l'honneur.

O charité, vérité simple & pure,
Vous n'avez presque point de partisans!
Chacun vous fuit pour suivre la nature:
Changez les cœurs, ô Seigneur tout-puissant.

O pur amour, votre force & vos charmes
Ne peuvent rien sur le cœur obstiné:

(a) *Ou* accomplissant.

Renverſez tout, qu'on mette bas les armes;
Qui ne ſe rend eſt déja condamné.

Source de bien, vous qui donnez la vie,
Venez, venez nous tirer de la mort:
Rendez notre ame à vos loix aſſervie:
Par vos vouloirs règlez toujours ſon ſort.

Souffrir pour vous, c'eſt un parfait délice;
Se perdre en vous le ſouverain bonheur:
Mourir à ſoi, vivre de ſacrifice;
C'eſt l'amour & le plaiſir d'un bon cœur.

L'homme aveuglé de l'amour de lui-même,
Ne connoit point ce plaiſir délicat:
S'il n'ignoroit ce qu'eſt le Bien Suprême,
Pourroit-il d'autre plaiſir faire état?

Qu'on eſt heureux, mon Dieu, quand on vous aime,
Et malheureux qui ne vous aime pas!
S'il dit qu'hors vous ſon plaiſir eſt extrême,
C'eſt qu'il s'abuſe ignorant vos appas.

Souffrir pour vous, ô Divine Sageſſe,
Porte avec ſoi un plaiſir ſouverain:
Les douleurs ſe changent en alégreſſe
Lors qu'elles proviennent de votre main.

O ſaint amour, que ſans fin je reclame!
O ſaint amour, ſource de mon tranſport!
O ſaint amour, qui pénétres mon ame,
Et qui l'enléves ſans aucun effort.

Je ne vois rien, & ne veux rien connoître:
Aveugle foi, c'eſt toi qui me conduis:
Je ne veux que la gloire de mon Maître,
Sans m'informer où je vais, où je ſuis.

Qu'il vive & régne au cœur de tous mes freres;
Je le demande ainſi qu'un pauvre enfant,
Qui ne ſonge jamais à ſes miſeres;
Mais à la gloire du Dieu tout-puiſſant.

Anéanti devant l'Objet immenſe,
Qui me perd & m'abime dans ſon ſein,

Je laiſſe les déſirs, la connoiſſance;
Je n'ai plus de vouloir ni de deſſein.

Toujours en lui mon ame ſuſpendue,
Demeure morte à ce qui n'eſt pas lui :
Je n'ai ni goût, ni ſentiment, ni vue,
Ni force, ni déſir, & nul appui.

Ce Dieu puiſſant ſe ſuffit à ſoi-même:
Sa ſuffiſance fait tout mon bonheur.
Je le bénis, je le contemple & l'aime;
Et c'eſt ce qui ſeul ſuffit à mon cœur.

Penſer à ſoi, c'eſt une choſe vaine;
Elle eſt indigne de ce grand Objet:
Je ne diſcerne ni plaiſir ni peine;
Mon ſeul bonheur eſt d'être ſon ſujet.

O vous, Être ſubſiſtant en vous-même,
Que nos cœurs ne ſubſiſtent plus qu'en vous!
Car le cœur dégagé, lorſqu'il vous aime,
Ne diſcerne plus l'amer ni le doux.

CLXXIII.

Etat d'une ame arrivée à ſa fin.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

L'Homme dedans ſa fin eſt comme un Sacrement
Couvert d'une foible apparence :
Rien n'eſt plus petit, ni plus grand;
Il fait en Dieu ſa réſidence.

Déhors on ne voit rien qu'un état tout commun:
Là Dieu régne en magnificence
Jéſus & l'ame ne font qu'un:
Déhors on ne voit que l'enfance.

O myſtere d'amour, de mépris, de douleur!
Dieu s'unit à ſa créature!

Déhors on ne voit que laideur:
Dedans c'eſt une glace pure.

Ainſi vous l'avez fait, ô Seigneur tout-puiſſant,
Afin de cacher votre ouvrage;
Et que cet eſprit ſéduiſant
N'en pût tirer nul avantage.

L'amour propre veut voir, & ſe mêler de tout;
Il ſe nourrit de toute proie:
Il n'a pour en venir à bout,
Qu'à découvrir quelle eſt ſa voie.

Mais ce Dieu tout-puiſſant ſe cache au fond du cœur:
Il couvre ſon ſaint tabernacle;
Et le défend de toute erreur:
Dieu fait en lui ce grand miracle.

La force eſt au-dedans, la foibleſſe au-déhors,
Dedans une union intime:
Le Démon par tous ſes efforts
Ne peut connoître la victime.

Il apperçoit l'autel ſans ſacrificateur,
Sans encens & ſans ſacrifices;
Il ne pénétre pas le cœur:
Dieu le couvre à ſes artifices.

Dieu régne en Souverain ſur ce pauvre néant;
Il en fait même ſes délices:
Et cependant l'homme ignorant
Le croit digne de tous ſupplices.

O qu'on eſt ignorant de ce qu'opére en nous
Notre adorable Petit Maître!
De ſon Épouſe il eſt l'Époux;
De ſa victime il eſt le Prêtre.



CLXXIV.

L'amour insensible d'une ame consommée en Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

MON cœur est transporté dans une région
Plus profonde & plus étendue :
Je ne connois plus l'abandon ;
Tout est englouti dans la nue.

Saintes Obscurités, insensibles amours,
O perte, ô rayon de lumiere !
Que vous me montrez de beaux jours
Près de la fin de ma carriere !

Si je meurs dans l'amour, je serai fortuné,
Malgré ce terrible passage :
Par-tout où Dieu m'a destiné,
Je trouverai l'heureux partage.

Je ne connois plus rien dans un vaste néant ;
Je m'abîme, & me perds sans cesse :
Je ne vois le beau ni le grand ;
Mais je crois que c'est la Sagesse.

Je ne veux rien avoir, je ne veux rien savoir ;
Et plus la nuit me semble obscure,
Plus je crois, sans l'appercevoir,
Que c'est l'Auteur de la Nature.

Rien ne manque à mon cœur dedans sa pauvreté ;
Ce néant est plein de richesse ;
Et cette vaste obscurité
Est pleine de délicatesse.

Que ce cœur est content, sans nul contentement !
Que veut-il ? qu'est-ce qu'il désire ?
Son plaisir est en son Amant ;
Il ne veut rien quand il soupire.

Nul objet ne paroit dans ce défert facré ;
Nuls penfers ne troublent notre ame :
Ce lieu que Dieu s'eft confacré,
Eft une pure & chafte flamme.

Mais flamme fans clarté, fans brillant, fans ardeur :
Cette flamme eft d'autant plus pure
Qu'elle concentre fa chaleur,
Et la dérobe à la nature.

O vafte immenfité, trop favorable nuit !
Tu me caches bien à moi-même :
Ah ! ce qui paroît, ce qui luit,
Eft trop peu pour le cœur qui t'aime.

Ah ! cache-moi toujours, Suprême Vérité;
Ta lumiere eft inacceffible :
O bienheureufe obfcurité !
Tu n'es palpable, ni fenfible.

Plus vafte que les cieux eft cette fombre nuit,
Toujours confacrée au filence :
Éloigné du monde & du bruit,
On apprend l'augufte fcience.

Tout pour Dieu, rien pour foi ; car le MOI n'étant plus,
Rien ne trouble & rien n'inquiéte :
Quitte des penfers fuperflus,
En Dieu l'ame fait fa retraite.

Fantômes importuns, vous n'êtes point ici,
C'eft un ferein toujours tranquille :
Ni la crainte, ni le fouci
N'entrent point dans ce domicile.

O féjour de la paix, confacré par l'amour !
O brafier caché fous la cendre !
O tranquille & vafte féjour,
Où l'amour feul fe fait entendre !

Charmante & douce voix, qui parle au fond du cœur,
Sans l'entremife des paroles,
Que ton difcours eft fuborneur !
Les autres difcours font frivoles.

Celui qui t'a goûté, ne ſauroit rien ſouffrir
Que ta ſimple délicateſſe:
Fais qu'au tems que je dois mourir,
Je n'entende que ta Sageſſe.

Écarte loin de moi ce diſcours importun,
Qui viendroit troubler mes délices:
Ah! ſoyons toujours un-à-un
Dedans ces derniers ſacrifices.

CLXXV.

Tranquille douceur de l'amour divin en une ame reſſuſcitée.

AIR: *La jeune Iris.*

O pur amour, délice de mon ame,
Je ne ſaurois vivre un moment ſans toi!
Ah! que douce, pure & chaſte eſt ta flamme,
Qui n'a plus d'autre brillant que la foi!

Plus notre amour eſt pur, & ſe concentre;
Moins il paroît d'étincelle au-déhors:
Quand la charité devient notre centre,
On ne remarque plus aucuns tranſports.

L'obſtacle au feu cauſe les étincelles;
Sans quoi il brûleroit tranquillement:
Quand les ames ſont ſouples & fidelles,
On ne voit à leur feu nul mouvement.

Le pur amour eſt une flamme droite,
Qui ſans ſe recourber tend à ſon Dieu:
Lorſqu'elle rencontre une route étroite,
On voit alors étinceller ſon feu.

O feu ſacré, tu me donnes la vie,
Tu verſes en nous ta fécondité!
C'eſt par toi que l'ame eſt toute affranchie,
Et que l'erreur céde à la vérité.

Je vis en toi comme la Salamandre,
Seul principe qui fais mon mouvement :
Ce fut toi qui me reduisis en cendre ;
Mais depuis tu devins mon aliment.

Comme un Phénix je nâquis de ma cendre :
Tu me donnas la force & la vigueur :
Je ne fais que pâtir & condescendre ;
Et c'est l'unique ouvrage de mon cœur.

Comme un poisson dans la mer se promene ;
Qu'il y vit caché, mais très-sûrement ;
Ce feu sacré me conduit & me mene :
J'y vis content comme en mon élément.

Hors de ce feu je ne saurois plus vivre ;
Je reste foible, froid, & languissant :
S'il ne vient à moi, s'il ne me délivre,
Je périrai dans le même moment.

Bien des gens trouvent ta flamme cruelle ;
Elle est pour moi un rafraîchissement :
Je souffrirois si je n'étois en elle,
Comme le poisson est dans l'Océan.

C'est dans l'amour pur que je me promene ;
C'est en lui seul que je trouve la paix :
Avec lui mon cœur ne sent plus de peine ;
En lui je me suis perdu pour jamais.

Son feu n'a rien à présent qui me brûle,
Je n'apperçois plus même son ardeur :
Il a pourtant un secret véhicule
Qui m'enfonce sans cesse en mon Sauveur.

O feu divin, ô suprême puissance,
Tu consumes mon cœur & mon esprit !
Tu le fais néamoins sans véhémence :
Sans l'éprouver : croira-t-on cet écrit ?



CLXXVI.

Cantique d'une ame consommée vers la fin de sa vie.

AIR : *La jeune Iris.*

JE veux chanter sur la fin de ma vie,
Comme le cigne, un ramage charmant :
Donne-moi, Seigneur, une mélodie
Qui puisse enlever le cœur par mon chant.

Je veux chanter cette Grandeur immense,
Cette Majesté, ce divin Pouvoir,
Cette Justice pleine de clémence,
Ta Sagesse, & ton infini Savoir.

Je veux chanter ce Bonheur ineffable
Que tu possédes éternellement ;
Et cette Sainteté toute adorable,
Qui n'a jamais varié d'un moment.

De ta Beauté faire voir l'excellence,
Qui doit enlever à l'instant les cœurs ;
Ta Bonté, ton entiere Indépendance
De tous moyens pour couvrir tes faveurs.

Je veux chanter en tous lieux cette gloire
Qui mérite nos adorations.
Je veux que tu remportes la victoire
Par mon chant sur toutes les nations.

Si j'ai fait entendre ma voix sur l'onde,
Je veux mourant la pousser jusqu'aux Cieux :
Je la veux faire éclater dans le monde,
Pour exalter ton Nom si glorieux.

Je le veux chanter avec harmonie ;
Je le ferai voler par de saints airs :
Dedans ces jours, les derniers de ma vie,
Je veux exceller dans mes chants divers.

Ne souffre pas qu'on me ferme la bouche;
Chacun s'empresse d'étouffer ma voix :
Ah! fais plutôt que leurs ames je touche;
Sinon, j'irai t'annoncer dans les bois.

O pur amour, ô charité sans borne!
C'est toi que je veux chanter en tous lieux :
Avec ma voix si ton Esprit résonne,
Qui pourroit se défendre de tes feux?

Divin Amour, daigne te faire entendre;
Donne la force à ces airs tout-divins :
Rens-les touchans, & d'un accord si tendre
Qu'ils enlevent à l'instant les humains.

Qu'on ne leur fasse point de résistance;
Qu'en mourant je les puisse tous charmer;
Que je leur apprenne la dépendance;
C'est le grand art pour savoir bien t'aimer.

Je veux chanter à tous ta Sapience,
Je veux chanter ta Grandeur, ton Pouvoir,
Ta Vérité, cette Magnificence,
Cette Bonté, ce suprême Vouloir.

Tous les secrets sentiers de ta Sagesse;
La force & la douceur de ton Amour,
Qui s'accommode avec notre foiblesse;
Montrer ta Vérité dans son plein jour.

Je veux faire voir quelle est l'ignorance
De ces Savans toujours audacieux;
Qui voulant borner ta toute-puissance,
Son trop grand jour leur fait perdre les yeux.

J'irai chanter dans les bois, dans les plaines;
Si les hommes ne me comprennent pas,
Les rochers, les oiseaux & les fontaines
Répéteront ce que je dis tout bas.

Reprochant à l'homme l'ingratitude
Qu'il montre sans cesse à son Créateur,

Ils

Ils lui feront voir, quoique ſans étude,
Qu'ils ſont plutôt touchés que n'eſt ſon cœur.

Je veux voler dans les pays ſtériles,
Je veux monter ſur le plus haut rocher,
Et faire voir dans les terres fertiles
Que tout hors l'homme ſe laiſſe toucher.

Quel eſt ce chant, grand Dieu, que tu me dônes
Lorſque je ſuis ſur le point d'expirer?
Quelle eſt l'hymne que tu veux que j'entonne,
N'ayant plus la force de ſoupirer?

„ C'eſt l'hymne conſacrée à ma Sageſſe,
„ Qui ſe chantera dans l'éternité;
„ L'hymne de ma force, & de ta foibleſſe;
„ De ton néant, & de ma Sainteté".

Mais ce grand Tout ſurpaſſant ma portée,
Je me perds, & m'abîme dans ſon ſein:
Il ſemble que la voix me ſoit ôtée:
Je meurs; & je paſſe en l'Être Divin.

CLXXVII.

Vivre & mourir en louant & aimant Dieu.

AIR: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

POUR ta gloire & pour ton honneur,
Ah! je veux chanter, mon Seigneur:
Le dernier ſoupir de mon cœur
Ce ſera tes louanges.
Ah! je veux chanter, mon Seigneur
Avec les chœurs des Anges.

Que ce ſoit là mon dernier ton,
Ah! Seigneur ſage, juſte & bon,
Que la gloire de ton ſaint Nom,
Seul auteur de ma flamme!
A la gloire de ton ſaint Nom
Je conſacre mon ame.

Pour l'intérêt de ton amour
Je brûle & languis nuit & jour :
Personne ne te fait la cour,
Et chacun t'abandonne :
Personne ne te fait la cour ;
Et c'est ce qui m'étonne.

Source de bien, source de paix,
Ah ! je ne cesserai jamais
D'entrer dans tes seuls intérêts :
Le reste n'est que boue.
Ah ! je ne cesserai jamais
De t'aimer, je l'avoue.

O Dieu, ma force & mon soutien,
Je veux tout ; & je ne veux rien :
Ce que tu veux est tout mon bien :
O sacré domicile,
Grand Dieu ma force & mon soutien,
Vous êtes mon asile.

Il n'est pas pour moi d'autre lieu ;
Ah ! mon séjour est en mon Dieu :
Et ma nourriture est son feu ;
J'y trouve mon aisance :
Ah ! mon séjour est en mon Dieu ;
J'y vis en assurance.

Que son feu m'est rafraichissant !
Il est pur, & n'est plus ardent ;
Je l'ai choisi pour élément ;
J'y trouve mes délices :
Il est pur, & n'est plus ardent ;
Ses flammes sont propices.

Ah ! qui se plaint de son ardeur,
N'a qu'un perfide & lâche cœur :
Je le trouve plein de douceur,
De beauté, de lumiere :
Ah ! qui se plaint de son ardeur,
Grand Dieu, ne t'aime guere.

CLXXVIII.

Fonder ſon eſpérance ſur Dieu ſeul.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JÉRUSALEM, chere patrie,
J'eſpére de te bientôt voir:
Tout près de la fin de ma vie,
Il m'en reſte un ſecret eſpoir.

C'eſt ſur mon Dieu que je le fonde,
Et non ſur les biens que j'ai faits
Je ne vois rien qui ne confonde
Mon eſpérance, & mes ſouhaits.

L'abus que j'ai fait de ta grace,
Met le comble à l'iniquité;
Et je n'ai pas aſſez d'audace
Pour croire avoir rien mérité.

Si tu m'accordois quelque choſe,
Ce feroit gratuitement;
Et tu ferois l'unique cauſe
D'un éternel contentement.

Arbitre de ma deſtinée,
O Dieu que j'aime uniquement,
Si ta loi m'avoit condamnée,
Elle feroit très-juſtement.

Je veux ce qu'elle me deſtine;
Je l'accepte dès à préſent:
J'aime la volonté divine
Bien plus qu'un bonheur ſi conſtant.

Mon bonheur feroit en toi-même,
Sans regarder mon propre bien:
En tous lieux, Seigneur, lorſqu'on t'aime,
On ne déſire & ne craint rien.

C'eſt l'amour de ton ordonnance,
Qui cauſe un paiſible repos:
Car ta juſtice & ta clémence
Ne font rien que bien à propos.

Que cette juſtice eſt aimable!
Soit qu'elle traite avec rigueur,
Soit qu'elle me ſoit favorable,
Elle a méme attrait pour mon cœur.

CLXXIX.

L'amour ne trouve qu'affliction par tout où Dieu n'eſt pas aimé.

Air: *Ces prés, ces bois*; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

Dans un vallon qu'un fameux fleuve arroſe,
Où pour les ſens tout paroît plein d'appas,
Je ne vois rien, ſans pénétrer la cauſe,
Qui ne me ſoit plus dur que le trépas.

En élevant ſes ondes azurées,
Il fait jaillir mille petits bouillons:
Les matelots d'une main aſſurée
Fendent les flots avec leurs avirons.

Des deux côtés qui bordent ſon rivage,
Près les brebis bondiſſent les agneaux:
On voit plus loin vers la chévre ſauvage
Le daim léger ſauter ſur les côteaux.

J'ai ſur ces bords ma harpe aux ſaulx pendue:
En la touchant, je chantois autrefois:
Par ſes accords mon ame ſuſpendue
Sembloit en Dieu ſe perdre avec ma voix.

Mais ces concerts ſi juſtes & ſi tendres,
Se ſont pour moi tournés en voix de pleurs:
Mes ris, mes jeux, ſans pouvoir m'en défendre
Se ſont changés en des cris de douleurs.

Là les ſommets des bois perçent les nues;
Dans tous les tems leurs feuillages ſont verds;
Et mille oiſeaux ſur leurs têtes chenues
Font à l'envi d'agréables concerts.

Près d'un ruiſſeau, dont le criſtal liquide
En murmurant roule ſur le gazon;
L'oiſeau caché deſſous le jonc humide
S'élance en l'eau pour prendre le poiſſon.

Les habitans de ces pays fertiles,
Me vont diſant: O que n'entonnez-vous
Ces airs ſacrés à chanter ſi faciles,
Qui rempliſſoient vos momens les plus doux.

Hélas! comment pourrois-je en cette terre
Chanter des airs en l'honneur de mon Dieu?
Elle eſt pour moi, plus qu'aucune, étrangere;
J'y ſouffre plus cent fois qu'en aucun lieu.

Quand te verrai-je, ô ma chere patrie!
Si loin de toi je chante une chanſon:
Si de mes pleurs la ſource étoit tarie,
De ton ſéjour bannis-moi ma Sion!

Si de ces bois la tête menaçante,
Si de ces prés l'agréable gazon,
Si de ces eaux la ſource jailliſſante,
Me conſoloient, qu'ils changent en poiſon!

En arrivant dans ce lieu de délices,
De tout mon cœur la douleur s'emparant,
Le convertit en un lieu de ſupplices:
Tous les plaiſirs augmentent mon tourment.

Vous qui guidez ma raiſon & ma vie,
Que faites-vous de rendre ce ſéjour
Le ſiége affreux où préſide l'envie?
Vous le deviez conſacrer à l'amour.

CLXXX.

Dieu garde les petits, & abandonne les grands.

AIR : *La bergere Nanette.*

JE vis fur la montagne
Comme un petit oifeau,
Et fais dans la campagne
Mon nid deffous l'ormeau :
C'eft là que d'un air fi tendre
Je fais entendre
Aux hôtes de ces bois
La douceur de ma voix.

J'éléve ma famille
Avec beaucoup de foin :
Elle eft fimple & gentille ;
J'y pourvois au befoin :
Je tâche de les défendre
Et leur apprendre
Dans ces vafte déferts
A voler dans les airs.

Quelquefois fur la terre
Ils veulent s'arrêter ;
Et d'autrefois la ferre
Du cruel épervier
Leur fait une forte guerre :
Et fans leur Pere,
Qui vient à leur fecours,
Ils périroient toujours.

Grands, je les abandonne,
Et je les laiffe aller :
D'autres foins je me donne;
Je les vois envoler :

Alors avec ma femelle
Tendre & fidelle,
Nous faiſons d'autres nids
Pour avoir des petits.

La douce providence
En uſe comme nous ;
Elle a ſoin de l'Enfance,
Et la défend des coups :
Lorſque l'ame ſe retire
De ſon Empire
Pour mieux ſe gouverner,
Elle la laiſſe aller.

Dieu de la petiteſſe
Ne ceſſe d'avoir ſoin ;
Et dans notre foibleſſe
Il pourvoit au beſoin ;
Lorſqu'à lui l'on s'abandonne,
Et qu'on s'y donne,
Il ne manque jamais
De nous conduire en paix.

Lorſque les oiſeaux tendres
Veulent quitter le nid,
Ils ſe laiſſent ſurprendre
Aux lacs de l'ennemi :
Il eſt ainſi de l'homme
Qui ſe conſomme
En des ſoins ſuperflus ;
Dieu ne le conduit plus.

Heureux qui ſe délaiſſe
Au ſoin de ſon Seigneur !
Car jamais l'alégreſſe
N'abandonne ſon cœur :
C'eſt alors que tout le monde,
La terre & l'onde,
Ne ſauroit l'arrêter,
Dieu daignant le porter.

Lorſque notre ame eſt laſſée,
On la force de marcher.

On ne rencontre perſonne
Qui nous montre le chemin;
Il faut donc qu'on s'abandonne
Au-deſſus de tout l'humain :
Lors on trouve une fontaine,
Qui remplit tous nos déſirs;
Et dans une vaſte plaine
On perd tous ſes déplaiſirs.

Mais on ne rencontre guere
Perſonne dans cet endroit;
Chacun retourne en arriere
Sans ſuivre ce chemin droit:
L'amour propre & la molleſſe
Nous empêchent d'arriver;
Auſſi bien que la ſageſſe,
Qui veut le tems meſurer.

Il faut donc un grand courage,
Pour ſuivre en tout ce chemin;
Il faut un cœur ſans partage,
Avec l'eſprit ſurhumain :
C'eſt la fin de nos miſeres;
Là ceſſent tous nos travaux;
C'eſt là que les vrais myſteres
Sont enſeignés du Très-haut.

CLXXXII.

Ecole de l'amour.

AIR : *Songes agréables.*

ON veut que je diſe;
Et je ne ſais rien:
Malgré ma franchiſe,

J'ignore tout bien.
O mon Époux !
Vous ſeul parlez en nous.

Ah ! que tous ſe taiſent ;
Il faut écouter :
Les diſcours déplaiſent
A qui ſait aimer.
Ah mon Époux !
Vous ſeul parlez en nous.

Amoureux ſilence,
Langage divin !
Quelle eſt la ſcience
Du Dieu ſouverain ?
Elle eſt en moi :
On l'apprend par la foi.

L'amour pur l'enſeigne,
En mille façons :
Hors lui l'on dédaigne
Toute autre leçon.
O mes amours !
Enſeignez-nous toujours.

O fade parole
De l'homme ſavant !
Que ſans cette école
On eſt ignorant !
O mes amours !
Enſeignez-moi toujours.

Je fuis, je déteſte
Tout langage humain ;
Chacun y conteſte :
Langage divin !
Nous ſommes tous
D'accord avec vous.

Science paiſible !
Vous rendez heureux
Le cœur inſenſible
Pour tous autres feux ;

Que ceux d'amour :
O qu'ils font favoureux !

On s'offenfe & bleffe;
On craint leur rigueur :
Ils font l'alégreffe
De mon pauvre cœur.
O mon amour !
Bleffez-moi chaque jour.

Vos coups font aimables,
Vos feu raviffans :
Rigueurs fouhaitables !
Vous charmez mes fens.
O mon Époux,
Quel calme donnez-vous !

O plus de trifteffes !
Réjouiffons-nous :
Même en nos foibleffes
Soyons fimples & doux.
O mes amours,
Où me reduifez-vous !

Seigneur de mon ame,
Votre charité
Me rend tout de flamme ;
Votre vérité
Fait tout en moi :
Je n'ai qu'amour & foi.

L'amour pur confomme ;
La foi nous inftruit :
L'amour pur transforme ;
La foi nous détruit :
L'un perd mon cœur ;
Et l'autre mon efprit.



CLXXXIII.

L'amour pur ne ſe peut cacher.

AIR : *Ma raiſon s'en va beau train.*

VOUS demandiez l'autre jour,
Pourquoi j'écris tant d'amour ?
Aimant ardemment,
Peut-on autrement
Parler que comme on aime ?
Si de Dieu vous étiez amant,
Vous feriez tout de même.

Le pur Amour ne s'apprend
D'un cœur tendre qu'en aimant :
Et c'eſt une loi
Qu'enſeigne la Foi ;
Pour ſavoir comme on aime,
Qu'il faut qu'un cœur ſortant de ſoi.
Se tranſporte en Dieu même.

C'eſt ce tranſport amoureux
Qui rend un amant heureux :
Il a dans ces lieux
La gloire des cieux ;
Puiſque Dieu ſeul l'enflamme.
Eſt-il rien de délicieux
Que ce transport de l'ame ?

Le cœur en pluſieurs objets
Ne peut fixer de ſujets :
C'eſt en vous, grand Dieu,
Que je vois mon feu,
Ainſi que dans ſa ſphère,
Sans agitation ni milieu,
Éloigné de la terre.

De mes délices l'objet,
De vos bontés le ſujet,

Grand Dieu, vos plaisirs
Bornent mes désirs,
Tendant au Bien Suprême :
Vous ne pouvez me les ravir
Qu'en vous ôtant vous-même.

Ce n'est que dans l'unité
Qu'on goûte la Vérité,
La tranquillité
De la charité
Est cet Un nécessaire.
Jésus mit la félicité
A l'aimer & se taire.

Ce n'est point l'empressement
Qui te rend parfait amant :
La fidélité
De la volonté,
La simple obéissance.
Car ici notre liberté
Gît en la dépendance.

Mais dépendance d'amour
Où l'on est libre toujours :
Un objet gênant
Rendroit inconstant,
Dieu donne libre aisance :
On voit que le cœur est content
Dans sa préfévérance.

CLXXXIV.

Loix de l'amour enfantin.

AIR : *Petits agneaux, si vous errez sans maître.*

PETIT troupeau, soyez, je vous conjure,
Pour être plus à Dieu simples & innocens :
J'offre à mon cher Époux tout le mal que j'endure,
Afin que vous soyez de bons petits enfans.

Vous ſavez bien que la hauteur l'offenſe,
Il ne veut que la foi, le rien, & l'abandon,
La mort, l'oubli de ſoi, l'amour pur & l'enfance:
Tout le reſte pour vous ne ſauroit être bon.

Voir ſon chemin, un ſentier, quelque trace
Qui pourroit retarder ou fixer le marcher;
De voir trop ſes défauts; ou regarder ſa grace,
Eſt un amuſement qui vous coutera cher.

Que votre cœur ſoit vaſte & qu'il s'étende;
Pourquoi, mes chers Enfans, ſi fort le retrécir?
Ce Dieu ſi grand, ſi ſaint, entier vous le demande:
Donnez-le donc entier ſans jamais réfléchir.

Réfléchiſſant vous reprenez la place
Que mon divin Époux devroit ſeul occuper.
Croyez-vous donc par là ajouter à ſa grace?
Ou devenir meilleurs? non, non, c'eſt vous tromper.

Étends mon cœur; je courrai dans ta voie,
Diſoit le Roi David autrefois au Seigneur.
Que leur cœur ſoit immenſe, & ce ſera ma joie:
Mais ſi cela n'eſt pas, que j'aurai de douleur!

Tout retour fixe, arrête, & le faux zéle
Qui fait que l'on s'occupe & que l'on penſe à ſoi,
Eſt un retardement, une vertu cruelle
Qui s'oppoſe ſans ceſſe à la plus pure foi.

Gravez ceci, mes Enfans, dans votre ame;
Je vous le dis à tous, ne l'oubliez jamais.
Élancez-vous en Dieu comme une pure flamme,
Craignez le trop de ſoin de devenir parfaits.

Si je pouvois vous faire à tous comprendre
Ce que depuis longtems j'appréhende pour vous:
Hélas! pourrez-vous bien & voudrez-vous l'entendre?
Gravez-le dans leurs cœurs, ô mon Divin Époux.

Amour, Amour le plus fort, le plus tendre,
Quoique privé de tout on trouve tout en toi:
De ton attrait ſecret on ne peut ſe défendre;
Lorſque tu fais mourir, on t'aime plus que ſoi.

Par ton ardeur, Amour, que je révére ;
Ah consume & détrui promtement tous nos cœurs :
Je n'ose l'espérer, & cependant j'espére,
Qu'un jour on connoitra tes vrais adorateurs.

On ne voit plus que douleur que miséres ;
Ceux qui sont tout à toi vivent dans le mépris :
Ils portent cependant tes divins caracteres :
Si l'on les connoissoit que l'on seroit surpris !

Déhors ce n'est que mort & que souffrance,
Dedans ils ne sont plus étant remplis de Dieu :
Déhors la pauvreté, la foiblesse & l'enfance ;
Dedans ils sont unis & même sans milieu.

CLXXXV.

Ne pas mépriser les Instrumens de Dieu à cause de leur simplicité.

Air : *La jeune Iris.*

ENFANS, enfans que le Seigneur me donne,
Ne puis-je pas m'expliquer avec vous !
Je ne suis point entendu de personne :
Tous sont sourds à la voix de mon Époux.

Si sa bonté m'a fait son interprête,
Pourquoi mépriser ce qui vient de lui ?
C'est lui qui parle ; & ma bouche est muette ;
S'il l'ouvre, il faut l'écouter aujourd'hui.

Ce Dieu qui jadis parloit par nos peres,
S'explique ici ; mais d'une autre façon :
La foiblesse couvre ce grand mystere.
Heureux qui veut entendre ma leçon !

Nous aimerions cent fois mieux les oracles ;
On veut en tout l'éclatant & le beau ;
Pour s'assurer, il faudroit des miracles :
On ne veut point d'un Dieu dans le berceau.

Dans un enfant, couvert de ſa foibleſſe,
Diſcerne-t-on la ſolide grandeur ?
Que je t'admire, ô ſage petiteſſe !
Que cet état charme bien plus mon cœur !

Toi dont la foi inceſſamment chancelle,
Quand tu verrois ſerois-tu aſſuré ?
Ah ! ſi l'amour ne te rend pas fidelle,
Ton cœur ne ſera jamais épuré.

Oui c'eſt la foi, qui l'eſprit illumine ;
Quoiqu'obſcurci, tout en eſt lumineux :
C'eſt l'amour pur, qui le cœur détermine ;
Il eſt ſans lui flottant & malheureux.

Le défaut de foi s'oppoſe à la grace,
Dieu ne la verſe pas dans notre cœur :
Si l'humble foi ne détruit notre audace,
Nous ne ſortirons jamais de l'erreur.

CLXXXVI.

Croix de la vie Apoſtolique.

AIR : *La bergere Nanette.*

PASSEREAU ſolitaire
Je vis deſſus le toît,
Où je n'ai d'autre affaire
Que chanter pour mon Roi :
Je m'éloigne du bocage,
Où le ramage
D'un grand nombre d'oiſeaux
Troubleroit mon repos.

Dans les trous de la pierre,
C'eſt où je fais mes nids :
Là toujours ſolitaire
Je couve mes petits.

La

La divine providence
De leur pitance
Prend le ſoin déformais :
Je reſte dans ma paix.

Si quelquefois je vole,
C'eſt pour me délaſſer ;
Mais ma premiere école
Me fait tout délaiſſer :
Je viens dans ma ſolitude ;
Où mon étude
Eſt de chanter toujours :
Mes ſoins ſont mes amours.

Là je vis à mon aiſe,
Et je ſuis à couvert :
Auſſi rien ne me peſe
Dans ce petit déſert ;
Le Diable me fait des niches,
Souvent déniche
Mes oiſeaux dans leurs nids
Quand ils ſont endormis.

C'eſt ce qui fait ma peine :
Je ne puis l'empêcher.
Sa fureur inhumaine
Souvent me vient chercher :
Mais mon Dieu qui me protége,
D'un ſacrilége
Me délivre à l'inſtant :
Mon cœur reſte content.

Je cherche un autre gîte :
Il n'en eſt point pour moi :
Je retourne bien vite
Deſſus mon premier toit ;
Je chante à mon ordinaire :
Où mon vrai Pere
Prends de moi tant de ſoin,
Que je vis ſans beſoin.

Si je n'étois féconde,
Je vivrois en repos,
Ignorée du monde ;
Qui monteroit si haut?
Mes petits faisant envie
Font qu'on publie
Comme témérité
Cette fécondité.

On tourmente la mere,
On cherche les enfans :
Ah ! contre un solitaire,
Quoi ? tant d'empressement !
Ta race se multiplie :
On sacrifie,
A notre sûreté
Cette postérité.

CLXXXVII.

Plaintes & soins pour les enfans de Dieu.

AIR : *On ne vit plus.*

O Dieu que j'aime uniquement,
Laisse monter ma triste plainte
Jusqu'à ton trône, ô Tout-puissant:
La douleur dont je suis atteinte
Ne regarde que mes enfans ;
Pour eux j'ai des désirs pressans.

Prends-les pour toi, mon cher Seigneur ;
Qu'ils ne se guident plus eux-mêmes :
Deviens en tout tems leur moteur;
Et que tes volontés suprêmes
Conduisent tous leurs mouvemens,
Qu'ils soient simples, obéissans.

Tu me les donnas en pur don ;
Et je les ai reçus de même
Pour les conduire à l'abandon,
Suivant ta volonté ſuprême :
Ah ! ne trompe pas leurs déſirs,
Ni l'attente de mes ſoupirs.

Depuis que je n'ai plus de MOI,
Mon prochain m'occupe ſans ceſſe ;
Je les veux ſoumettre à ta loi,
Malgré leur extrême foibleſſe :
C'eſt la loi de ton pur amour
Que je leur vante nuit & jour.

On admire cette leçon ;
Mais que bien peu la veulent ſuivre !
Chacun veut vivre à ſa façon :
Nul parfaitement ne ſe livre
A cet amour ſans intérêts,
Qui peut ſeul les rendre parfaits.

„ Chacun eſt maître de ſon ſort,
„ A ce qu'inſpire la nature :
„ Pourquoi ſuivre un chemin de mort ?
„ Pourquoi cette route ſi dure ?
„ L'eſprit n'y voit pas ſon chemin :
„ Je tiens mon ame dans ma main.

Le plus ſage de tous me dit :
„ Je croirois faire une folie,
„ Si je laiſſois tout mon crédit,
„ Pour ſuivre certaine manie
„ De préférer le Tout-puiſſant
„ A tous les plaiſirs de mes ſens.

„ Ce ſeroit le moindre des maux,
Répond l'autre d'un air auſtère,
„ Vouloir que je laiſſe au Très-haut,
„ Le ſoin d'agir & de tout faire :
„ Je veux agir inceſſamment,
„ Suivant mon propre mouvement.

Enfans, que j'aime tendrement,
Que je porte au fond de moi-même,
Laiſſez-vous à Dieu ſeulement;
Vous aurez un bonheur extrême:
Ecoutez un peu mes douleurs,
Et ne mépriſez pas mes pleurs.

Car ſi j'avois quelque intérêt,
Il feroit pour vous ſatisfaire;
Je voudrois vous rendre parfaits,
Pour vous préſenter à mon Pere
Ainſi que de petits enfans,
Simples, ſoumis & innocens.

Laiſſez là votre propre amour,
Daignez écouter votre mere;
Et vous éprouverez un jour,
Que ce conſeil eſt ſalutaire:
Quittez-vous, c'eſt l'unique bien;
Et demeurez dans votre rien.

„ Mais comment s'empêcher d'agir ?
„ De voir, de ſentir, de connoître ?
„ Toujours en ſilence pâtir,
„ Aimer & ſervir notre Maître
„ Sans en recevoir aucun don ?
„ Cela ne nous ſemble pas bon.

„ Nous ne voyons plus à préſent
„ Qu'on le ſerve ſans récompenſe:
„ Son joug deviendroit trop peſant;
„ On n'a pas tant de patience:
„ Ce ſont les dons & les bienfaits
„ Qui font prendre ſes intérêts.

„ Pour ſa gloire, pour ſon honneur,
„ Si l'on n'y trouve pas ſon compte,
„ Chacun ſe ſent glacer le cœur;
„ Il faut que l'intérêt ſurmonte
„ Ce qu'on trouve dur en ſa loi:
„ Nul ne veut marcher par la foi.

Hé bien! vous ne me croyez pas:
Faites-en donc l'expérience :
Laiſſez là tous vos embarras,
Pour embraſſer cette ſcience;
Vous trouverez un doux repos,
Au lieu de cet affreux cahos.

Vous vivez dans un embarras,
Craignant toujours de vous méprendre;
Et vous bronchez à chaque pas :
Dieu vient ; vous voulez vous défendre
De ſuivre ſes ſentiers divins,
Pour tenir votre ame en vos mains.

Ah! croiez-moi, mes chers enfans,
Malgré tant de fauſſe lumiere :
Je vous aime ſi tendrement;
Et j'ai ſuivi cette carriere :
Voudrois-je enfin vous égarer?
Je m'égarerois le premier.

Mais mon Dieu conduit ſûrement
Par une route inacceſſible :
Il faut perdre ſon jugement,
Et vous éloigner du ſenſible;
Lors vous trouverez votre cœur
Content, & rempli du Seigneur.

CLXXXVIII.

Diſcernement des eſprits.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe* : ou, *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois exhaler mon cœur & mes amours :
Que ta gloire, Auteur de ma flamme,
Se répande par mes diſcours,
Et pénétre le fond de l'ame !

Qui pourroit déclarer comme on goûte le cœur!
C'eſt une choſe inexprimable:
Une pure & ſimple ſaveur,
Une vaſtitude incroyable.

On diſcerne le cœur ſelon tout ce qu'il eſt,
Si ſenſible par le ſenſible :
S'il eſt infidele, il paroît
Redevenir inacceſſible.

Lorſque le cœur eſt pur, c'eſt cette pureté
Qui fait ce goût ſimple & paiſible:
Le goût ſimple, à la vérité,
N'eſt ni palpable ni ſenſible.

Il eſt plus aſſuré que par la viſion,
Que par toute autre connoiſſance:
Cette ſecrette impreſſion
N'eſt point ſujette à l'inconſtance.

C'eſt ce diſcernement plus aſſuré de tous,
Qui montre l'ame toute nue;
Et ce goût qui paroît ſans goût,
Eſt plus aſſuré que la vue.

L'homme qui ſe conduit ſelon ſon ſentiment,
Ne pénétre point ce miſtere:
Arrêté par ſon jugement,
Il ſe dérobe à la lumiere.

Car l'eſprit du Seigneur pénétre ſûrement
La choſe qu'on croit plus cachée:
Mais ce ſimple diſcernement,
N'eſt pas pour une ame attachée.

Il ſe produit en nous au moment actuel:
Hors de là, jamais on n'y penſe;
Et même on ne le croit plus tel
Quand on l'a mis en évidence.

Dieu qui vuide de tout, nous laiſſe dans le rien,
Et ne nous montre ſa lumiere
Que pour en tirer quelque bien;
Sinon l'ignorance eſt entiere.

On ne nous donne rien pour l'efprit curieux,
Ni qui manque de confiance:
Le cœur humble eft vraiment heureux;
Lui feul en fait l'expérience.

Pour les événemens on n'a que l'abandon;
Toute prévoyance eft à charge:
Le moment préfent eft un don
Bien peu compris par le faux fage.

On fe trouble fouvent; l'efprit inquiété
Veut quelque chofe qui l'affure:
On ne trouve de fûreté
Que dans l'abandon, la foi pure.

Quand je foigne pour moi, Dieu ne s'en mêle point;
Mais fitôt que je m'abandonne,
Il me montre quel eft fon foin;
Et je ne vois rien qui m'étonne.

Ah! qui fait bien aimer, fait bien s'abandonner,
Sans foin ni fouci de foi-même:
Laiffant à Dieu tout ordonner,
Il ne penfe qu'à ce qu'il aime.

Inévitables foins du cœur rempli de foi,
J'ai trouvé la paix & le large,
En m'abandonnant à la foi
De ce Dieu tout bon & tout fage.

Vous qui vous empreffez, ah! faites comme moi;
Que vous épargnerez de peine!
Le pur amour n'a qu'une loi;
Cette loi brife notre chaîne.

L'efprit vraiment inftruit de la loi de l'amour,
S'abandonne à celui qu'il aime,
Sans jamais faire aucun retour
Sur l'avenir, & fur lui-même.

Une tranquillité s'empare de l'efprit;
L'ame eft contente, elle eft fidelle:
L'occupation défunit
De la beauté fimple, éternelle.

C'eſt la ſimplicité qui rend l'homme parfait
Dans ſes diſcours, dans ſa penſée :
Sa priere l'eſt en effet,
Etant du MOI débarraſſée.

Si je n'ai plus de MOI, je ne ſuis occupé
Que de ce grand TOUT, vaſte, immenſe :
Je ne ſuis plus préoccupé,
Et ne connois plus ſi je penſe.

Un objet ſurpaſſant notre capacité
Nous abſorbe tout en lui-même :
Cette profonde immenſité
Eſt le centre du cœur qui l'aime.

O que l'on connoît peu la pureté d'amour,
De toute vertu le principe :
En vain travaille tout le jour
Celui qui ſans l'amour diſſipe.

Demeurez en repos ; vous travaillez beaucoup :
Si l'amour eſt votre partage,
Avec l'amour vous avez tout :
Je n'en dirai pas davantage.

CLXXXIX.

Donner ſa liberté à Dieu.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

QUE pourrois-je, Seigneur, en l'état où je ſuis !
Je ſuis ſi pleine de foibleſſe ;
Je paſſe les jours & les nuits
En adorant votre Sageſſe.

Je trouve tout en vous ; & cet eſprit de foi
Qui me ſoutient, & qui m'anime,
M'oblige, ſans penſer à moi,
De m'immoler comme victime.

Vous le ſavez, Seigneur: je le fais chaque jour:
Je voudrois des cœurs en échange
Qui brûlaſſent d'un pur amour;
A vos vouloirs que l'on ſe range.

Le fruit de votre ſang ſe répandra ſur eux,
S'ils ne s'en rendent pas indignes:
Daignez les brûler de vos feux:
Ce ſont là des faveurs inſignes.

Qu'ils ſe laiſſent conduire en entier abandon,
Qu'on ſe délaiſſe tout ſoi-même:
La liberté eſt un grand don,
Qu'il faut rendre à l'Être ſuprême.

C'eſt cette liberté, ſource de tous nos maux,
Qui devient ſource de la vie
Quand nous la donnons au Très-haut,
Ou quand l'Amour nous l'a ravie.

Lorſqu'on eſt tout perdu dans le divin amour,
La liberté devient divine:
Car Dieu qui la reçoit toujours,
La rend heureuſe & ſans épine.

Il la donna d'abord pour rendre l'homme heureux:
Cet homme en fit mauvais uſage:
Il en devint plus vicieux;
Elle devint ſon eſclavage.

C'eſt cette liberté, qu'il faut donner à Dieu;
Il la remet dans l'innocence:
Et par là nous lui donnons lieu
De la mener ſans réſiſtance.

Dieu prend ſoin de mon cœur, quand je ſuis tout à lui;
Il empêche qu'il ne s'égare:
Il eſt ſa force, & ſon appui;
De tout le reſte il le ſépare.

Ne nous conduiſons plus, qu'il nous guide en tout lieu
Par le ſoin de ſa Providence:
Nous ne pouvons nous perdre en Dieu
Sans une entiere dépendance.

Ah! je vous prie, Enfans, ſuivez cette leçon ;
Et Dieu ſera votre partage :
Quittez les ſens & la raiſon ;
Et vous perdez avec courage.

Allez, marchez, courez où vous ne ſavez pas,
Par les rochers, les précipices :
Ce Dieu qui conduira vos pas,
Vous rendra tous ſentiers propices.

Marchez ſur le coton ; vous pourrez vous bleſſer,
S'il ne vous ſoutient par lui-même :
Les rochers ne peuvent laſſer,
Lorſqu'on y ſuit celui qu'on aime.

Allez donc mes enfans, & ſuivez le Seigneur,
Qu'il vous vétiſſe, ou vous dénue ;
Qu'il vous mene par la douceur,
Ou bien par des roches rompues.

Si vous ſavez aimer, vous n'appréhendrez rien :
N'entrez jamais en défiance :
Suivez cet Auteur de tout bien ;
Et vous irez en aſſurance.

CXC.

La parole de Dieu n'eſt point écoutée.

AIR : *Mon cher troupeau.*

AH ! garde-toi bien de redire
O cher écho, mon mal ſecret :
Si je te conte mon martire,
C'eſt que je te connois diſcret.

Ne répéte pas mes paroles ;
Garde-les aux creux des rochers :
Que mes plaintes ſeroient frivoles,
Et que mes tourmens me ſont chers !

Je viens dans ce lieu ſolitaire,
Pour me cacher aux yeux de tous;
Et plus ma douleur eſt amere,
Plus ces lieux cachés me ſont doux.

Nul que mon Dieu n'entend ma plainte;
Nul que lui ne fait mon amour:
Je chante mes maux ſans contrainte
Aux rochers, aux bois d'alentour.

Créatures inanimées,
Vous compatiſſez mon tourment;
Et l'écho de ma voix charmée,
Suſpend ſa voix en ce moment.

Mais j'entends des ſecrets murmures
Des eaux, & des feuilles des bois,
Qui partagent mes avantures,
Et veulent ſe joindre à ma voix.

Amour, daigne te faire entendre
Aux bois, aux échos, au rocher:
L'homme ingrat ne veut point ſe rendre;
Il craint même de t'approcher.

Ta vérité ne peut lui plaire;
Il fuit le menſonge & l'erreur:
Pourrois-je, ſi tu ne l'éclaires,
Trouver la route de ſon cœur.

Pour moi, je n'ai plus de parole;
Tout ſe renferme dans mon ſein:
On ne veut point de ton école,
Pour ſuivre ſon propre deſſein.

Mon ame eſt toute deſſéchée,
Je ne reconnois plus mon cœur;
Je ſuis ainſi que l'araignée:
Il ne me reſte plus d'humeur.

On n'a plus de correſpondance
Pour mon eſprit, ni pour mon cœur;
Je ne trouve que réſiſtance:
Et c'eſt ce qui fait ma langueur.

Seigneur, à qui m'adresserai-je ?
Disoit le Prophéte autrefois;
Ta parole paroît un piége :
On la rejette avec ma voix.

Hélas! parle, parle toi-même;
Nous sommes dans un grand mépris;
Ah! l'on nous rebute à l'extrême :
Fais, fais ce que tu m'as promis.

Dans ce lieu solitaire & sombre
J'exhalois ainsi ma douleur;
Je m'enfonçois dessous son ombre,
Pour soulager un peu mon cœur.

Dans la douleur de la Nature,
Avec de longs gémissemens
J'exprimois ce que l'ame endure
Dans de si terribles tourmens.

Le ruisseau par son doux murmure
Sembloit partager ma douleur :
Qui peut dans ma peine très-dure
Soulager ce que sent mon cœur ?

Dieu seul peut soulager ma peine;
Je m'abandonne à son vouloir :
Reçois mes pleurs, claire fontaine,
Le reste est hors de ton pouvoir.

C'est toi, mon adorable Pere,
Qui me laisses toujours souffrir :
Mais je sens bien, & je l'espére
Que je verrai mes maux finir.

Le doux lien dont ton bras me serre,
N'est point pris de mon seul vouloir;
C'est toi qui le rend nécessaire :
Sers toi de ton divin pouvoir.

CXCI.

Dieu rejettant ſa vigne s'en fera une nouvelle.

AIR : *La jeune Iris.*

JUSQUES à quand votre vigne chérie
Sera-t-elle au pillage des paſſans ?
On la détruit, elle n'eſt plus fleurie ;
On rejette ſes vins plus excellens.

Les hommes ne font cas en cette vie,
Que de ce que leurs mains ont cultivé :
Le reſte leur paroît une folie ;
Je cherche ſes fruits, je n'ai rien trouvé.

Les ſangliers l'ont toute ravagée ;
Elle a perdu ſa premiere beauté :
De tous côtés elle eſt endommagée ;
Vous l'abandonnez à leur cruauté.

Ils ont rompu le mur qui l'environne ;
Ses pampres ſont épars de tous côtés :
Pourquoi cette vigne autrefois ſi bonne,
A-t'elle perdu toutes ſes beautés ?

Vous allumez votre fureur contre elle :
Auroit-elle attiré votre courroux ?
Vous la cultiviez avec tant de zele,
Vous la gardiez avec un œil jaloux.

D'où vient donc ce changement qui m'étonne?
Vous n'y prenez preſque plus d'intérêt ?
„ Son fruit dont la liqueur étoit ſi bonne,
„ N'a plus qu'une âpreté qui me déplaît.

„ Chacun a voulu la faire à ſa mode ;
„ Je n'ai voulu plus y mettre la main :

„ Car chacun fuit différente méthode ;
„ D'un vin exquis ils font un mauvais vin. "

Falloit-il donc la laiſſer de la ſorte?
Ne pouviez-vous la faire façonner?
Vous, Seigneur, dont la puiſſance eſt ſi forte,
Vous ne deviez jamais l'abandonner.

„ J'avois tout fait pour cette belle vigne :
„ Ses pampres ſe tournoient de mon côté :
„ Son fruit étoit de mon goût le plus digne ;
„ J'étois charmé de ſa fidélité.

„ Mais tout d'un coup cette vigne adultère
„ A tourné ſes pampres vers les paſſans :
„ Ses fruits dont j'étois le propriétaire,
„ Ont ſervi pour enivrer ſes amans.

„ Qu'aurois-je donc pû faire à cette vigne?
„ J'avois tout fait afin de l'embellir :
„ Ah ! que ſon ingratitude eſt inſigne !
„ Je vais perdre juſqu'à ſon ſouvenir.

„ Bientôt, bientôt j'en vais bâtir une autre :
„ Je détruirai tellement celle-ci,
„ Qu'on verra bien ce qu'a dit mon Apôtre,
„ Et ce que mon Prophéte avoit prédit.

„ La vigne aimée n'eſt plus la vigne aimée ;
„ Son Sanctuaire eſt indignement traité :
„ Celle de qui mon ame étoit charmée,
„ N'éprouvera plus que ma cruauté.

„ Je vais me faire une vigne nouvelle,
„ Que je renfermerai de murs très-forts :
„ Je la rendrai ſi pure & ſi fidelle,
„ Qu'elle ne craindra plus aucuns efforts.

„ Je l'environnerai de forte garde ;
„ Je veillerai pour elle nuit & jour :
„ D'un œil jaloux ſans fin je la regarde ;
„ Elle me montre quel eſt ſon amour.

„ Jéruſalem deſcend deſſus la terre ;
„ Viens au plutôt recevoir ton Epoux :

„ Chez toi perſonne ne fera la guerre;
„ L'agneau vivra content auprès des loups.

„ C'eſt dans ton ſein, & dans ta propre terre
„ Que je mettrai tous ces pampres ſi beaux;
„ Et non dedans une terre étrangere
„ Qu'on verra croître tous ces plans nouveaux.

„ Je vais arracher chaque vieille ſouche:
„ Et j'en planterai d'autres en leur lieu;
„ Sans que pour elles la pitié me touche:
„ Je les ferai toutes jetter au feu.

CXCII.

Que le régne de Jéſus-Chriſt ſe va étendre.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

TOn Nom, ô mon Seigneur, eſt l'huile répandue,
Que l'on va voir bientôt pénétrer tous les cœurs:
Les nations ſeront émues:
Fais-toi de vrais adorateurs.

Quand verrai-je ce jour, cher Epoux de mon ame?
Je le vois en eſprit qui s'approche de nous:
L'huile s'étend près de la flamme;
Ton nom s'étendra, cher Époux.

Ce Nom ſaint & ſacré déſigne ton Empire:
Ah, quand te verra-t-on régner ſur tous les Rois?
C'eſt le ſeul bien que je déſire,
De les voir ſoumis à tes loix.

Que ton régne s'étende, ô Monarque Supréme;
Fais-toi goûter de tous dans ce grand Univers:
Que mon plaiſir ſeroit extrême,
De voir ces changemens divers!

Que ton pouvoir eſt grand, ta conduite adorable !
Tu caches tes deſſeins pour les faire éclater ;
Tu nous ſoutiens, tu nous accables :
Tu viens ; & j'oſe m'en flatter.

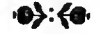
Non ; rien n'empêchera ton régne de s'étendre :
Il en coutera cher à tes meilleurs amis.
Que mon cœur ſoit réduit en cendre ;
Et fais ce que tu m'as promis.

Ils vont venir bientôt, ils vont venir en foule,
Du nord & du midi, d'orient, d'occident,
Viens, viens enlever la dépouille
D'un peuple qui devient enfant.

Mon cœur, il faut qu'en toi mon Dieu ſe ſatisfaſſe ;
Mais pour ſon ſeul plaiſir, non pour te rendre heureux :
Plus il redoublera ſa grace,
Plus il en ſera glorieux.

Commande en ſouverain, Poſſeſſeur de mon ame ;
Fais en moi chaque jour toutes tes volontés :
Que mon cœur n'eſt-il tout de flamme,
Pour reconnoître tes bontés.

L'amour, le ſeul amour, t'a donné la victoire :
Par l'amour ſeulement tu regnes en mon cœur :
Ce cœur ne veut plus que ta gloire ;
Rien pour ſoi, tout pour ton honneur.



CXCIII.

Grandes perfécutions avant que Dieu raffemblera fes enfans.

AIR : *Hélas ! Brunette mes amours.*

IL n'eft point pour moi d'autre bien
Que le Seigneur que j'aime.
Je le veux, ou je ne veux rien:
Il eft le Bien Suprême ;
Tout le refte n'eft que fadeur,
Qui ne peut qu'affliger mon cœur.

Ce que peut donner le Démon,
Les hommes, même l'Ange,
Ne fauroit me paroître bon :
Vers Dieu mon cœur fe range;
Mettant fon feul contentement
A le fervir uniquement.

Enchanté de la vanité,
L'homme au crime fe livre :
Il n'aime point la vérité;
Il ne veut pas la fuivre,
Entraîné du rapide cours
De fes criminelles amours.

Hélas ! quand viendront-ils, ces tems,
Que jaloux de ta gloire,
Tu perdras de tous ces méchans
Jufques à la mémoire;
Qu'on ne verra que des Enfans,
Simples, petits, obéiffans ?

Mais, hélas ! mon Divin Amour,
Tu fais tout le contraire:

On voit les tiens perdre le jour ;
Tu les ôte à la terre ,
Les ſéparant par ta douceur
De ces objets de ta fureur.

Tremblez , ô pays d'aquilon ,
Et ſoyez dans la crainte ;
Le midi , le ſeptentrion
Sentiront une atteinte
De la fureur du Tout-puiſſant :
O combien durera ce tems !

Cachez-vous , Enfans du Très-haut ,
Évitez ſa colere :
Les uns jettés dans les cachots
Périront de miſere ;
D'autres maſſacrés en Sion :
Tout ſera dans l'émotion.

Quand le méchant triomphera ,
Le Ciel , la terre & l'onde ,
Le feu , l'eau , tout ſe confondra ;
Et le reſte du monde
Sera dans les gémiſſemens
A l'approche de ces tourmens.

C'eſt alors que les Bien-aimés ,
Affligés , mais tranquilles ,
Seront , des méchans condamnés ,
Sans feu , ſans domiciles ,
Errans , paiſibles , vagabonds :
Ce ſera là le ſort des bons.

Ces tems ſe verront abrégés
Par la Bonté Suprême :
Bientôt ces pauvres affligés
Par le Dieu qui les aime ,
Sentiront eſſuyer leurs pleurs ,
Changer en plaiſir leurs douleurs.

Leurs maux ne ſont que d'un moment ;
Et leur bonheur immenſe :

Au lieu qu'on verra le méchant
Par la toute-puiſſance
Puni de ſon iniquité,
Pendant toute l'éternité.

Soyons ſi petits, mes Enfans,
Sans même oſer nous plaindre,
Que la foudre du Tout-puiſſant
Ne puiſſe nous atteindre :
Si nous ſommes ſimples & doux,
Nous ne craindrons pas ſon courroux.

C'eſt ſur le vain audacieux,
Qu'il lance ſon tonnerre :
Il croit s'élever juſqu'aux Cieux ;
Et bientôt ſous la terre
Il ſubira le châtiment
De ſon affreux déréglement.

CXCIV.

Jéſus-Chriſt raſſemblera ſes enfans dans la nouvelle Jéruſalem.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O nouvelle Jéruſalem,
Deſcendez promptement ſur terre :
Alors le Fils de Bethléem
Après une ſanglante guerre
Détruira tous ſes ennemis,
Et rendra les hommes ſoumis.

Ce ſera dedans votre ſein
Que ſe feront ces grandes choſes :
Alors l'Eſprit pur & divin
Par d'étranges métamorphoſes
Ayant détruit tous les pécheurs,
Raſſemblera ſes ſerviteurs.

Mais avant ces tems trop heureux
Qu'on verra d'étrange carnage!
L'esprit jaloux, plus envieux
Ravagera votre héritage;
Et s'acharnant contre les bons
Il en remplira les prisons.

On verra de tous les côtés
Les amis de Dieu dans la peine;
Les uns captifs & maltraités;
Par-tout être un objet de haine:
Mais ces tems seront abrégés
En faveur de ses affligés.

Dieu rendra la paix à leurs cœurs,
Et les comblera de délices;
Ils oublieront tant de douleurs
Que leur ont suscité les vices;
Ils goûteront lors une paix
Qui sera ferme pour jamais.

CXCV.

Pierres propres pour la Jérusalem céleste.

AIR: *Celui qui m'a soumise*; ou, *Je ne veux de Tirsis.*

JE vois venir bientôt l'Épouse de l'Agneau:
C'est la Jérusalem céleste;
Tout y paroît grand & nouveau:
Pour la recevoir qu'on s'apprête.

Nous sommes du Seigneur tous des temples vivans,
Bâtis de pierres précieuses;
Les parvis sont pleins d'ornemens,
Et les portes très-merveilleuses.

D'où vient cet appareil si grand, si somptueux?
C'est la demeure de Dieu même.

Tout eſt ſaint, tout eſt merveilleux :
Faut-il moins pour le Dieu ſuprême ?

D'où vient, Jéruſalem, que quittant ton ſéjour,
Tu viens deſcendre ſur la terre ?
C'eſt que Dieu, tout ſaint, tout amour,
Veut accomplir un grand myſtere.

Il veut dans tous les cœurs faire ſon logement ;
Et que chacun d'eux me reſſemble ;
Que ne faiſant qu'un bâtiment,
L'amour pur les uniſſe enſemble.

Tous ſeront par ſes ſoins placés en chaque lieu :
Ce bel ordre d'architecture
Compoſe la maiſon de Dieu
D'une différente ſtructure.

Ces excellens rubis marquent la charité,
Ces émeraudes l'eſpérance :
Ces perles ſont la vérité,
Et les diamans la conſtance.

Pour les faire ſervir que de coups de marteau !
On ne les polit qu'à meſure
Que la meule avec le ciſeau
Ont preſque changé leur nature.

Mais j'apperçois de loin tant de fourneaux ardens ;
C'eſt pour fondre ces belles pierres :
L'amour pur en eſt l'artiſan ;
La foi les tire des carrieres.

Ce n'eſt donc pas aſſez que de les bien polir ;
Il faut les fondre & les diſſoudre ;
Il faut, afin de les unir,
Que ce feu les reduiſe en poudre.

Sans ce rude travail on ne peut s'en ſervir
Pour cet admirable édifice ;
Beaucoup ne veulent pas périr,
Ni ſe livrera la Juſtice.

Elles ſont de rebut, & ne pourront jamais
Servir au merveilleux ouvrage

De ce divin Prince de paix ;
Et cela faute de courage.

Que je déplore, hélas ! de voir tant de beautés
Être par leur faute inutiles :
Miférables propriétés,
Où trouverez-vous un afile ?

Choifis depuis longtems pour l'œuvre du Seigneur,
Vous vous oppofez à fa gloire :
Vous eftimez votre valeur ;
Il faut en perdre la mémoire.

Tout ce que vous avez vient du Dieu de Sion ;
Laiffez-vous fondre fans obftacle ;
Rempliffez votre élection
Pour fervir à fon Tabernacle.

CXCVI.

Age heureux du régne de Jéfus-Chrift.

Puer parvulus minabit eos [a] (Ifa. XI. v. 6-9.)

AIR : *Aimable jeuneffe* ; ou, *Songes agréables.*

DANS ce pâturage
Je vois un troupeau :
Le loup eft fans rage
Auprès de l'agneau ;
C'eft un enfant
Qui les va tous paiffant.
Le tigre féroce
Montre fa douceur ;
Le lion fans force
Suit fon conducteur :
C'eft un enfant
Qui les va tous paiffant.

[a] *Un petit enfant les conduira.* Voyez la Figure du Titre & fon Explication.

L'enfant la vipere
Tient dedans sa main ;
Sa dent meurtriere
N'a plus de venin :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là les brebiettes
Alaitent les loups ;
Ici la chevrette
Les ramene tous :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là l'âne sauvage ,
Et le fier lion ,
Sont au pâturage
Avec le mouton :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

L'éléphante alaite
Les rhinoceros ,
Broutant l'herbelette
Avec les troupeaux :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là la jeune Épouse ,
D'un air innocent ,
Sans être jalouse
S'en ira chantant :
O tems heureux
De Jésus glorieux !

Collines , villages ,
Gazouillans oiseaux ,
Charmans pâturages ,
Et vous claires eaux :
Lieux fortunés
Pour ces tems préparés !

L'Enfant adorable
Les conduira tous :
Et l'homme coupable
Sera loin de vous.
O tems heureux
De Jésus glorieux !

FIN du PREMIER VOLUME.



